

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[L']aventurier français, ou Mémoires de Grégoire Merveil [Document
électronique] / [par R.-M. Lesuire]

LIVRE 1

p1

Le premier moment de mon existence
que je me rappelle est, je crois, une
époque de mon enfance la plus reculée.
Je vivois dans une maison brillante ;
j' étois habillé comme le sont les enfants de
la première condition. Je passois les journées
dans les bras d' une grande femme à
tablier blanc, que je nommois ma bonne,
et de temps en temps on me menoit embrasser
une belle dame, bien vermeille,
que j' appellois maman. Je n' ai de tout
cela qu' un souvenir bien foible ; mais ce
n' est pas un songe.

p2

Un jour un grand homme sec, que
j' appellois mon oncle, me trouva seul ;
ma bonne m' avoit imprudemment laissé
appuyé contre une chaise, m' amusant
avec quelques babioles qu' elle avoit mises
devant moi. Le grand homme, enveloppé
d' un manteau d' écarlate, entre, me prend
dans ses bras et m' emporte. Il me couvrit
de son manteau ; je criai de toute ma
force en me voyant enseveli sous cette
vaste draperie : pour m' apaiser il me
donna quelques dragées ; je mangeai en
silence, et me laissai mener. Nous
arrivâmes dans un cul-de-sac ; il me fit alors

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

voir le jour, me remit aux mains d' une savoyarde, lui donna quelque argent et s' enfuit. La vieille me cacha dans son tablier, et me porta dans son triste manoir. Elle me mit sur un chalit, j' y pleurai beaucoup et m' y endormis.

On ne dort pas toujours. Quoique dans la plus tendre enfance, il me fallut gagner ma vie et celle de plusieurs autres femmes. On me couvrit des livrées de la misere, et l' on me mena sur le Pont-Neuf. Il faisoit un froid épouvantable.

On m' étendit sur quelques brins de paille, et la savoyarde demandoit effrontément l' aumône pour moi, qu' elle assuroit être son fils. Je passois les jours dans ce piteux

p3

état ; le soir on me donnoit chez elle une éducation que je trouvois déjà indigne de moi ; l' on m' aprenoit à mendier. Chaque fois que je voyois passer une jolie femme dans une voiture, je croyois appercevoir mon ancienne maman, et je lui prodiguois ce nom, que je ne pouvois donner à mon exécration duegne. Je rapportois beaucoup à cette marâtre, parce-que j' étois d' une assez jolie figure ; et quand la scélérate ne jugeoit pas à propos de sortir, elle me louoit à d' autres malheureuses dont j' étois aussi le gagne-pain.

Je languissois dans cet état. Un jour je vis une dame s' avancer, d' un air triste, à pied ; quoiqu' elle n' eût pas l' air faite à marcher de cette sorte ; on ne manqua pas de me présenter à sa compassion. à peine l' eus-je envisagée, que je me jettai à son cou en criant, maman. Je la reconnoissois en effet pour celle que je nommois ci-devant de ce nom, et qu' on me faisoit embrasser, quand je logeois dans cette belle maison d' où j' avois été enlevé. Cette dame recula d' abord en voyant un petit misérable qui vouloit l' embrasser ; mais la singularité de l' aventure l' engagea à me considérer : il ne lui fallut qu' un coup-d' oeil pour me reconnoître. Elle

p4

m' enleva dans ses bras, et me baigna de ses larmes, sans plus s' appercevoir de mon triste équipage. " ah ! S' écria-t-elle, voilà mon enfant ! " la vieille coquine s' esquiva. On prit un fiacre, on retourna promptement à l' hôtel, on me dépouilla, on me lava, on me parfuma, on me revêtit de jolis petits habits d' or et de soie. Je tressaillois de joie ; ma mere étoit encore plus transportée que moi, elle m' embrassoit, elle embrassoit tout le monde : " c' est lui-même, disoit-elle ; voyez, madame, comme il est charmant ; tout le monde l' auroit reconnu, même sous ses haillons ; il avoit un certain air que rien ne pouvoit cacher " . On convenoit unanimement de ses remarques ; on la complimentoit, toute la maison étoit en l' air, la joie y brilloit depuis le grenier jusqu' à la cave. Les jeunes laquais embrassoient les femmes de chambre, et les cochers, sans doute, s' enivroient avec le suisse. Je n' eus pas besoin de pleurer pour me faire à ce nouvel état. On amenoit presque tous les jours à l' hôtel une petite fille à la mamelle, qu' on me faisoit appeller ma cousine, et que je caressois du plus grand coeur du monde. L' enfant me serroit dans ses petits bras, il sembloit

p5

que mes caresses faisoient éclore son ame ingénue. Notre attachement extraordinaire et mutuel amusoit beaucoup la maison, et moi plus que tout le monde. J' étois heureux, sans y réfléchir et sans m' en douter. Ce bonheur, si c' en est un, ne dura pas long-temps. Maman tomba malade : elle eut, à ce qu' on disoit, des accès de fièvre et des transports au cerveau. Elle me faisoit apporter souvent sur son lit pendant sa maladie, et m' embrassoit long-temps chaque fois, en versant beaucoup de larmes. Ce fut apparemment dans un de ces instants où son esprit n' étoit pas bien revenu d' un transport qui l' avoit égaré, qu' elle me fit faire l' opération que je vais décrire. Un jour, après avoir long-temps pleuré

sur moi, elle s' écria dans un excès de tendresse : " non, tu ne seras plus exposé au danger de perdre ton existence, et je te laisserai des marques incontestables de ton état " . Alors elle me fit dépouiller par Baptiste, domestique en qui elle avoit beaucoup de confiance, et l' on me fit sous l' aisselle une opération à laquelle je ne compris rien. Il falloir qu' on m' y marquât quelque chose, puisqu' ils dirent, après la cérémonie : " cela est très bien marqué.

p6

S' il est malheureux, dit la malade, je ne suis pas fâchée qu' il ignore qui il est, il n' ira probablement pas regarder sous son bras. Que gagneroit-il à se connoître ? Il n' en seroit que plus malheureux : mais s' il est dans un état digne de lui, ses gens, en lui passant sa chemise, pourront découvrir cette marque, et l' instruire de sa naissance. Que n' en ai-je fait autant à son frere ! " il étoit singulier de m' appliquer sur le corps des marques pour me faire reconnoître, et de me les cacher. J' avois plus besoin, je crois, de les voir étant dans la misere, pour qu' elles me procurassent les moyens d' en sortir, qu' étant dans la prospérité ; mais cette idée, avec un air de raisonnement, se sentoit de l' état de la malade.

Je ne fis pas alors toutes ces réflexions, je n' en fis aucune ; je m' aperçus à peine de tout cela : je l' avois parfaitement oublié, tant j' étois alors enfant ! Ce sont des circonstances frappantes qui me l' ont rappelé depuis, sans quoi je n' y aurois jamais repensé.

Je vis beaucoup, auprès du lit de maman, le grand homme qu' on me faisoit appeler mon oncle, et dont j' avois oublié l' indigne tour. Elle ne tarda pas à

p7

mourir : je ne me rappelle point les circonstances de cette mort ; il me semble

que tout le monde pleura, et que je pleurai
comme les autres.

Peu de jours après, mon oncle vint
m' arracher des bras de sa petite fille Julie
que j' aimais tant, et m' enleva comme il
avait déjà fait, sans se soucier pour cette
fois de mes cris. Il me reporta dans une
allée sombre, me rendit à la vieille à
laquelle il m' avait déjà confié, et disparut.
La malheureuse me fouetta pour avoir
eu l' audace de me laisser reconnoître,
me recouvrit de lambeaux, me remena
sur le Pont Neuf, et m' obligea d' y faire
le même métier que ci-devant. Il me
fallut un apprentissage cruel pour m' y
raccoutumer. J' oubliai pourtant bientôt,
comme j' avais déjà fait, mon état brillant,
et il me sembla de nouveau que
j' étois né dans celui-là. Les chûtes, par la
suite, m' ont été plus pénibles.

Cependant cette vie me déplaisoit fort :
je ne voyois qu' avec répugnance l' indigne
taudis de ma marâtre ; un seul objet quelquefois
l' égayoit à mes yeux ; c' étoit une
très jolie demoiselle, élégante, d' un assez
haut style, qui étoit, je crois, sa fille, et
qui venoit de temps en temps nous voir,
bien fardée, bien musquée. Avec ses

p8

diamans et sa parure, elle étoit d' un éclat
éblouissant dans ce hideux asyle. J' étois
le seul objet qu' elle y voyoit sans dégoût.
Elle s' abaissoit quelquefois jusqu' à me
faire quelques caresses, qu' elle accompagnoit
toujours de quelque petit présent,
et elle me paroissoit un ange.

J' ignore quel étoit son état. Ceux qui
savent expliquer les énigmes du mercure
pourront peut-être le deviner.

Je grandissois et je commençois à devenir
commissionnaire du quartier ; car le
métier de décroteur me paroissoit au-dessous
de moi. J' étois obligé d' apporter
tous les jours mon gain à ma prétendue
mere, qui me battoit souvent parcequ' elle
le trouvoit trop modique. Un soir que
j' étois couché je l' entendis causer avec
son mari. Notez qu' ils avoient coutume
de passer les nuits à boire ou à se battre ;
je ne prêtois pas ordinairement l' oreille

à leur conversation ; mais ce jour-là, comme ils parloient plus bas qu' à l' ordinaire, ils m' inspirèrent la curiosité d' entendre ce qu' ils disoient ; je ne perdis pas un mot.

" il est sûr qu' il ne tardera pas à nous échapper, disoit l' homme. Si nous étions en Italie, nous pourrions tirer un grand parti de ce petit vaurien ; car il a des

p9

dispositions pour chanter. -et qu' en ferions-nous ? Dit sa femme. -et parbleu, reprit le mari, n' as-tu pas vu les *castrats* de la chapelle du roi ? Ils sont gros et gras comme des chanoines ; mais c' est bien autre chose en Italie. Si je n' étois pas estropié réellement comme je le suis à présent ; (car il faut remarquer qu' il avoit joué long-temps l' estropié pour attirer la compassion ; mais que, depuis quelque temps, de jeunes fous l' avoient mis tout de bon dans cet état) j' entreprendrois de le mener à Rome : l' opération ne coûte pas bien cher, et nous aurions un enfant qui chanteroit comme on ne chante point. " j' avois entendu parler de cette opération, et quoique je ne susse pas encore tout le tort qu' elle fait à un homme, je craignois fort de la souffrir, sur-tout quand j' entendois mon prétendu pere, qui, par profession, la faisoit aux chats, dire qu' il seroit bien capable de me la faire lui-même. " mais, dit ma mere, il n' y a pas moyen d' aller en Italie, et il nous échappera au premier jour. Le petit drôle commence à sentir qu' il gagne tout ce qu' il veut, et de fait, il m' apporte tous les jours un sol de plus, pour chaque coup de bâton que

p10

je lui donne. Il me vient une idée, ce seroit de l' estropier ; mais quel membre lui casserons-nous ? " mon pere proposa la jambe, ma mere, le bras.

L' un disoit qu' avec les jambes je pourrois m' enfuir, l' autre qu' avec mes bras je pourrois les battre. Je craignois qu' ils ne proposassent de me rompre un membre de chaque sorte. Ils déduisirent leurs raisons avec une chaleur et une brutalité qui dégénérent en une violente batterie ; et tandis qu' ils disutoient sur le membre qu' ils devoient me casser, ils en vinrent à se casser mutuellement la tête. Je profitai du moment de leur querelle pour m' esquiver sans être apperçu ; la peur me fit courir de maniere à m' assurer que j' avois encore des jambes, et je crois que si quelqu' un m' avoit voulu saisir pour me reconduire à la maison, je lui aurois fait sentir que j' avois aussi des bras. Je courus pendant toute la nuit sans savoir où j' allois ; je me trouvai au point du jour à Saint-Germain-En-Laye, où je n' eus pour déjeûner que les couleurs de l' aurore et le ramage des oiseaux. Ce qui inspire un poète ne nourrit pas un voyageur ; je fus obligé de recourir à la bienfaisance des passants, et grace à leurs générosités, j' arrivai bientôt à Rouen,

p11

où j' entrai au service d' un charlatan, qui venoit d' établir sur le port un théâtre de planches, pour y vendre son baume et représenter des farces. On me fit jouer des rôles à ma portée, et l' on trouva que j' avois des dispositions : j' étois fêté, mais je le payois bien cher. Le bourreau faisoit sur moi les épreuves de ses remedes ; il me fit souvent des coupures, pour les fermer avec son orviétan ; il me plongea quelquefois le bras ou la jambe dans l' eau bouillante, pour me guérir à son aise de la brûlure. Un jour il me fit avaler sur son théâtre un poison détestable : mon corps s' enfla, je manquai de périr. Il me donna du contrepoison de sa façon, qui me sauva la vie, mais en me faisant souffrir plus que le poison même. On doit sentir qu' un pareil genre de vie m' avoit mis dans le cas d' avoir peu d' embonpoint. Je ne pus rester plus long-temps dans une pareille maison : je la quittai, maigre et nu, et sûrement je n' en emportai rien.

Papillon léger, je voltigeai dans différents états sur la terre et sur la mer : dans le premier grade après les matelots sur les flottes, dans le premier après les simples soldats dans les armées ; mousse ou gougeat, n'importe, j' étois au premier échelon de la fortune et de la gloire. Rebuté

p12

de Neptune et de Mars, j' entrai à Strasbourg dans une pension d' écoliers. Ancien militaire et marin ; mais n' ayant pas dix ans, j' étois le jouet de ces messieurs. Il leur étoit défendu de faire des niches à personne qu' à moi : c' étoit bien le moins qu' on leur abandonnât, pour leur divertissement, un petit malheureux : c' est ainsi qu' on osoit me nommer. J' étois donc l' objet de toutes leurs insolences impunies ; on me battoit pour tous les enfants riches qu' on ménageoit et qu' on ne vouloit pas corriger en personne. S' ils avoient fait quelque sottise, on disoit : " c' est Grégoire qui a fait cela ou qui en est la cause " ; et l' on m' infligeoit une cruelle correction sans plus d' examen. J' étois un peu particulièrement aimé d' un certain D' Orneville, enfant gâté, que sa mere retira de la pension ; elle me prit chez elle avec lui. Il étoit cruel, et me faisoit beaucoup souffrir, quoiqu' il m' aimât à sa mode. Quand il avoit fait des siennes, on me fouettoit devant lui pour le punir, parcequ' il paroissoit y être sensible. Le bourreau, exprès pour qu' on me fouettât plus souvent, faisoit une infinité de méchancetés, et feignoit d' être extraordinairement touché de mon supplice. Il hurloit plus fort que moi pendant

p13

mon exécution ; on le croyoit bien pénétré, et l' on me trouvoit bien heureux d' être aimé à ce point d' un petit seigneur. La soeur de ce mauvais sujet, grande demoiselle, tout-à-fait jolie, me plaignoit et me goûtoit assez. Elle avoit pour

moi une sorte de considération, et me regardoit comme au-dessus de mon âge et de mon état. Elle disoit quelquefois : " cet enfant deviendra un homme et se distinguera. " quand il n' y avoit personne, je mangeois avec elle et son frere. Cela me donnoit une certaine dignité dans cette maison, et je commençois à devenir quelque chose ; mais les épines l' emportoient sur les roses, et je quittai cet honorable et pénible asyle. Je courus de nouveau les aventures, toujours réduit à la plus modique subsistance. Un jour, exténué de lassitude et de faim, je passois dans un village proche du château d' un seigneur qui venoit à toute bride. La nécessité, par qui tout est permis, me força de monter à sa portiere pour lui demander des secours, en rougissant de cette humiliation. Je tombai à la renverse. Le carosse me passa sur une jambe, qui, heureusement, ne fut que froissée. Le seigneur, qui étoit un grand

p14

homme sec, s' apperçut de mon accident ; il entra dans une furieuse colere contre son cocher : " coquin ! Dit-il, je te ferai pendre ! S' il meurt, je le ferai enterrer à tes dépens. " il vouloit descendre pour lui passer son épée au travers du corps. Pendant sa boutade j' étois couché par terre. Je souffrois ; mais je disois en moi-même : " sans doute il me traitera bien, puisqu' il paroît si outré de mon malheur. " cependant il sembloit disposé à partir sans songer à moi. Le curé, qui se trouva là, prit la liberté d' approcher de sa voiture, pour lui demander ce qu' il vouloit ordonner à l' égard de ce petit malheureux. " moi ! Dit l' homme sec et dur, que voulez-vous que je fasse d' un estropié ? Il ne peut pas marcher. -c' est pour cela, monsieur, répondit le curé, que vous êtes obligé en conscience de le faire guérir, et de le dédommager ensuite par quelque générosité. - comment, dit-il ? Qui m' a donné ce petit vagabond ? Que vient-il faire ici ? Pourquoi cherche-t-il son malheur ? Cela ne devoit-il pas être chez son pere ? Mais

c' est un frippon qui vouloit peut-être
me voler. Tu es bien heureux, petit
coquin, d' avoir la jambe cassée ; sans

p15

cela je te ferois enfermer à Bicêtre.
-mais cependant, monsieur, reprit le
curé, on ne peut pas le laisser mourir
sans secours. Il faut avoir pitié de son
semblable. -son semblable est bon
là, repartit le seigneur " ; puis, après
avoir rêvé, il dit d' un air touché ; " il y a un
hôpital à deux lieues d' ici, qu' il y aille,
je consens qu' il s' autorise de mon nom.
-mais il ne peut pas marcher, lui
représenta le pasteur. -oh ! Qu' il
se traîne, repartit vivement le riche
impitoyable, en ordonnant de fouetter " .
Il y avoit là un chirurgien allemand
qui pansa ma plaie. Il vouloit me questionner,
mais il avoit peine à s' exprimer
en françois ; je lui répondis en latin, j' en
avois un peu appris dans ma pension de
Strasbourg ; il me parla dans cette langue,
et parut surpris de l' usage que j' en
faisois. Le curé s' en intéressa davantage
à moi, et me fit transporter chez lui. Je
répondis à toutes ses questions d' une
maniere qui lui plut. L' honnêteté se peignoit
sur son visage, et ses cheveux blancs
sembloient lui donner plus de dignité. Il
trouva que je m' exprimais d' un ton bien
au-dessus de mon état. Je lui racontai
quelques-unes de mes aventures qui
l' amuserent. Je ne lui parlai point de la

p16

belle dame chez qui j' avois vécu dans ma
plus tendre enfance, parceque je ne
pensois plus à cela. On verra par la suite les
circonstances qui m' ont rappellé ce trait.
Le curé me fit guérir chez lui, ce qui lui
donna le temps de me connoître. Il me
prit en affection, et quand je fus rétabli,
il ne fut plus question de me laisser partir.
Ce prêtre bienfaisant devint mon pere ;
il cultiva mon éducation, me perfectionna

dans le latin, m' apprit le plain-chant,
et il étoit charmé de la maniere
brillante dont ses leçons fructifioient.
Le Baron De Noirville (c' est le nom de
cet odieux seigneur) piqué de voir cet
homme ecclésiastique plus généreux que
lui, ne tarda pas à répandre que j' étois
un fruit de débauche que le pasteur avoit
eu d' une prétendue niece, et qu' il avoit
fait élever aux enfants-trouvés. Ce bruit
s' acréditant, malgré les moeurs du curé,
le seigneur en prit droit de lui susciter
mille tracasseries. Le bon prêtre manqua
de perdre son bénéfice. Il s' en attacha
davantage à moi ; je lui étois d' autant
plus cher, que je lui coûtois plus ; et il
faut avouer que, de mon côté, je lui étois
bien tendrement attaché.
Il eut un jour querelle avec le mauvais
baron, qui lui dit d' un ton de reproche :

p17

" vous avez eu une niece ? -et vous
un neveu, répondit-il, on sait les bruits
qui ont couru. " le baron rougit, pâlit
et jura qu' il ne lui pardonneroit jamais.
Je n' ai compris ce discours que plusieurs
années après.
La premiere fois que je pus aller à l' église,
j' y vis l' indigne seigneur qui me
lança le regard le plus sinistre. Je crus lui
trouver de la ressemblance avec quelqu' un
que j' avois vu je ne sais où. Je lui rendis
la moue qu' il me fit, et je le haïs autant
que j' étois capable de haïr.
Mais il y avoit auprès de lui un jeune
objet, qui fit sortir de mon coeur toute
espece de haine, pour le remplir d' un
sentiment plus tendre. C' étoit une jeune
demoiselle de six à sept ans ; belle comme
un ange ou une déesse : de grands yeux
noirs, une petite bouche, un teint de lis
et de roses, des cheveux d' un chatin clair,
une taille svelte, un air de tendresse et
d' enjouement, un je ne sais quoi qui
n' étoit qu' à elle, tous ces avantages en
faisoient déjà une personne adorable. Elle
avoit tout ce qu' il falloit pour me plaire.
Il sembloit que son image s' ajustoit naturellement
dans mon coeur, et cadroit
d' elle-même avec tous mes sentiments.

Je dévorai des yeux la petite personne, et

p18

je crus la voir me regarder aussi avec attention. Le baron pouvoit être aussi laid qu' il lui plaisoit, je ne m' appercevois plus de son existence. Ce malheureux étoit pourtant le pere de cette jolie enfant : quand j' appris cela, j' eus peine à croire que sa mere eût été parfaitement honnête femme. Dès-lors je me sentis invinciblement attaché à ce village ; il m' avoit déjà paru trop uniforme pour un aventurier dont la vie avoit été jusqu' ici aussi variée que la mienne ; j' avois même fait des projets pour en sortir ; j' en fis pour y rester, tant qu' il seroit le séjour de cette belle enfant. Je passai tout le temps de l' office à la contempler : nos regards se rencontrèrent souvent, et nous rougîmes de concert. La messe finit trop tôt ; je crus voir un certain regret dans les yeux de la belle Julie, qui me suivirent à la sourdine. Je me trouvai à portée de lui offrir de l' eau-benite en sortant. Elle la reçut avec une grace qui acheva ma défaite. Je tâchai de me donner du relief à ses yeux par des prouesses que je croyois héroïques. Au sortir de l' eglise je sautai d' une butte très haute, quoique ma jambe fût encore douloureuse, pour lui faire voir ma légèreté ; et, dans l' espoir de lui faire admirer mon courage, j' attaquai pour un très léger

p19

sujet, un petit garçon que je rossai complètement. La petite personne ne perdit rien de mes hauts faits ; elle me parut y applaudir, et je me crus un César. Pour joindre la générosité à tant de belles choses, je donnai au vaincu vingt-quatre sols de dédommagement ; c' étoit tout mon trésor. Le petit drôle me dit que j' avois un coeur de roi, et nous fûmes amis. Je retournai chez mon curé, plein de ma Julie. Je devins rêveur, et je reconnus dans moi, d' après tous les romans que

j' avois déjà lus, les symptômes de ce qu' on
nomme l' amour. Cette découverte me
donna à mes yeux une certaine dignité ;
je me crus un homme, parceque j' étois
attaqué d' une folie commune aux hommes.
Dès-lors je fis tous mes efforts pour
m' insinuer dans le château de ma divinité,
malgré ma répugnance pour son
pere. Je fis d' abord l' amour à l' espagnole ;
je chantois sous le balcon de ma
maîtresse, et j' avois le plaisir de voir qu' elle
se mettoit à la fenêtre toutes les fois
qu' elle m' entendoit. Je répétois sur-tout
chaque soir une romance nouvelle assez
touchante. Mademoiselle Julie en retint
quelques couplets qu' elle chanta à son
pere : il aimoit les vieilles chansons :
celle-ci lui plut, parcequ' elle étoit en

p20

style ancien, quoique faite par un moderne.
Il lui fit chanter souvent les
couplets qu' elle savoit, regrettant qu' elle n' en
eût pas appris plus long. La petite
personne, qui savoit déjà tout, feignit d' ignorer
le reste, avouant que c' étoit à moi
qu' elle avoit entendu chanter la romance,
afin d' engager le bourru à me faire
venir pour la lui apprendre. La ruse lui
réussit ; il me fit ordonner de venir
enseigner cette chanson à sa fille ; il n' avoit
point d' ordre à me donner ; mais je n' y
regardai pas de si près, j' y volai. Je
chantai, je m' accompagnai sur le clavecin ; car,
avec des dispositions, j' avois encore acquis
ce talent à Strasbourg, auprès de Mademoiselle
D' Orneville. Julie me pria de lui
donner des leçons de cet instrument. Le
pere y consentit, cela lui épargnoit les
frais d' un maître. L' enfant profitoit sous
ma direction : le hibou ne me donna jamais
rien, me croyant trop payé sans
doute par l' honneur de paroître dans son
appartement : je l' étois plus qu' il ne pensoit.
Je partageois régulièrement avec ma
petite maîtresse son déjeûner et son goûter,
et j' obtenois mille petites faveurs,
dont le détail pourroit sembler puérole,
à moins qu' on ne fût aussi sensible que
moi.

Je voyois dans cette maison, avec un plaisir singulier, un tableau qui représentoit une dame, dont la figure étoit gracieuse et respectable. On m'assuroit que c'étoit le portrait de la soeur du Baron De Noirville, qui étoit morte à la fleur de son âge, sans laisser d'enfans ; elle n'avoit eu que deux jumeaux, et tous deux étoient morts presqu'au berceau. J'avois autant de peine à croire que ce hideux homme fût le frere de cette aimable dame, que le pere de ma belle Julie.

C'est ainsi que je passai trois ans dans les plaisirs de l'amour naissant, dans l'age de l'illusion ; lisant des romans, servant la messe, enseignant le latin, donnant des leçons de clavecin et de tant d'autres choses à mon adorable écoliere.

J'entrais dans l'adolescence, et mes desirs, long-temps confus, se développoient de jour en jour. La petite Julie, quoique plus jeune que moi de deux ou trois ans, paroissoit les partager. Nous nous faisons toutes les caresses qui peuvent être innocentes, et je commençois à desirer au-delà. Ma maîtresse ne me laissoit appercevoir aucune inégalité entre nos conditions ; elle ne paroissoit pas même en soupçonner aucune ; mais je la sentois bien, moi. Mon curé vouloit que je m'engageasse

dans la prêtrise, ce qui cadroit mal avec mon amour ; il me persécutoit pour cela, et l'état ecclésiastique me devenoit insupportable.

Je perdois ma gaîté, qui m'avoit soutenu dans mes plus cruelles épreuves ; la sombre mélancolie de l'amour venoit obscurcir l'aurore de mes beaux jours. Je gémissois de n'être auprès de Julie qu'un chétif abbé de campagne. Quel rôle en comparaison de celui que j'aurois voulu jouer ! Il est vrai que j'étois aimé ; sans cela aurois-je voulu rester dans ce triste village ? J'avois déjà cinq pieds un pouce ; n'en étoit-ce pas assez pour entrer dans la carrière des héros ? N'aurois-je pas mieux

aimé m' exposer à recevoir des coups de fusil dans une bataille, que des bénédictions dans un choeur.

Cependant j' avois une autre maîtresse : la grosse servante du curé voulut me donner la premiere leçon d' amour. Mon innocence lui plut, comme une fleur qu' on aime à cueillir. Ma grande jeunesse peut m' excuser jusqu' à un certain point : je me reprochois d' offenser le ciel et Julie. La malheureuse Catau jouissoit de mon trouble et rioit de mes remords.

Enfin, grace à la liberté qu' on nous laissoit d' être ensemble Julie et moi, nous

p23

eûmes des conversations particulieres et même attendrissantes ; ce n' étoit plus une amitié enfantine ; c' étoit de l' amour, et cet amour étoit avoué réciproquement. Nous ne l' eûmes pas plutôt reconnu, que nous sentîmes le besoin de le cacher, et nous y réussîmes quelque temps, parceque nous étions si jeunes, qu' il étoit impossible qu' on se doutât de rien ; mais les yeux de la jalousie s' ouvrirent. Catau s' insinua chez le Baron De Noirville ; bientôt (qu' est-ce qui peut échapper aux yeux d' une rivale ?) elle découvrit tout le mystere. D' abord elle se contenta de me défendre d' aller dans cette maison, en m' ordonnant de songer à l' épouser au plutôt, comme je le devois, disoit-elle. Je lui déclarai mes doutes sur ses droits ; elle se fâcha, et courut dire à ma petite maîtresse que j' étois un malheureux qui l' avoit séduite, et lui avoit ravi son honneur. La pauvre Julie fut aussi dépitée que si elle avoit eu vingt ans, parcequ' elle aimoit autant qu' on peut le faire à cet âge. Jugez après cela comment je fus reçu quand je me présentai devant elle. Nous avions eu de petites querelles ensemble ; j' avois essuyé de petites bouderies, mais ce n' étoit qu' une pluie légère en comparaison de cet orage. Le ressentiment le

p24

plus haut, le mépris le plus marqué, se peignirent sur son visage ; il me fallut une heure de prières, de pleurs, de genuflexions, pour obtenir qu' elle me déclarât le crime qu' elle avoit à me reprocher ; dès que je le sus, j' avouai tout, avec une ingénuité qui me valut ma grace. Que le moment de notre reconciliation fut doux ! Jamais, je crois, elle ne m' avoit tant aimé. Elle s' efforçoit, par un redoublement de caresses, de me faire oublier les querelles presque injustes qu' elle m' avoit faites. Nous étions absorbés dans un torrent de délices. J' étois aux pieds de Julie, et je baisois une de ses mains avec transport ; tout-à-coup je sens fondre sur moi un orage de coups ; je me retourne, c' étoit le Baron De Noirville qui me traitoit ainsi. Jamais monstre ne me parut si hideux, et ne le fut, je crois, tant que cet homme déjà si laid, plein de venin et d' un feu sombre, l' étoit dans ce moment. La malheureuse Catau étoit allée se jeter à ses pieds, l' implorant comme seigneur du village, afin qu' il me forçât de l' épouser, et de renoncer à sa fille. Qu' on juge de la fureur du fier et cruel baron ; il vola dans l' appartement de Julie ; heureusement il étoit sans armes. Je n' étois accablé que de ses poings et de ses pieds.

p25

Il frappoit, il appelloit ; je procurai à sa fille, en le retenant, le temps de s' enfuir dans son appartement et de s' y enfermer. Alors je m' esquivai ; je me sauvai chez le curé ; j' y trouvai le même vacarme. Catau avoit sonné le tocsin ; elle avoit révélé sa prétendue séduction ; le pasteur étoit furieux ; je tombai de Carybde en Scylla.

Le baron vint lui-même chez le curé faire des plaintes violentes sur mon compte : " c' est un malheureux, disoit-il, qu' il faut chasser du pays. " le pasteur en convint, et me donna mon congé. C' est la seule fois que je l' ai vu de l' avis du seigneur. Catau se repentoit de l' orage qu' elle avoit excité : elle vouloit me faire perdre ma maîtresse ; mais non me perdre

elle-même. On ne songeoit point à me la faire épouser. Je me trouvai replongé dans mon néant, chassé dans l' univers, n' y ayant pas un asyle. Je pardonnai dans mon coeur au curé, je maudis le baron, je rebutai les excuses de Catau. Avant de partir je voulois prendre congé de ma maîtresse, et cueillir un innocent baiser, pour dernier gage d' un amour réciproque. Il me fut aisé de pénétrer au château où tout le monde m' aimoit. J' y vis ma Julie ; la crainte d' être découverts, fit que nous

p27

nous enfermâmes ; nous pleurâmes ensemble, nous nous fîmes nos adieux : quels adieux ! Quels serments ! ... j' eus la force de la quitter, et je partis en silence.

LIVRE 2

Chassé du paradis terrestre, pour avoir goûté du fruit de l' arbre qu' on appelle la science du bien et du mal, je partis avec deux vieilles chemises dans mes poches, et douze francs dans mon gousset, que le curé compatissant m' avoit donnés, quoiqu' irrité. J' avois la larme à l' oeil ; car comment quitter autrement cet honnête homme et le séjour de ma maîtresse ? Tout le canton étoit assemblé à la porte : mon air larmoyant me fit bafouer.

Je me vis railler d' une façon très sanglante par les beaux esprits du village. L' un disoit : " voyez m. L' abbé qui se fait chasser de chez un bon curé, pour avoir cajolé sa servante. -et il n' est pas content de cela, disoit l' autre, il lui faut encore la fille du seigneur pour l' amuser. -et parle, mon

p28

ami, disoit un troisieme, peut-être est-il bien de condition à cela. Qu' est-ce qui

peut le nier, puisqu' on ne connoît ni son pere ni sa mere ? Place à monsieur, c' est un enfant du grand chemin, respectez le sur ses terres " . Dans la circonstance où j' étois, qu' on juge si ces propos devoient augmenter ma belle humeur. J' avançois toujours en frémissant, et en croisant mes bras pour retenir mes coups. J' étois déjà hors du village, quand j' aperçus parmi les clabaudeurs un malheureux dénonciateur, qui, par ses rapports malfaisants, avoit contribué à ma disgrâce. Je fonds sur lui comme un éclair, je le terrasse, je le foule aux pieds. Tout le village tombe sur moi, je donne cent coups, j' en reçois mille : on me traîne par les cheveux, on me déchire mes habits ; cent chiens aboyent contre nous ; plusieurs mâtins se mêlent aux combattants ; force seaux d' eau pleuvent sur nous : tout-à-coup nous entendons claquer de grands fouets qui nous tombent sur les épaules : c' étoit une libéralité des gens du seigneur, qui passoient en courant la poste. Ils séparent les athletes qui s' échappent : j' en retiens un par les cheveux ; le malheureux me demande pardon à genoux. Alors un carrosse passe : ma maîtresse

p29

étoit dedans avec son pere ; elle me lance un regard qui annonce son admiration de mon air vainqueur, sa compassion de mon triste état, et son regret de me perdre. Le baron me crie : " gueux je te ferai pendre " ; et s' envole. Je m' élance après le carrosse qui suit la route de Paris. " que va faire de sa fille ce malheureux, disois-je en moi-même ? " je cours tant que je puis ; enfin je tombe de lassitude. Me voila seul au milieu d' un grand chemin, il est tard, le soleil est couché, je suis tout trempé de sueur, d' eau froide et même de sang ; les yeux pochés, les membres moulus, le corps harassé : mes habits sont en lambeaux, et, pour comble de malheur, je n' ai pas un sol dans ma poche ; j' ai perdu mes douze livres dans le mouvement de la bataille.

Je commençois à me refroidir et à grelotter ; à la faveur du clair de lune, je vois venir un homme maigre qui avoit un violon pendu à sa boutonniere, et une femme digne de lui, qui portoit des papiers devant elle dans une poche. L' homme avoit la voix cassée, la femme l' avoit enrouée. Ils paroissoient me craindre et m' éviter ; je m' acoste d' eux et les rassure. Nous cheminons ensemble : nous

p30

entrevoyons, quelque temps après, une figure de grand grenadier qui vient nous regarder fièrement sous le nés. Mes compagnons tremblent, je fais bonne contenance. Le soldat s' écarte et marche à quelque distance de nous. " chantez un peu, me dit la femme, afin qu' il ne croie pas que nous avons peur de lui. Mon mari ne le peut, car il a la voix éteinte, et moi je n' ose. " je n' avois gueres envie de chanter ; mais j' étois sans argent, le besoin rend souple ; je renforce ma voix, et je chante aussi fort qu' auroit pu faire le grenadier lui-même : le mari m' embrasse avec transport. " vraiment, mon cher ami, dit-il, vous avez une belle voix : savez-vous jouer du violon ? " je lui répons que j' en joue un peu ; il me détache son instrument décrépit, et je racle. La femme me saute au cou. " vraiment, me dit-elle, vous jouez aussi bien que mon mari, vous chantez de même, continuez. " je chante et je racle. " mais, reprend l' homme, j' ai une vaste encyclopédie de chansons, et je ne me rappelle pas d' avoir jamais entendu celle que vous chantez : elle est pourtant admirable. Savez-vous qui l' a faite ? -c' est moi, lui dis-je. " alors, tous deux ravis en extase m' embrassent

p31

de concert, et m' empestent de leur haleine infectée d' eau-de-vie. " vous êtes un phénix, s' écrierent-ils.

Quoi, chanter les chansons, les jouer et les composer ! Oh ! Vous êtes notre homme ! " nous poursuivons notre chemin, moi au milieu d' eux, chantant, jouant du violon, me traînant comme je peux.

Nous arrivâmes ainsi à une auberge. " il faut que vous soupiez avec nous, me dit l' affectueux couple. -je ne le puis, leur répondis-je, car je n' ai pas le sol. -nous en avons pour vous, reprirent-ils. " je ne me fis pas tirer l' oreille.

Nous soupçons : ils m' accablent de caresses, et me regardent avec étonnement.

" mais qui êtes-vous, me dirent-ils enfin ? Comment un jeune homme qui a un si grand talent, se trouve-t-il réduit à une si triste situation ? " je leur raconte une partie de mon histoire. " sauveur, s' écrioit la femme compatissante avec sa voix enrouée ! -ventrebleu !

Où étois-je, disoit l' homme courageux avec sa voix cassée ? "

enfin, je crus devoir leur montrer aussi de la curiosité sur leur compte : " et qui êtes-vous à votre tour, leur dis-je ? " le mari répond d' un air enthousiaste et

p32

comme croyant m' apprendre quelque chose d' extraordinaire. " je suis le fameux Sans-Chair. " je vis à ses joues creuses qu' il méritoit bien son nom, mais je n' avois jamais entendu parler du fameux Sans-Chair. Je leur demandai ce qu' ils faisoient. " nous sommes marchands, pour vous servir, me répondirent-ils. -et de quelle marchandise, repris-je ? -de chansons, me répliquèrent-ils. " je leur demandai encore s' ils les débitoient eux-mêmes. Ils me répondirent que oui, et je jugeai de leur débit, en considérant leur mine décharnée et leur voix délabrée. " nous gagnons quelque chose, reprit la femme, et si mon mari pouvoit me seconder, je voudrois, avant quinze jours, chanter en carrosse dans les rues de Paris. Nous avons une provision de chansons excellentes, que nous a fait mon cousin Grêlé, qui a été, s' il vous plait, pendant

deux ans, maître domestique chez
un prêtre ecclésiastique, qui savoit le
latin comme son bréviaire : mais mon
mari a perdu la voix, pour avoir chanté
pendant deux ans sur le port de Marseille,
où tous les galériens, s' il vous
plait, achetoient de nos chansons à deux
liards la feuille, qu' ils payoient comme

p33

des princes. Cela fait que nous aurions
besoin d' un compagnon qui pût nous
aider, et qui seroit traité ni plus ni
moins bien que nous, et qui mangeroit
à notre table, toutes les fois que nous
mangerions à table ; et je crois, dieu
me pardonne, que nous ne pouvons
pas faire un choix meilleur que votre
personne ; car vous me paraissez un
garçon bien élevé, et qui a étudié dans
un college, et qui est bien savant et
bien digne d' exercer notre profession,
et de s' y faire honneur. -allons,
mon ami, me dit l' homme, vous êtes
des nôtres, et d' amis à amis il n' y a que
la main. Quoi, vous paraissez rêver !
Est-ce que notre proposition ne vous
plaît pas ? Et que diable voulez-vous
faire dans Paris avec les morceaux de
votre habit noir, et vos douze francs que
vous avez perdus ? Quand vous auriez
autant de science dans votre tête, qu' il
y en a dans toutes nos chansons, si
vous avez l' air misérable, vous ne trouverez
pas un écu de votre carcasse : on
vous prendra pour un coquin, et vous
serez obligé de le devenir. "
ces réflexions trop vraies me
déciderent, malgré ma répugnance pour cet
état. " allons, c' est fait, reprit M Sans-Chair ;

p34

nous en boirons une bouteille
de plus ; ma femme vous raccommo-
dera elle-même votre habit ; morbleu,
et du fil et du vin ! " je me laissai
subjugué. La femme rapetassa le mieux

qu' elle put mon habit noir, avec du fil blanc. Le lendemain matin elle me noua elle-même mes cheveux courts, avec une de ses jarretieres, laissant pour cela traîner un de ses bas. Je retroussai mon chapeau d' abbé avec des épingles ; je le mis sur l' oreille, et me voilà dans Paris, chantant des chansons pour gagner ma vie. (quel rôle pour un amant de Julie !) j' en composai bientôt moi-même une qui eut beaucoup de succès, et nous vallut assez d' argent. Nous revenions le soir à la maison, le gosier fort sec ; mais nous avions de quoi l' arroser. Je ne tardai pas à m' acheter un habit à la fripperie. Je rougissois beaucoup de mon état ; je le quittai bientôt. Un jour, tandis que j' étois en fonction, j' apperçus de loin le pere de Julie ; je ne pus soutenir ce rôle devant lui ; je plantai là mes camarades au milieu d' un couplet, et je m' enfuis à toutes jambes.

Transfuge des troubadours, je me réfugiai dans une auberge. J' avois quelque argent, et ce fut la premiere fois de

p35

ma vie que j' eus de quoi payer dans une auberge. J' y trouvai des abbés *sur le pavé* , qui cherchoient boutique, c' est-à-dire qui, étant dévoués au service des maîtres de pension, attendoient qu' il y eût pour eux quelque place vacante. Je fis comme eux, j' allai porter un écu au clerc de ces respectables maîtres, et au bout de quelques jours, j' obtins une place de garçon précepteur, à vingt écus de gages par an, chez M Pesant, maître de pension. C' étoit, depuis quelques années, un échelon de monté pour moi, puisque j' avois été ci-devant domestique à Strasbourg, dans une maison de cette espece. Ce métier m' ennuyoit, parceque j' étois tourmenté par l' amour, et que la grammaire, dont je donnois des leçons, n' étoit pas une distraction suffisante pour m' empêcher de penser à ma chere Julie. Je pestois beaucoup sur-tout, de n' avoir pas le temps de la chercher. Cependant je faisois mon devoir, je plaisois au maître, qui me regardoit comme un grand sujet, à la

maîtresse qui me trouvoit assez bien fait, à la servante même, à qui je semblois doux et apétissant. C' est toujours quelque chose.

Je ne tardai pas à faire une conquête.
La mere d' un des enfants de la pension

p36

femme de rang, assez jeune et assez jolie, vint voir son fils. Le maître lui vanta mes soins pour cet élève. Elle me regarda avec une distraction affectée, et une attention réelle. Quelques jours après elle envoya chercher son fils pour dîner, et fit dire qu' elle trouvoit bon qu' il fût amené par moi. Je mis un habit tout neuf, un petit manteau, un rabat, le tout fort propre ; et me voilà un abbé d' assez bonne mine. Madame me reçut avec un léger sourire et une révérence imperceptible. Elle sembloit ne pas m' honorer d' une grande attention ; mais elle me faisoit mille questions qui en marquoient beaucoup. Elle ne parut pas plus mécontente de ma conversation que de ma figure ; et elle commençoit à me parler d' un air assez particulier, quand on vint annoncer qu' on avoit servi. Elle prit librement mon bras ; et voilà Grégoire à la table de gens de distinction. Mais quoi ! Je suis aimé d' une fille dont la condition vaut bien celle du maître de cette maison ; et peut-être même la dame du logis me veut-elle aussi plus de bien, qu' elle n' en laisse voir. C' étoit un dîner de famille ; nous étions cinq à table : à la premiere place siegeoit le mari brutal, dégoûtant, qui justifioit en quelque sorte l' air peu fidele de sa femme.

p37

Il m' avoit laissé faire, en entrant, trois ou quatre profondes salutations, sans être tenté de me rendre le moindre coup de tête. Il avoit auprès de lui son digne fils et sa petite fille, qu' on avoit fait venir du couvent pour dîner avec son frere. La conversation se noua, et le caquet des

enfants prit l'essor. La petite demoiselle parla intrépidement de son couvent, et sur-tout de sa cousine, qu' elle disoit être plongée toujours dans le plus grand chagrin : " elle soupire, dit-elle, comme une *amoureuse* . (je soupirai aussi, et la dame le remarqua) ; elle refuse toute compagnie ; c' est ce qui l' a empêchée de venir dîner avec nous. "

on parla beaucoup sur le compte de cette cousine, qu' enfin l' on nomma Julie, nom qui m' intéressa. Je hasardai quelques questions. La dame, qui me parloit beaucoup, entra avec moi dans les détails suivants. " c' est, me dit-elle, une très jolie fille, que sa naissance, sa fortune et son mérite mettent dans le cas de prétendre aux plus hauts partis ; mais admirez la foiblesse de l' esprit humain. Nous vous révélons, sous le sceau du secret, cette turpitude de notre famille. Elle s' est amourachée, dans son village, d' un malheureux, d' un gremlin ramassé

p38

sur le grand chemin, que nous cherchons pour le faire enfermer : nous avons obtenu pour cela une lettre de cachet. Figurez-vous que son pere a surpris ce malheureux à ses genoux, et qu' elle l' y souffroit. " pendant ce récit je rougissois, je palissois. Le mari, qui n' avoit pas daigné jusques là jeter les yeux sur moi, remarqua mon trouble. " seriez-vous par hasard, dit-il, ce gremlin que nous voulons faire enfermer ? Vous ressemblez assez au portrait qu' on m' en a fait. " je ne pus m' empêcher de rougir et de palir doublement. " va, dit-il à son domestique, cours appeller le Baron De Noirville. " à ce nom je n' y puis plus tenir ; je me leve pour m' esquiver. " gueux ! S' écrie le mari, en me jettant son assiette au dos, arrête, arrête. " on veut me sauter au collet ; je terrasse deux domestiques, je renverse le buffet et les cristaux. J' ai le bonheur de sortir victorieux, et je cours à toutes jambes. Heureusement nous étions dans les jours les plus courts ; la nuit déjà épaisse favorisa mon

évasion. Je pestois en secret contre mon étoile, qui me faisoit perdre une heureuse occasion de revoir ma Julie ; car on parloit déjà de retirer l' enfant de la pension, et de m' engager pour son précepteur.

p39

J' aurois été chez des parens de ma maîtresse. Je l' y aurois vu venir dîner ; j' y aurois dîné avec elle. Qui sait ? J' aurois pu l' aller voir peut-être dans son couvent. Hélas ! Je n' avois pu apprendre même de la bavarde petite fille où étoit ce couvent ! Il n' y avoit plus moyen de songer à rester chez M Pesant ; mais je voulois avoir mes hardes, ne possédant que cela au monde. Je vole à la pension ; je demande mon compte. Le maître, de son air lourd, me prie de lui dire ce qui a pu me choquer chez lui ; et Madame Pesant et Suzon, et tout le monde se joint à lui. " bientôt vous saurez tout, leur dis-je ; mais il faut que je parte. " en moins d' un demi quart-d' heure mon paquet fut fait, et mon compte fini ; grace aux à-comptes qu' on m' avoit avancés, je n' avois plus rien à recevoir. Je souhaitai le bonsoir à M Pesant ; je donnai un baiser à sa femme, à sa servante et à quelques marmots : je pris mon paquet sous mon bras ; il n' étoit pas bien lourd, et me voilà parti. Je cours tant que je peux. J' arrive bientôt près de la grève ; il y avoit une grande foule, parcequ' on menoit un malheureux à la roue. Je me trouve engagé malgré

p40

moi dans la multitude. On m' y vole mon paquet ; je ne puis découvrir le voleur : je donne des coups de poing à mes voisins, que je soupçonne : on m' en rend. Je ne veux pas être arrêté dans la circonstance où je suis. Me voilà sans un sou, sans une chemise ; et, pour comble de malheur, j' avois enveloppé mon habit neuf dans le paquet.

Ainsi perdu dans le milieu de Paris, en danger d' y être arrêté, je desirois presque ce malheur pour avoir au moins ma subsistance. Je soupirois encore d' amour plus que de douleur ; car ce sentiment surnageoit chez moi sur tous les autres. J' arpentois toute la ville où je n' avois pas un nid pour me reposer ; la fatigue augmentoit chez moi le besoin de réparer mes forces ; au milieu des richesses de la capitale, cruellement *tantalisé* , je ne pouvois jouir que de l' air : on ne vit pas de cela. Privé des moyens de vivre, il me vint en pensée de mourir ; mais je n' ai jamais goûté la philosophie du suicide. Il y avoit un moyen assez simple de trouver la mort, c' étoit de voler ; par là je satisfaisois au besoin de manger qui me pressoit, et j' obtenois la mort, dont on n' est pas fort avare à l' égard des petits voleurs ; mais il ne me vint pas même dans l' idée de la chercher de cette maniere.

p41

Je passai deux jours dans cette rigoureuse abstinence, et j' avoue que, le troisieme, je me traînois assez nonchalemment. J' étois dans ce piteux état, quand je rencontrais une bagarre qui m' arrêta sans m' impatienter, car je n' étois pas pressé de courir. Je m' assis sur une borne, devant un carosse que le même obstacle retenoit. Il y avoit, dedans, une jeune demoiselle assez jolie, et une dame assez fraîche qui paroissoit sa mere. Je ne les considérois point ; j' avois bien autre chose en tête. Cependant mes yeux distraits étoient fixés sur elles, parcequ' elles se trouvoient là. Elles furent long-temps elles-mêmes sans laisser tomber leur vue sur moi. Tout-à-coup la mere m' aperçut, elle parut frappée. " ah ! Le voilà, dit-elle avec transport ! " sa fille tressaille comme elle et s' écrie : " c' est lui-même. " elles s' efforcent toutes d' eux d' ouvrir la portiere pour s' élancer sur moi. Dans ce moment la bagarre cesse, le carosse les emporte. Elles s' écrient : *arrête* ; elles me tendent les bras, et moi je reste immobile. Le cocher arrête, on leur ouvre, elles s' élancent sur moi. Elles me serrent dans

leurs bras, me mouillent de leurs larmes :
et les exclamations de tendresse, et les
reproches et les questions de leurs voix
suffoquées

p42

se confondent ensemble. J' étois
muet entre leurs bras et je sentois à peine
ma faim, tant j' étois surpris ! Enfin, je
compris, à travers le désordre de leurs
expressions, que la mere me prenoit pour son
fils, et la fille pour son frere ; qu' elles
étoient charmées de me voir, et surprises
de me trouver dans cet état ; qu' elles me
reprochoient de les avoir quittées, et
qu' elles étoient glacées de ma froideur,
dont elles s' apperçurent enfin. Je ne
répondois rien : je me laissai conduire dans
leur voiture, où les questions, les caresses
et les reproches continuerent.
Nous arrivâmes bientôt à un hôtel
superbe où nous entrâmes à grand bruit ;
tous les domestiques, en m' appercevant,
s' écrierent : *ah le voilà !* je les entendois
se dire : " comme il est fait ! D' où
vient-il ? " nous descendîmes de voiture à la
vue de toute la maison, qui s' étoit
précipitée à la portiere. J' apperçus à un balcon
un homme en robe de chambre, que je
pris pour le maître, et qui l' étoit en effet.
Il parut frappé d' étonnement à mon
aspect : *et le voilà, le voilà*, lui crierent la
mere et la fille. Il resta immobile, et sa
pipe lui tomba de la bouche. Je fus pour
ainsi dire porté au haut de l' escalier, où
cet homme grave s' avança au-devant de

p43

nous. Les deux femmes me présenterent
à lui avec des transports de joie. Pour lui,
je voyois combattre sur son visage mille
passions différentes. Il paroissoit vouloir
montrer du courroux, et lutter contre les
assauts qu' une grande tendresse lui faisoit
éprouver. Enfin, il me dit avec l' accent le
plus renforcé qu' il put mettre dans sa voix :
" vous voilà donc, monsieur ; ce sont là

de vos tours ! Voyez le malheureux,
dans quel équipage il se présente. Est-ce
là le fruit des leçons que je t' ai données ?
Qu' as-tu fait depuis que tu as quitté la
maison paternelle ? Tu auras deshonoré
ta famille ! " les deux dames faisoient
tous leurs efforts pour l' adoucir en ma
faveur ; l' assurant que j' étois très repentant,
que je leur avois témoigné le regret le plus
sincere de mes fautes, et la plus ferme
résolution de les réparer dorénavant.
" jette toi aux genoux de ton pere, me
disoit la dame, demande lui pardon " ;
et les reproches continuoient d' une part,
et mon apologie de l' autre. Je ne trouvois
pas le moment de placer une parole.
Enfin l' on s' aperçut que je voulois parler :
ma prétendue mere fit tous ses efforts
pour engager son mari à m' écouter. " laissez
le donc parler, s' écrioit-elle, écoutez
ses excuses. " j' obtins avec peine du

p44

silence. " monsieur, dis-je au pere, je vois
à la maniere dont je suis reçu par vous,
ces dames et toute votre famille, qu' une
ressemblance extraordinaire doit vous
abuser. Je puis vous protester que je ne
mérite ni vos reproches ni les marques
de tendresse de ces dames ; car
malheureusement pour moi, je ne suis point
votre fils. -ah ! S' écrie le mari
dans la plus violente colere, ah scélérat,
tu oses renier ton pere ! Tu mourras de
ma main. " à ces mots il saute sur deux
pistolets. Vingt personnes se jettent sur lui
pour les lui arracher, vingt autres sur
moi pour m' éloigner de sa vue. Dans ce
moment critique entre une demoiselle
belle comme le jour. Je me dérobe comme
un éclair des mains qui me retiennent ;
je me précipite à ses genoux ; c' étoit ma
Julie. Elle recula, et parut pétrifiée de
surprise. Pour moi je la serrois dans mes
bras, je baisois ses mains, son visage ;
laissant mon prétendu pere faire tout ce qu' il
vouloit de ses pistolets. Cependant
j' entendois le fougueux vieillard crier d' une
voix éteinte de fureur : " quoi, le scélérat
méprise à ce point ma colere ! Et l' on
m' empêche de lui brûler mille fois la

cervelle ! "
on m' arracha des pieds de ma Julie,

p45

et l' on me porta dans un appartement fort propre, qui étoit celui du fils de la maison, pour lequel on me prenoit. J' y fus d' abord laissé seul et enfermé. Je ne tardai pas à remarquer un grand portrait qui me ressembloit en effet parfaitement ; si ce n' est qu' il étoit un peu plus jeune que moi, parcequ' il étoit fait sans doute depuis quelques années. Je n' eus pas de peine à en deviner l' original, et je ne pus m' empêcher de trouver excusable l' erreur de ceux qui croyoient le voir dans moi. Je ne comprenois rien à une ressemblance si extraordinaire. J' avois bien entendu parler de quelque chose de semblable entre des jumeaux ; mais je ne me connoissois pas de frere jumeau. Au bout d' un instant, remis un peu du trouble que m' avoient occasionné coup sur coup tant de scenes bizarres, je commençois à sentir renaître les aiguillons de la faim : je vois entrer dans ma chambre les deux femmes qui veulent à toutes forces être ma mere et ma soeur, toutes deux les yeux en larmes. Je suis assailli des plus tendres plaintes, et des plus vives caresses de leur part. " n' est-il pas bien cruel pour moi, disoit la mere, qu' un fils que j' ai élevé avec tant d' idolâtrie, pousse l' ingratitude jusqu' à nier impudemment

p46

aux yeux de toute la terre que je suis sa mere, et s' expose, pour soutenir cette indignité, à se faire casser la tête par son pere ? " la demoiselle disoit en substance à-peu-près la même chose. Que pouvois-je faire dans cette circonstance ? L' amour de la vérité m' ordonnoit de persister à nier ; mais c' étoit donner un coup de poignard à ma mere ; car il faut enfin l' appeler de ce nom, puisqu' elle le veut absolument. D' ailleurs son erreur étoit

plausible ; et le besoin le plus pressant me commandoit impérieusement. Qu' on se représente un malheureux qui n' a pas mangé depuis trois jours ; (car il faut avouer crûment cette douloureuse vérité) et qui se voit tout-à-coup transporté dans les bras d' une grande dame et d' une très jolie demoiselle, qui se trouve fils d' une maison illustre et riche ; un homme qui n' est rien, qu' on menace d' assommer s' il ne consent à être quelque chose... qu' on se peigne enfin ma situation, et qu' on se demande ce qu' on auroit fait à ma place. Pour moi je ne fis rien, je ne dis rien, j' avois à peine la force de parler ; je cessai de nier. " ah ! Madame dis-je enfin d' une voix presqu' éteinte, si vous avez pour moi tant de tendresse, de grace faite moi donner à manger, car j' en ai

p47

un grand besoin. " la dame jugea à mon air mourant, que mon besoin étoit réel. " ô dieu, s' écria-t-elle, mon fils souffrir la faim comme le dernier des misérables ! Qu' on apporte à manger " . Et ses larmes recommencerent avec plus d' abondance. Elle me regardoit avec une tendresse mêlée de la plus grande amertume. " cruel enfant, reprit-elle, que tu me punis bien de mon idolâtrie ! " on apporta sur le champ de quoi me soulager. Les deux dames me servirent avec un empressement extraordinaire, qui fut au moins égalé par celui avec lequel je mangeai. " ah madame, que je vous ai d' obligation, disois-je, en faisant honneur aux mêts qu' on m' avoit servis ! -madame, reprit ma mere ! Ah cruel ! Ah mon fils ! Ne saurois-tu me nommer ta mere ? " en disant cela elle me présentoit un verre de vin, et je ne pus refuser le nom de mere à celle qui me nourrissoit, dans un moment où c' étoit me sauver la vie. Ce nom fut reçu avec des redoublements inexprimables de tendresse. Après avoir donné le nom de mere à la dame, je ne pus refuser poliment à la demoiselle celui de soeur. Je fus embrassé de nouveau ; je rendis les embrassements ; et me voilà de la famille.

Pour ne pas être exposé cependant au reproche d' imposture, en cas que par la suite je fusse reconnu pour ce que j' étois : " madame, dis-je à ma *mere* , vous voyez l' ascendant des circonstances qui me forcent à vous nommer ma mere : vous voyez que tout m' y contraint ; que vous-même m' accablez de la violence la plus irrésistible. Si jamais les circonstances changent, et vous font révoquer le nom dont vous m' honorez aujourd' hui, avouez du moins alors qu' il n' y a rien à me reprocher, et que la tendresse, qui vous abuse, ne se change pas en haine et en mépris. -que signifie ce langage, me dit ma mere ? Voulez-vous me déchirer le coeur ? -vous comprendrez peut-être un jour pour mon malheur le sens de cet énigme, lui répondis-je, je vous prie de ne me pas presser là dessus pour le moment, il paroît que votre repos en dépend. Qu' il vous suffise, *ma mere*, que je vous prie de m' aimer comme un fils. -en peux-tu douter, me dit-elle ? Ecarte, je te prie, tout ce qui pourroit m' être funeste dans tes expressions. Je vais tâcher d' adoucir ton pere en ta faveur. Il se calmera, je l' espere, quand il apprendra

que tu me reconnois, et quand il verra que tu le reconnoîtras lui-même. " dans le moment mon prétendu pere vient à nous. " ah mon ami, lui crie ma nouvelle mere, notre fils nous reconnoît. -il nous fait bien de la grace, répond le mari. Le malheureux ! Tenez, lisez ce qu' on m' écrit sur son compte. -ô ciel ! Dit la mere en lisant, en palissant, quoi mon fils a été fusillé ! Comment expliquer ceci ? -voyez dans quel équipage il est, reprit le pere d' un air dédaigneux ; et vous comprendrez aisément ce mystere. N' a-t-il pas l' air d' un misérable échappé des plus mauvais pas ? C' est un témoin oculaire qui me mande qu' il a déserté, et

qu' ayant été arrêté, il sembloit naturel
qu' il subît le supplice. Il aura eu le
bonheur de s' évader et de se réfugier
précipitamment à Paris ; mais, dans l' état
où il est, il se rend justice. Il ne veut pas
nous reconnoître, parcequ' il sent qu' il
n' est pas digne que nous le reconnoissions.
Malheureux ! Tu faisais un bel
honneur à ta famille de t' engager pour
soldat, tandis que nous pouvions te
faire colonel ; et de t' exposer à te faire
casser la tête, quand tu pouvois jouir du
sort le plus noble et le plus heureux,

p50

quand... la voilà, continua-t-il, en
voyant entrer Julie, oui Julie elle-même
dans tout l' éclat de sa beauté.
Tu savois qu' on te la destinoit ; as-tu
pu préférer les malheureuses qui suivent
les armées, à une beauté dont tu
n' es pas digne ? "
à ces mots, à la vue de Julie, j' étois
resté muet et immobile. " quoi, je pourrois
être à Julie ! Me disois-je. " et cette
perspective me plongeoit dans l' extase et
le plaisir. Tout-à-coup on entendit une
voiture entrer dans la cour. On vint dire
à mon nouveau pere qu' on le demandoit ;
on attendoit une grande mere, et croyant
que c' étoit elle qui arrivoit, tout le
monde avoit couru au-devant d' elle. Je
restai seul avec mon amante, et, toujours
dans mon enchantement : -" est-ce vous,
lui dis-je, est-ce ma Julie que je vois ? "
elle me regardoit avec de grands yeux
presque stupides, à force d' être indécis entre
toutes les passions qui vouloient s' y
peindre. " mais est-ce vous aussi, me dit-elle
enfin, mon cher Merveil ? Que vois-je,
qu' entends je ? -oui c' est moi,
lui répondis-je d' une voix suffoquée,
en baisant avec transport une de ses
mains. " des pleurs baignerent aussitôt
ses yeux et les miens ; elle me serra

p51

involontairement la main, et nous nous regardâmes tous deux au travers de nos larmes. Nous n' avions jamais éprouvé tant de plaisir, nous ne desirions plus rien, notre coeur, trop plein de son bonheur, ne pouvoit le contenir. Julie tomba sur un canapé, je m' y assis auprès d' elle. " expliquez-moi donc tout ceci, me dit-elle, vous vous connoissez donc enfin, vous avez trouvé vos parens, c' est mon cher Merveil qu' on me destine. " ses regards pétilloient de plaisir, quand elle prononça ces dernieres paroles. " ah, ma chere Julie, répondis-je, je ne sais où je suis ; j' ignore qui je suis. Si vous saviez ! ... figurez vous qu' il y a trois jours que je n' ai mangé... - trois jours que vous n' avez mangé, interrompit-elle, en se levant avec précipitation, en volant à la table, en m' apportant mon assiette et mon pain ! Mangez donc. -je n' ai plus faim, lui dis-je en baisant sa main. - mangez donc, mon cher ami, reprit-elle avec intérêt, je vous en conjure. " invité par ma Julie, je repris mon appétit : je le satisfis avec délices. Elle me versa elle-même à boire. Hébé me servoit le nectar et l' ambrosie ; j' étois dans l' olympe. Combien d' années de misere sont

p52

effacées par un moment si doux ! Sans interrompre l' indispensable fonction que je remplissois, je continuai mon récit, et je dis à Julie : " je me traînois aujourd' hui péniblement sur le pavé, plongé dans la douleur, et consumé par un besoin que je n' osois dévoiler à personne. Tout-à-coup j' ai rencontré cette dame qui m' a pris pour son fils ; toute la famille en a fait autant. Vous avez vu le reste ; vous êtes arrivée quand le pere vouloit me brûler la cervelle, parceque j' avois le scrupule de ne me pas prêter à son erreur. Il est sûr qu' elle est plausible, voyez ce portrait. Il faut que j' aie une ressemblance prodigieuse avec leur fils, puisque la méprise est générale. -vous ne l' êtes donc pas ? Me dit-elle tristement. -vous

ne le connaissez donc pas ? Lui répondis-je.
On vient de mander à ses parents
qu' il a eu la tête cassée à l' armée comme
déserteur ; et mon équipage leur a
persuadé que j' étois ce déserteur, et que
j' avois eu le bonheur de m' évader. Mais
que faut-il faire ? -et mais, dit-elle
d' un ton craintif, si ce fils est mort,
il ne pourroit pas venir vous démentir,
en cas que vous vous prêtassiez à leur
méprise. -et c' est ma Julie,
interrompis-je,

p53

qui me conseille de tromper !
-hélas ! Ma sincérité en
souffre, répondit-elle ; mais avez-vous
quelqu' autre moyen de vivre ? " elle
s' arrêta tout-à-coup et reprit avec
embarras : " vous ne pensez pas, je le vois,
au plaisir d' être unis ensemble. -
cette considération l' emporte, repris-je
avec feu ; leur erreur peut me faire
posséder ma Julie, prêtons-nous y,
bénédictions-la, soyons le fils de ce
Marquis De Bonac, (c' étoit le nom du
pere) pour être l' époux de l' adorable Julie. "
nous causions ainsi avec la plus douce
intimité. Tout-à-coup je vis mes nouveaux
parents nous amener un grand spectre
décharné. C' étoit le pere de Julie. à
cette vue je restai pétrifié. Julie n' alla se
jetter à son cou qu' en tremblant. Il la
repoussa, en me fixant de l' oeil le plus noir.
" comment, coquin, me dit-il, tu n' as
pas la tête cassée ! Malheureux déserteur !
-que dites-vous ? Reprit ma
mere. C' est mon fils. êtes-vous fâché
qu' il ait pu échapper à la mort ? -
votre fils, répartit Noirville ! Quoi
donc, comment l' avez-vous reconnu ?
Oui, dit le marquis, c' est notre fils que
nous avons retrouvé. -en ce cas,
reprit Noirville, je vous demande pardon.

p54

Vous savez que je n' avois pas

l' honneur de connoître m. Votre fils.
Je suis ravi que ce soit un cavalier de
si bonne mine, et dont la physionomie
annonce à celle qui le possédera un sort
si heureux. " tout le monde alors jetta
les yeux sur Julie, qui devint rouge
comme du feu ; et je trouvai qu' il n' y
avoit rien de plus naturel que de me
prêter à l' erreur de ces honnêtes gens. Après
quelques autres compliments vagues,
Noirville demanda à me parler en particulier ;
tout le monde se retira, et nous
laissa ensemble lui, sa fille et moi.
Quand nous fûmes seuls, il m' embrassa
avec l' affectation du monde la plus fourbe.
" vous avez donc reconnu vos parens,
mon ami ? Dit-il. Recevez-en mon
compliment. Personne ne prend plus
de part que moi à votre fortune, si ce
n' est la fripponne qui nous écoute. "
Julie rougit encore, et je ne pus
m' empêcher de lui serrer la main devant son
pere. " je crois, continua-t-il, que vous
me pardonneriez aisément tout le passé.
L' erreur, vous le savez, étoit excusable,
et d' ailleurs j' ai de quoi la réparer. "
Julie rougit encore. " je vous avoue,
reprit-il, que c' est moi qui vous ai fait
arrêter à l' armée comme déserteur,

p55

parceque je ne croyois pas que c' étoit
mon gendre que je mettois dans ce
danger. Mais enfin vous avez eu le
bonheur d' échapper, dieu soit loué !
Racontez-moi donc tout cela : comment
avez-vous retrouvé vos parens ? -
que dites-vous, mes parens ! Lui
répondis-je. Ils ne sont point mes parens.
Abusés par une ressemblance frappante,
ils me prennent pour leur fils ; mais je
ne le suis point. C' est leur fils à qui vous
avez fait casser la tête ; c' est votre
gendre que vous avez fait fusiller. "
l' homme resta quelque temps à
m' observer de son oeil perçant et noir ; ensuite
il me sauta au cou et m' embrassa. " quel
cruel garçon vous êtes, dit-il, de ne
pas vouloir m' ouvrir votre coeur ! Car
enfin vous êtes le fils de cette maison ;
et si vous l' avez ignoré jusqu' ici, vous

devez à présent vous en tenir pour sûr ; aussi je découvrois bien en vous un certain air qui me frappoit ; j' avois des pressentiments confus sur votre compte ; mais votre déguisement a trompé ma tendresse : je n' ai pu vous traiter comme vous le méritiez. Je n' ai pu vous recevoir dans mon sein, vous admettre à ma table ; vous savez où nous réduit la tyrannie du rang. Mais

p56

à présent que je vous connois... -et non, monsieur, vous ne me connoissez point, lui dis-je en l' interrompant ; je vous déclare, quoiqu' il m' en puisse arriver, que je ne suis point le fils de ces honnêtes gens ; je suis ce malheureux que vous avez écrasé sous votre voiture, et que vous avez toujours voulu fouler aux pieds. "

le scélérat me regardoit d' un oeil plus perçant que jamais. Il fixa ses regards sur le portrait du fils de la maison ; et l' ayant comparé avec mon visage : " la ressemblance est parfaite, dit-il entre ses dents. " puis il m' embrassa de nouveau et me dit : " allons, mon cher ami, il faut prendre votre parti et seconder la fortune qui vous appelle. Si vous n' êtes pas le fils de la maison, vous devez l' être. J' ai certaines raisons de le croire, que je ne puis vous dire ; soyez sûr du moins que vous êtes né dans un état qui vaut celui que vous trouvez ici. Ne vous refusez pas aux larmes d' une famille qui vous tend les bras ; donnez un fils à une mere, un frere à une soeur, un époux à celle qui vous aime... oui, mon fils, il est inutile de chercher à le dissimuler. Vous pouvez la posséder ; je ne me refuse plus à l' accomplissement

p57

de vos desirs mutuels ; ne craignez aucun inconvénient ; il est impossible que ceux qui vous adoptent reconnoissent

jamais l' erreur ; leur fils ne vit plus ; et, selon ce portrait, on ne peut voir une ressemblance plus parfaite que celle de cet infortuné avec vous. "

qui auroit cru que ce fourbe eût si bien saisi le langage d' une ame sensible ? Mais ses traits durs, et sa physionomie sinistre, contrastoient avec le moëlleux de son discours. Aussi j' en détournai les yeux pour les fixer sur Julie. Que je la trouvai belle ! Un de ses regards me perça jusqu' à l' ame. Je me jettai sur une de ses mains, où je portai mes levres brûlantes, devant son pere. Il nous serra tous deux ensemble entre ses bras, et nous conduisit dans cet état, vers mes nouveaux parens. " je vous amene, dit-il, un fils et une fille. " ma mere nous sauta au cou à tous les deux, et nous inonda de ses larmes. Nous fûmes accablés d' un déluge de caresses : mon pere même, (appelons le aussi de ce nom) oublia sa colere. Il devint fou de joie ; il nous embrassa ma maîtresse et moi, et joignit nos deux mains ensemble. Je serrai celle de Julie contre mon coeur, je sentis qu' à son tour elle serroit la mienne avec une tendresse si modeste et si touchante,

p58

que je fus sur le point de m' évanouir de plaisir. Je ne décris point ce que j' éprouvai dans ce moment, cela ne s' exprime point. Après les transports de la famille, nous nous assîmes tous l' un après l' autre, et nous restâmes dans une extase muette ; nous regardant les uns les autres. Jamais la vérité produisit-elle un meilleur effet que cette tromperie ? Je n' ai cependant pas encore réussi à me la pardonner tout-à-fait.

Quel passage rapide de la plus grande misere à l' opulence la plus brillante ! Je fus quelques jours enivré de mon sort ; mais je m' y fis bien vite. Qu' étoit la jouissance de toutes mes richesses auprès de l' amour de Julie ? Sans ce bonheur j' aurois languï dans la satiété au sein de l' abondance. Je suis pourtant forcé d' avouer que quelques filles de l' opéra parlerent à mes sens, et que je ne pus me refuser à un petit nombre de parties, où je goûtai

quelques foibles lueurs de plaisir. Les spectacles, entre autres, me firent passer de beaux moments.

Un jour, brûlant le pavé dans mon équipage très lesté, mis comme un homme qui alloit à un rendez-vous, sortant plein de joie d' auprès de ma Julie, à laquelle

p59

j' allois risquer de faire une infidélité passagère, je réfléchissois avec enivrement sur mon bonheur, quand, au détour d' une rue, j' entendis racler un violon, et hurler une voix rauque ; je reconnus M Sans-Chair et sa digne épouse, qui faisoient leur humble métier. Je les saluai avec la plus grande politesse. Ils restèrent tous deux immobiles en me reconnoissant ; mon carrosse les éclaboussa. Sans-Chair, qui avoit la bouche béante, l' eut remplie de boue. Quelques jours après je rencontrai mon bon curé, qui ne fut pas moins ébahi qu' eux. J' aurois fait arrêter, si je n' avois été avec mon père, qui n' auroit rien compris à notre reconnoissance. J' étois tous les jours sur les épines. Nouvel embarras à chaque nouvelle connoissance de mes parens qui venoit nous voir. Tout le monde me reconnoissoit ; mais je ne reconnoissois personne. Il falloit que j' essayasse les compliments de tous les amis de la maison. L' on me rappelloit mille particularités que je devois savoir, et que j' ignorois parfaitement. Quand j' étois déconcerté, ma mère disoit que c' étoit une suite de mon opiniâtreté, et que j' avois la vanité de disputer le terrain. Je m' appliquai à tous les exercices qui peuvent former l' esprit et le

p60

corps ; je n' y parus point neuf, et je me formai en très peu de temps. En avouant mes écarts, il faut aussi dire un mot du bien que je faisois. Je profitai de ma fortune pour secourir beaucoup de pauvres et honnêtes gens. Je regardois

comme une trouvaille la découverte de
quelque famille indigente, que je pusse
obliger.

Une fort honnête demoiselle, fille
d' une mere pauvre, mais trop digne de
l' être, m' inspira quelques desirs passagers.
La mere s' en apperçut, et dit : " voilà de
quoi faire une dot à ma fille, pour
laquelle j' ai un mari tout trouvé. " je ne
jettois certainement sur cette jeune enfant
qu' un coup d' oeil chaste et respectueux ;
l' odieuse femme, je ne sais comment,
provoqua, enhardit mes espérances, et
me vendit la victime. On me la livra ;
elle pleura et trembla dans mes bras, et
paroissoit disposée à céder ; mais en
gémissant. Ce marché me sembloit odieux,
et j' étois presqu' aussi embarrassé qu' elle.
Je la priaï de m' ouvrir son ame ; elle le
fit avec candeur. Je respectai sa vertu ; je
lui donnai la somme que j' avois promise,
et cette pudique beauté sortit de mes
mains dans toute sa pureté.
Le soir, je me promenois dans un endroit

p61

écarté. Je rencontre un jeune homme
d' une apparence fort décente, qui me
prie fort poliment de mettre l' épée à la
main. Je lui demande pourquoi. " vous
avez, dit-il, déshonoré une fille
honnête jusqu' à présent, que j' allois
épouser, et que je ne puis plus regarder. "
je lui répondis que j' avois reconnu sa
vertu, et que je l' avois respectée. " cela
est si faux, me dit il, qu' elle m' a
confessé avoir reçu de vous le prix de son
déshonneur. -c' est une dot que
je lui ai donnée, repris-je, en admirant
et respectant sa vertu. -elle me
l' a dit de même, répliqua-t-il ; mais à
d' autres. " bref il n' y eut pas moyen de
détromper ce jeune homme, et il fallut
nous battre.

Je lui fis voler son épée hors de la main.
" mon ami, lui dis je quand je l' eus
désarmé, pour que vous ajoutiez foi à la
générosité dont j' ai usé envers votre
amante, je veux vous en faire une
nouvelle. Voilà cinq cents louis que j' ai
gagnés hier au jeu par le plus grand

hasard du monde. Prenez-les, joignez
les à ce que j' ai déjà donné à votre
aimable maîtresse ; épousez-la : par ce moyen
j' unirai deux ames honnêtes, et
j' expierai deux fautes que j' ai commises ;

p62

celle d' avoir joué si gros jeu, que je me
reproche quoiqu' heureux ; et celle
d' avoir risqué de troubler l' union de
deux coeurs comme les vôtres. "
le jeune homme, confondu de ma
générosité, n' eut plus aucun doute sur la
vertu de sa maîtresse. J' eus toutes les
peines du monde à lui faire accepter
mon présent. Enfin, je mariaï ces heureux
amants, et j' eus plus de plaisir à leurs
noces, que si j' avois auparavant
deshonoré la victime. Je n' ai plus joué depuis.
Je passai ainsi trois mois, qui furent
une jouissance presque continuelle. Le
Baron De Noirville pressoit tant qu' il
pouvoit mon mariage. Toute la famille étoit
d' avis qu' il falloit le terminer sur le
champ ; mais *mon pere* étoit si
enthousiasmé de cette alliance ; il vouloit nous
donner de si belles fêtes ; il vouloit faire
des arrangements si avantageux en notre
faveur, qu' au bout de trois mois nous
n' avions pas encore déterminé le jour. On
le fixa enfin : tout fut préparé pour la
cérémonie, avec une magnificence presque
royale. Je touchai du bout du doigt au
terme de mes voeux. Je fus fiancé avec ma
Julie, et je scellai d' un baiser la bouche
du cher objet dont je me flattois d' acquérir
la possession.

p63

Nous devons célébrer notre mariage à
quelques lieues de Paris, dans un
magnifique château ; nous nous mîmes en route
pour nous y rendre, avec la plus grande
gaîté. Nous traversions la forêt de Senar ;
je faisais avec ma chere Julie, auprès de
laquelle j' étois dans la voiture, les projets
les plus beaux pour l' avenir. Tout-à-coup

une douzaine d' hommes masqués, armés de toutes pieces vient nous assaillir. Il n' y eut pas moyen de résister : on nous mit le pistolet sur la gorge, et l' on nous fit tous descendre en silence. Nos femmes trembloient de peur, et je ne répons pas des hommes. Je voyois avec inquiétude, que celui qui paroissoit le chef des brigands, étoit mis comme un crocheteur ; j' en concluois qu' il n' étoit pas question d' un enlevement de roman ; mais que nous avions affaire à des voleurs, qui probablement vouloient nous assassiner, pour nous voler à leur aise. Il y a plus : j' avois observé depuis quelques jours une figure de décroteur, couvert d' une souguenille parfaitement semblable à celle de ce malheureux. Cette figure m' examinait et me suivoit comme mon ombre, quand j' allois à pied. Je n' avois pu voir le visage de cet homme, parcequ' il étoit caché par ses cheveux mal peignés, et par le soin qu' il

p64

paroissoit prendre de me le dérober ; mais il avoit exactement la même taille et la même allure que le chef de ces bandits, qui avoit aussi le visage couvert de son masque. Ce fut lui-même qui se chargea de moi ; et, secondé d' un de ses camarades, me conduisit, le pistolet sur la gorge ; de sorte que j' avois tout lieu de craindre de leur part le plus mauvais traitement.

Dès que nous fûmes un peu enfoncés dans la forêt, on nous fit arrêter ; on rangea tout le monde en cercle, avec chacun son homme qui lui appuyoit son pistolet sur la tempe. On me plaça dans le milieu, comme le héros de la fête ; quatre hommes se mirent à me dépouiller. " malheureux ! M' écriai-je quoique désarmé, je ne me laisserai point dépouiller sans résistance. " en disant ces mots, l' impétuosité de mon caractere me fit faire un mouvement très vif, pour me débarrasser d' eux. Il y eut sur le champ un coup de pistolet tiré, qui heureusement ne m' atteignit que le bout de l' oreille : aussi-tôt, toute ma compagnie poussa des cris perçans ; ils me

conjurerent tous, les larmes aux yeux, de ne point résister, tant qu' on ne me feroit aucun mal, me jurant que, s' ils voyoient qu' on

p65

en voulût à ma vie, ils se feroient tous égorger, plutôt que de me laisser périr. Il fallut céder à leurs instances ; je me vis, avec la plus grande inquiétude, dépouiller jusqu' à la chemise, sans que les brigands prononçassent un seul mot. Ensuite leur chef quitta ses tristes habits et se couvrit des miens. Ses gens, par son ordre, me revêtirent moi-même de ses honteuses guenilles. Alors il ôta de dessus sa tête, et plaça sur la mienne une fausse chevelure mal peignée, qui couvroit ses véritables cheveux bien arrangés. Il leva enfin son masque, et toute la compagnie vit, avec stupéfaction, une figure parfaitement semblable à celle que j' avois sous les mêmes habits. Tout le monde resta immobile, moi comme les autres. Les gens armés s' enfuirent à toute bride, à la réserve de leur chef. Chacun s' entreregardoit avec de grands yeux étonnés. La mere, surtout, promenoit ses regards entre moi et cette fatale figure ; cherchant qui des deux étoit son fils. On lui avoit dit d' abord qu' il avoit été fusillé à l' armée, ensuite elle avoit cru le trouver en moi : enfin elle en voyoit un nouveau. Quelle confusion d' objets !
Alors cet homme étrange m' appliqua deux ou trois coups de son épée sur les

p66

épaules, en me disant : " monsieur l' imposteur, apprenez une autre fois à ne pas abuser d' un caprice de la nature et d' une prétendue ressemblance, pour tromper une famille honorable dont vous n' êtes pas digne de vous voir le domestique. "
sa mere voulut se jeter à son cou. Il imposa de nouveau silence avec son épée nue, conduisit la compagnie vers les

voitures, y fit monter tout le monde, excepté moi. Tous se laisserent conduire sans prononcer un mot. Julie seule me tendoit les bras, en poussant des cris lamentables. ô ma Julie, comme tu m' aimois dans cet état !

On me laissa au milieu du grand chemin, et l' on fouetta. Les voitures volèrent et retournerent vers Paris. Je restai immobile de surprise et d' accablement. Quelles noces ! Enfin la rage me saisit : on m' enlevait ma Julie, mon état, mon bien, tout ce que j' avois au monde. " non je ne le souffrirai pas, me dis-je en frémissant " ; et je me mis à courir après les voitures, que j' avois déjà perdues de vue.

J' arrivai à Paris, épuisé de fatigue, baigné de sueur. Rentré dans le néant, je me reposai sur une borne où je me refroidis

p67

bientôt. Ce froid m' inspira des réflexions plus flégnatiques. " que ferai-je ? Où irai-je ? Comment recouvrerai-je ma Julie ? Comment vivrai-je ? " en me faisant ces questions, je me remis à marcher, et sans m' en apercevoir, par une pente naturelle, mes pieds me conduisirent à l' hôtel de ma mere, qui ne l' étoit plus. Mon laquais étoit sur la porte avec plusieurs autres. Il fond sur moi le premier, et m' accable de coups : ses camarades l' imitent. " ah coquin, me crioient-ils, on t' apprendra à venir espionner, comme tu fais depuis quinze jours. " oh fatal habit ! J' étois couvert de la souguenille de mon ennemi. Il y avoit quinze jours, comme je l' ai dit, qu' il m' espionnoit dans cet équipage. Je l' avois fait reconnoître à mon domestique, qui m' avoit promis de le rosser d' importance. J' étois pris pour lui ; je me trouvois, comme Actéon, victime de ma métamorphose. Déconcerté par cet orage imprévu, je n' eus pas d' abord la présence d' esprit de lever la fausse chevelure, qui me déguisoit principalement. Enfin j' ôtai cette funeste dépouille ; mon aspect frappa mes bourreaux. Mon laquais me reconnut le premier ; alors ils me regarderent tous avec

de grands yeux ébaudis. Ils avoient vu

p68

entrer ma figure avec le reste de la
compagnie : ils me voyoient au milieu d' eux,
moulu de coups par leurs mains.
Cependant l' ennemi qui me ressembloit,
du haut d' un balcon, crioit : " fort,
fort ! Qu' on me fasse mourir ce coquin
sous le bâton. " le bruit attira Julie à la
fenêtre ; elle poussa un cri lamentable qui
me perça jusqu' au coeur. Son pere survint
et s' écria : " qu' on arrête ce malheureux,
je veux le faire pendre. Ah scélérat !
Tu cherches à débaucher d' honnêtes
filles : tu t' insinues dans les familles,
pour dépouiller les héritiers légitimes !
Tu seras pendu sans miséricorde. " il
descendit à grands pas pour me saisir
lui-même. Il fallut prendre le parti de la
fuite ; mais, auparavant, je lui alongeai dans le
ventre un furieux coup de tête, qui l' étendit
sur le pavé les quatre fers en l' air,
selon l' expression vulgaire. Le désespoir
dissipant ma lassitude, me donna la force
d' échapper aux mains qui vouloient me
saisir ; et de courir à toutes jambes.
à peine fus-je hors de la vue de ceux
qui me poursuivoient, que je sentis
renaître ma foiblesse. Contraint d' y céder,
je m' assis sur un trottoir qui conduit du
pont Notre-Dame à la Grève. Il faisoit
déjà fort obscur : la foule des passants

p69

diminuoit continuellement, et la nuit
amena bientôt la solitude. Je n' avois pas
un sol pour me procurer le souper ni le
coucher. N' ayant pas de quoi manger, il
fallut me contenter de dormir, et qui
plus est, sur la dure et à la belle étoile.
Je me tapis le mieux que je pus contre le
parapet, pour éviter les pieds des
passants, et, fatigué comme j' étois, je
m' endormis bientôt d' un profond sommeil.
J' étois, je crois, fort à mon aise, car je
ne sentois rien. Tout-à-coup je me sens

fouler rudement aux pieds ; un maudit fardeau tombe sur moi et m' éveille ; furieux d' être arraché au doux repos qui faisoit treve à mes douleurs, je frappe à grands coups de poing sur le fardeau, qui me les rend ; car c' étoit un homme. Nous nous escrimons à tâtons assez long-temps ; exercice violent dont je n' avois pas besoin dans ce moment. Enfin quelqu' un passe avec une lanterne ; c' étoit le guet à pied, qui vouloit nous conduire tous deux au corps-de-garde. Je disois : " arrêtez ce coquin " : mon adversaire crioit : " arrêtez ce gueux. " on nous présente la lanterne (...) pour nous reconnoître. Je vois mon ennemi, il m' examine, et soudain nous nous jettons dans les bras l' un de l' autre. " ah,

p70

mon cher Saint-Jean ! Lui disois-je, et c' est toi qui te joins à mes ennemis pour me traiter de la sorte ! " (S Jean étoit le valet-de-chambre qui m' avoit servi pendant les jours rapides de ma fortune). " ah, mon cher maître ! Me répondit-il, car votre visage annonce que vous l' êtes ; éclairez-moi donc : êtes-vous le fils de M De Bonac, ou l' amant de Mlle Julie ? -je suis l' amant de Julie, lui dis-je avec transport. -c' est donc l' autre, reprit-il, qui a raison. Il parle pertinemment de la maison, il en connoît toutes les connoissances, on voit qu' il y a été élevé, que c' est véritablement l' héritier de la famille ; mais bon dieu ! Qu' il s' est fait connoître d' une maniere cruelle pour vous ! Il y avoit plusieurs jours qu' il vous guettoit sous ces maudites guenilles. Monsieur et madame ne paroisoient pas disposés à vous en vouloir : ils avouoient bonnement que vous vous étiez défendu de passer pour leur fils, et qu' ils vous y avoient forcé ; mais le vrai fils, et sur-tout ce malheureux Baron De Noirville ont plaidé contre vous. Ils ont entraîné tout le monde : on trouve que vous êtes un gremlin qui méritez une punition exemplaire, pour

avoir abusé des bontés d' une famille distinguée. Le baron veut vous faire pendre ; jugez combien Mademoiselle Julie doit souffrir, on dit tout cela devant elle. Elle m' a tiré à part, et m' a remis pour vous un billet. - donne, lui dis-je avec précipitation. - et de plus, continua-t-il, elle m' a remis sa bourse. -donne donc, lui dis-je encore plus vite. -pardonnez-moi, reprit-il, si, dans l' ombre, une malheureuse méprise m' a fait vous manquer de respect. " en disant cela, il cherchoit dans ses poches ; la bourse étoit perdue.

Saint-Jean l' avoit laissé tomber en se débattant contre moi : un homme que nous vîmes courir à toutes jambes l' avoit sans doute ramassée, et fuyoit pour ne pas nous la rendre. Nous courûmes après lui ; le malheureux se sauva sur des bateaux ; nous l' y poursuivîmes ; il sauta faire autant, je tombai dans la rivière. Saint-Jean quitta la poursuite du voleur pour me secourir, et nous entendîmes le drôle s' enfuir en éclatant de rire. Je m' attachai au mortel secourable qui vouloit m' arracher de l' eau, et je l' y fis tomber lui-même. " laissez-moi la liberté de

nager, me crioit il. " je n' en voulois rien faire, il fut obligé de m' appliquer de furieux coups de poing, pour me faire lâcher prise. Je les lui rendis : nous sentîmes bientôt la terre sous nos pieds ; nous avançâmes vers la rive en nous battant. Nous enfonçâmes dans la vase ; il s' en débarrassa, et, malgré son tendre attachement, il m' y laissa plongé jusqu' au cou.

Je m' étois levé brillant, héritier d' une riche maison, prêt à posséder une fille adorable que j' idolâtrois ; me voilà le soir moulu de coups, exténué de faim, plongé dans la fange, sans une ame qui s' intéresse à moi, si ce n' est ma maîtresse qui n' ira pas me chercher là. Je me traînai,

comme je pus, sur le bord, où je restai immobile de fatigue, de douleur et d'indignation.

Je ne sais si je dormis ou si je restai évanoui : je ne sentis rien toute la nuit. Le lendemain, les rayons du soleil et le bruit de Paris m'éveillèrent. J'étais tout engourdi, je me levai comme je pus. En fouillant machinalement dans mon gousset, j'y trouvai quelque argent qu'y avoit oublié mon ennemi, dont mon triste habillement étoit la dépouille ; j'en remerciai

p73

le ciel, et je me restaurai dans la plus prochaine auberge. St Jean, qui n'étoit plus fâché, vint à moi quand j'en sortois. " pour dieu ! Sauvez-vous, me dit-il ; on a obtenu une lettre de cachet pour vous faire jeter dans un cul de basse-fosse. Les huissiers sont à vos trousses, et votre pauvre Mademoiselle Julie est renfermée, par son pere, au pain et à l'eau dans une chambre souterraine, jusqu'à ce que vous soyez arrêté, ou qu'il soit sûr que vous ayez quitté la France. Par pitié pour vous-même et pour elle, fuyez. " à cette nouvelle je me sentis le coeur si serré, que j'eus la plus grande peine à lui répondre : " je fuis, que Julie soit en liberté. Assurez le monstre que je quitte la France. " je sortis en effet par la porte Saint-Bernard, m'embarrassant fort peu qu'on m'arrêtât ou non, et ne desirant, dans l'ame, que la délivrance et le bonheur de ma chere Julie.

LIVRE 3

p74

Obligé de quitter le royaume, je pris la route d'Italie, fuyant à grands pas tout

ce que j' aimois ; errant nuit et jour sur le grand chemin, sans crainte des voleurs. L' argent que j' avois trouvé dans mon gousset me conduisit toujours courant jusqu' à Parme, où je rencontrais beaucoup de françois. Je m' y arrêtai, résolu d' y faire ma fortune, en commençant par y mendier ; car j' en étois à-peu-près réduit là. Je fis cependant un rôle plus noble ; je fus chargé de quelques éducations ; en peu de temps je me vis habillé, et qui plus est galonné ; et n' ayant plus l' esprit inquiet pour trouver ma subsistance, je ne pensois plus qu' à ma Julie.

Un jour, me trouvant à la cour, qui étoit à Colorno, je fus invité d' aller à Casalmaggiore, à peu de distance de là, sur les terres de l' impératrice-reine, pour

p75

y voir un opéra bouffon. Ayant passé le Pô, nous trouvâmes à notre arrivée beaucoup de monde sur le rivage, et des militaires qui nous observoient. Un officier parut surpris en me voyant, et s' écria : *c' est lui* . Plusieurs autres me considérèrent et dirent la même chose. L' on vint m' arrêter de la part de la souveraine.

Je ne savois ce que tout cela vouloit dire ; mais je devinai bientôt, à travers le baragouin moitié françois et moitié allemand de ces messieurs, qu' ils m' arrêtoient comme déserteur. Je conjecturai tout de suite, que le malheureux dont je portois la figure, si cuisamment pour moi, avoit pu être engagé dans ces troupes et désertier. " ah maudite figure ! M' écriai-je, que tu me fais payer cher l' avantage si court que j' ai eu de te ressembler ! " on me mit au cachot, et bientôt je subis un interrogatoire.

J' y fus confirmé dans ma conjecture. Pour ma justification, je racontai l' histoire de la ressemblance frappante qui avoit causé tant d' incidents. " messieurs, ajoutai-je, le malheureux à qui je ressemble est votre déserteur, allez le chercher à Paris, je vous donnerai son adresse. " on prit mon histoire pour une fable, et elle en avoit tout l' air.

Cependant l' affaire étoit sérieuse, et m' empêcha, pendant quelques heures, de penser à ma Julie, pour chercher les moyens de sauver ma vie.

Plongé dans mes réflexions, je n' avois pas remarqué un jeune soldat d' une figure agréable, qui étoit prisonnier dans le même cachot que moi. Je me jettai sur un malheureux chalit ; il vint s' y asseoir à mes côtés. J' entrevoyois dans ses yeux un certain air de tendresse et de compassion qui m' intéressoit. Sa voix étoit touchante, et sa physionomie portoit une impression de douceur virginale, qui auroit fait honneur à une jeune fille. Il me plaignit sur mon emprisonnement, et me raconta la cause du sien. Il étoit véritablement déserteur, et se trouvoit dans le cas d' attendre la mort ; mais il n' en prenoit nul souci. " j' ai de sûrs moyens, disoit-il, d' échapper à l' exécution qu' on me prépare. " je n' entendois rien à ses moyens.

La nuit vint ; nous soupâmes gaîment tête à tête ; j' avois quelque argent, qui nous fit faire assez bonne chere. La gaîté de mon camarade m' en inspiroit malgré moi. Enfin nous nous couchâmes ensemble ; il voulut au moins que nous laissassions brûler notre lampe. La Rose, (c' étoit le nom du compagnon) me serroit quelquefois

la main et soupiroit. Je ne comprenois rien à ses manieres, qui paroisoient plus réservées, plus timides ; et cependant plus passionnées qu' elles ne doivent l' être entre des hommes. Enfin, je crus entrevoir à la lueur de notre lampe, que son sein paroissoit élevé comme celui d' une femme. La délicatesse de ses traits, et son tendre embarras, m' avoient déjà fait soupçonner quelque chose.

C' étoit en effet une fille, une très jolie fille. Ici certains lecteurs cavaliers s' imagineront que je profitai de l' occasion ; d' autres, plus scrupuleux, attendront de moi dans cette circonstance un certain héroïsme de sagesse ; pour moi, qui ne

crois pas devoir me vanter ni d' une bonne fortune ni d' une bonne action, j' abandonne cet article aux conjectures de mes lecteurs ; et je me retranche dans un silence modeste.

On vint m' arracher des bras de ma Vénus pour me conduire au conseil de guerre. J' y fus unanimement reconnu pour Vilson ; et comme tel, condamné à être fusillé. J' en appellai à la souveraine, et je ne sais pourquoi cette sentence ne me fit pas l' impression qu' elle devoit me faire. Je ne pouvois me figurer que je devois mourir. On me reconduisit dans le

p78

cachot. J' étois si peu troublé, que je passai d' agréables moments avec Rose. L' aumonier du régiment vint pour me confesser, j' étois dans un lit sans rideau, mais auprès d' une jolie fille ; je le reçus gaîment, et je lui protestai si fortement que je n' étois pas celui pour qui l' on me prenoit, qu' il me promit de s' employer en ma faveur ; en effet, j' obtins par ses instances que l' exécution fût suspendue.

Je restai quelque temps dans ce cachot avec ma compagne de captivité ; elle me confia les raisons qui lui avoient fait prendre le parti des armes. On conçoit aisément qu' elle s' étoit laissé débaucher par un malheureux qui, l' ayant enlevée de chez ses parents, l' avoit bientôt abandonnée pour s' engager. Ne sachant comment faire pour vivre, elle avoit embrassé le même parti que lui, en se déguisant. Il avoit été fusillé tout récemment pour crime de désertion ; et comme elle avoit déserté avec lui, elle avoit suspendu sa propre exécution, en promettant de révéler, sous peu de jours, un secret qui devoit l' arracher infailliblement à la mort. C' étoit celui de son sexe ; elle différoit cet aveu, parcequ' elle avoit écrit à ses parents, pour implorer leur commisération, en leur peignant la situation où elle

p79

étoit ; elle espéroit qu' ils feroient leurs efforts pour qu' on leur rendît leur fille, quand elle se seroit fait connoître ; et qu' elle en seroit quitte pour être mise dans un couvent, où elle se promettoit de pleurer et d' expier ses fautes. Le fond de son ame étoit honnête ; elle méritoit de l' attachement et un meilleur sort. De jour en jour la retraite dissipoit le hâle qui avoit voilé ses charmes, et lui rendoit sa blancheur. Elle devint une brune très piquante. Je trouvai le moyen d' avoir quelques ajustements de femme, dont elle vouloit bien faire usage la nuit pour me plaire. Je m' attachois vraiment à elle, et la joie qu' elle m' inspiroit faisoit passer dans mon ame le baume de la santé. Tandis que je m' amusois dans une circonstance si bizarre, mes amis de Parme étoient dans des alarmes mortelles en ma faveur ; et pour me sauver, ils suivoient un plan tout contraire au mien. Je cherchois à prouver que je n' étois pas George Vilson dit Belle-Fleur. C' étoit sous ce nom fatal qu' on poursuivoit ma mort ; eux au contraire crurent qu' il étoit plus court de convenir que j' étois G Vilson dit Belle-Fleur, et de chercher à obtenir ma grace sous ce nom.

p80

Mon procès continuoit, et je niois toujours. Quelqu' un se souvint que le fatal Belle-Fleur avoit été quelque temps aimé d' une des premieres dames de la ville. On me produisit devant elle : au premier coup d' oeil elle me prit pour son amant, et demanda la permission de passer quelques moments seule avec moi, ce qui lui fut accordé.

Dès que nous fûmes tête à tête, elle me dit en m' embrassant : " malheureux, quelle résolution as-tu prise ? As-tu pu commettre une imprudence qui va te coûter la vie ? Mais je ne t' en aime pas moins, je ferai ce que je pourrai pour te sauver. " à ces mots, les yeux chargés de volupté, elle sembloit attendre de moi des marques de tendresse, auxquelles je n' étois point disposé dans une confrontation.

Elle étoit fort jolie ; mais les airs que je lui voyois prendre n' étoient point du tout d' accord avec la circonstance, et ne pouvoient rien m' inspirer. " ah ! Dit-elle, piquée de ma froideur, non tu n' es pas Belle-Fleur, il m' eût témoigné plus d' amour. " et comme elle voyoit que je restois immobile. " sois qui tu voudras, ajouta-t-elle, peu m' importe. " là dessus elle ouvrit elle-même la porte aux soldats, et leur dit : " je ne connois pas

p81

cet homme, faites en ce qu' il vous plaira. " à ces mots elle sortit furieuse. On fit le rapport au conseil de guerre, et sur le témoignage de cette femme, je fus unanimement reconnu pour n' être pas G Vilson, dit Belle-Fleur. Dans ce moment arriva de Vienne la grace de G Vilson. Mes amis, qui l' avoient obtenue, et qui étoient venus à toute bride me l' apporter, m' embrassèrent avec transport. Après les avoir reçus comme des amis à qui je devois la vie, je leur présentai ma charmante Rose, qui voulut bien prendre à leurs yeux les habits de son sexe, sous lesquels elle étoit adorable. Me regardant comme libre, et au moment de sortir de prison, je ne voulus pas quitter cette aimable fille, sans faire avec elle un repas de réjouissance. Je fis apporter un excellent souper, pendant lequel nous fûmes d' une gaîté à ravir. Il fallut enfin sortir. Ma liberté devoit être infaillible. Comme Vilson, j' avois ma grace ; reconnu pour ne l' être pas, on devoit me demander mille pardons et m' ouvrir la porte. On l' ouvrit à mes amis pour s' en aller ; mais pour moi ce fut autre chose, on me retint. Je n' étois pas Vilson, c' étoit la grace de ce personnage qui étoit venue. Je ne sais ce que ces bons

p82

allemands faisoient de leur intelligence ; ils ne pouvoient comprendre que puisque

je n' étois pas Vilson, ils n' avoient aucun droit de me retenir. Ces gens, qui m' avoient arrêté sans ordre de la cour, crurent ne pouvoir me renvoyer sans ordre de cette part. " il faut écrire à Vienne, me dit-on, " et, en attendant la réponse, je fus obligé de rester avec ma Rose, qui peut-être n' en fut pas fâchée. Cependant je fus attaqué d' une grosse fièvre qui me mit bientôt à deux doigts du tombeau. Rose me rendit tous les soins que je pouvois attendre de l' amante la plus passionnée. à toute heure je tombois dans des défaillances mortelles ; j' avois tant souffert depuis quelques années, que la nature étoit sans doute lasse de me soutenir. Je me sentois dans un épuisement mortel. Enfin, un beau soir que ma Rose me faisoit prendre un bouillon, je vis tout à coup tourner et se troubler tous les objets, ma vue s' éteignit, mon coeur défaillit. Je tombai dans l' anéantissement. Où étoit alors mon ame ? Je l' ignore. On appelle cela une léthargie ; qu' est-ce donc que la mort ? Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. Enfin je m' éveillai ; je roulai mes yeux et j' aperçus

p83

d' abord une lampe suspendue à une voûte. Je reconnus que j' étois dans une église ; je sentis que mes mains étoient liées d' un ruban, et serroient un petit crucifix. Les deux gros doigts de mes pieds l' étoient pareillement. Je me vis couvert d' une souguenille de toile bleue, et ceint d' un grand cordon blanc. On m' avoit mis sur le front une couronne de fleurs artificielles. Enfin, j' étois dans un cercueil, le visage découvert, selon la mode d' Italie. Je passois la nuit dans une église, pour être enterré dès que le jour paroîtroit. Ce réveil n' étoit point du tout plaisant ; mais il venoit fort à propos. Je n' avois que les yeux de libres ; je les roulois avec peine. Mon sang étoit figé, aucun de mes membres ne pouvoit remuer. Cependant j' entendis un bruit dont retentit la voûte. Je vis venir deux moines les yeux étincelants : ils avoient chacun un poignard nu à la main. Je

voulus d'abord leur demander du secours :
ma voix étoit encore éteinte, et ma langue
immobile.

J'ignore pourquoi ces deux religieux
venoient si tard dans l'église. L'un d'eux
parut chercher de tous côtés dans le temple,
s'il ne s'y trouvoit personne ; il aperçut,
dans un confessionnal, une jeune

p84

fille qu'il éveilla en sursaut. Elle se jeta
à ses genoux, lui demandant pardon de
se trouver à cette heure indue dans ce
lieu saint. Il paroît que c'étoit une fille
de mauvaise vie qui, faute d'asyle, s'étoit
réfugiée dans cette église, où elle s'étoit
endormie. Le *pater* ne la traita point
avec rigueur ; et tandis qu'il s'entretenoit
amicalement avec elle, l'autre vint à moi
avec son poignard. J'ignore quel étoit son
motif. Il vouloit avoir mon coeur, et je
crus entrevoir par ses propos, qu'il se flattoit
d'en composer un philtre, je ne sais
pour quel but.

Ce redoutable spectre leve mon scapulaire,
me découvre la poitrine, tâte avec
la pointe de son couteau, sur ma chair
nue, l'endroit par où il va m'ouvrir le
corps. La force du danger rompt tous les
obstacles. Je m'écrie : *arrête, Dieu te voit* ;
et je me leve d'un saut. Si vous aviez vu
mon disséqueur, pâle, la bouche ouverte,
immobile et glacé comme une statue ;
l'autre moine et sa compagne surpris et
pétrifiés au milieu de leur conversation... ce
seroit un tableau à peindre. Je touche par
le bras le faiseur de philtres ; il pousse un
cri terrible, comme si on l'eût tenaillé, et
s'enfuit, en passant sur le corps des deux
interlocuteurs, qui tombent à la renverse.

p85

Je m'approche d'eux, ils se levent en
hurlant : les trois personnages se culbutent
l'un sur l'autre, dans la tombe qui étoit
ouverte pour moi, se relevent comme ils
peuvent, et se sauvent, la tête cassée. Le

sacristin, éveillé par leurs cris, se leve. On sonne le tocsin ; on crie au feu ; tout le couvent est sur pied. Nos deux coquins nocturnes disent qu' ils ont vu une ame, que le mort a parlé dans l' eglise. Il s' agit de vérifier cela ; mais personne n' ose y entrer. On va chercher la garde : tout le chapitre se revêt de ses habits sacerdotaux. Les moines, soutenus des soldats, entrent, en procession et en bataille. On m' aperçoit ; tout le monde tremble et veut s' enfuir. On avance vers moi ; les prêtres me jettent de l' eau benite, les soldats me couchent en joue. Enfin le prier, d' une voix tremblante, *m' adjure* en latin, au nom du dieu vivant, de déclarer si je viens du ciel, de l' enfer ou du purgatoire. Je leur réponds sur le champ " hé ne savez-vous pas d' où je viens ? N' est-ce pas vous qui m' avez apporté ici ? J' étois tombé sans doute en léthargie ; vous m' avez cru mort. Je vis, grace à dieu, ouvrez-moi les portes et je décampe. " les soldats alors font de grands éclats de

p86

rire, et disent aux moines : " nous vous jurons que vous êtes des sots. " les bonnes gens en avoient tout l' air. L' officier, qui avoit aperçu la fille, s' écria : " comment ces deux freres se trouvoient-ils la nuit dans l' eglise avec cette malheureuse ? Peres, donnez les moi, que je les fasse fesser pour divertir notre régiment. " les moines livrent la fille aux grenadiers, qui s' amusent à la fouetter devant eux à coups de courroies. Pour leurs confreres, ils veulent en faire justice eux-mêmes, s' imaginant qu' ils avoient commis la faute que les apparences sembloient indiquer. Ils les condamnent à être fustigés régulièrement deux fois par jour, enfermés sous terre au pain et à l' eau. La grace opéra par cette voie rigoureuse ; nos deux pauvres reclus furent réduits, pour sortir de cette galere, à devenir des saints. En effet, j' ai su depuis qu' au bout d' un an, on les avoit trouvés si bien convertis, (sans doute leur conduite n' étoit pas ci-devant très réguliere) qu' on les avoit tirés

de prison, et qu' on les avoit mis à la tête d' une confrérie de flagellants, où ils s' amusoient à rendre à leurs dévots, les coups de fouet qu' ils avoient reçus. Pour la fille, elle fut si maltraitée, qu' on la

p87

conduisit à l' hôtel-dieu : elle se piqua aussi d' être sainte, et passa de l' hôpital dans un couvent, où elle fut soeur converse. Elle fut depuis en telle odeur de sainteté, qu' on en parloit dans tout le quartier à plus de vingt pas à la ronde.

Revenons à moi. Les grenadiers m' ayant laissé pour gage aux bonnes gens, les moines m' ouvrirent la porte de l' eglise, et me renvoyerent inondé d' eau benite. Il n' étoit pas jour encore, je ne savois où aller, ne connoissant dans ce lieu que la prison. Je sentoix bien qu' il n' y avoit aucun danger pour moi d' y retourner ; d' ailleurs ma Rose m' y attiroit : je m' y rendis. La sentinelle que je trouvai à la porte étoit un suisse ; cet homme n' étoit jamais surpris de rien ; mon habit mortuaire ne l' étonna pas. " qui êtes-vous ? Me dit-il. " je lui répondis que j' étois un prisonnier, qu' on avoit pris pour un déserteur ; qu' en attendant les réponses de Vienne j' étois tombé en léthargie, et qu' on m' avoit porté à l' eglise, me croyant mort ; que, revenu à moi, je me rendois de moi-même en prison, pour attendre les ordres de la souveraine. " quoi ! Me dit le suisse, vous êtes ce mort qu' on a enterré hier ! Je n' ai pas ordre de recevoir ici des morts. "

p88

je parlai à l' officier de garde, qui me dit : " monsieur, vous êtes mort pour nous. Tant mieux pour vous, si vous êtes résuscité ; vous n' avez plus rien à faire avec le régiment. "

il ne me fut pas possible, à force de prieres, d' entrer en prison. Je ne savois où donner de la tête : le jour commençoit à poindre.

Je rodois dans les rues, sans savoir où j'allois. Ceux qui me rencontroient dans cet accoûtrement, s'enfuyoient avec une peur horrible ; mais les enfants, d'abord épouvantés, peu-à-peu s'enhardirent si bien à mes trousses, qu'ils se mirent par passe-temps à me jeter de la boue ; je fuyois au milieu des huées avec ma couronne, mon habit de pénitent, mes mains liées et mon crucifix.

Cependant Rose s'étoit laissé faire son procès, condamner et presque exécuter. Elle n'avoit déclaré son sexe qu'à la dernière extrémité : cet aveu lui avoit valu sa grace et sa liberté ; et comme elle avoit confessé qu'elle étoit fille d'un gentilhomme du lieu, les officiers, qui s'apprêtoient à la faire périr, avoient formé tout-à-coup autour d'elle un cercle d'adorateurs, qui s'étoit chargé de la reconduire chez son père. Je la rencontrai avec son cortège, tandis que j'étois avec le

p89

mien, c'est-à-dire avec les polissons, qu'attiroit sur mes pas mon habit de l'autre monde. Cette folle charmante me voit sans surprise, et me tend les bras en éclatant de rire. " ah mon cher ami, tu n'es donc pas enterré ! Me dit-elle. - ah ! Ma Rose, lui répondis-je, tu n'as donc pas la tête cassée ! " je l'embrasse avec transport, on me délie les mains, on arrête les enfants qui me poursuivent ; les officiers me placent au milieu d'eux ; on me fait raconter mon histoire, qu'on écoute avec le plus grand intérêt ; à chaque instant Rose m'embrasse, en disant : " messieurs, excusez cette liberté, mon habit me la permet encore : Merveil, viens avec moi chez mon père, il aura soin de toi ; tu nous aideras à l'apaiser. Je sens que je vais avoir une furieuse scène à essayer. Il faut, messieurs, que vous soyez mes avocats " . Tous jurèrent qu'ils seront ses chevaliers.

Nous allons tous ensemble à la maison du père ; il étoit encore grand matin, on le fait lever. Nous montons tous à sa chambre pour le surprendre ; il saute du

lit et nous reçoit en chemise. Il voit entrer un jeune soldat, le chapeau rabattu sur le visage, le moine son confesseur

p90

d' un côté, moi de l' autre avec mon habit mortuaire, une foule d' officiers et de grenadiers autour de lui. Rose leve timidement son chapeau et se jette aux pieds de son pere. Le vieillard, irrité de ses écarts, furieux de la voir dans cet état, veut lui fendre la tête avec son pot de chambre, faute d' autres armes. On retient ses coups. L' aumonier lui adresse un discours pathétique, et lui dit en mauvais allemand qu' il n' entend pas : " le dieu qui vous a donné une fille, vous ordonne de ne pas la laisser entre les mains des soldats ; il faut donc la recevoir chez vous, et vous bien garder de la maltraiter. Voilà un mort, ajouta-t-il en me montrant, qui a passé avec elle quinze jours dans son cachot, qui a été témoin de son repentir et peut vous l' attester " .

Le pere me regarde et ne sauroit rien comprendre à mon ajustement. Sa fureur renaît, il élève le pot malheureux sur la tête de sa fille. Je me présente à lui comme un spectre qui le glace. " et qui es-tu, s' écria-t-il, figure de l' autre monde ! " en disant ces mots il laisse tomber sur lui l' eau de son vase. Il s' en aperçoit, et le jette en fureur par terre, éclaboussant les jambes de plusieurs officiers, qui en vrais

p91

allemands levent leurs cannes sur lui, avec un langage énergique analogue à l' action. Il plonge la tête sous l' orage, reçoit quelques coups et secoue les oreilles. Avec cette remontrance efficace on lui fait entendre raison très poliment : on lui prouve en langage inintelligible mêlé d' italien, d' allemand et de hongrois qu' il doit tout oublier. On lui raconte mon histoire et celle de sa fille. On lui jure

qu' il doit la reprendre chez lui, et me prendre avec elle, parceque je suis un pauvre diable de déterré qui ne sait où donner de la tête. On accompagne toutes exhortations de blasphèmes dans les trois ces langues, en gesticulant toujours avec la canne.

Tout le monde s' en va, nous laissant avec le vieillard nu, et mouillé par une aspersion peu gracieuse ; sa fille tombe à genoux au milieu des débris de son vase brisé, et de l' eau qui en a coulé ; et moi, je suis planté devant lui dans mon appareil mortuaire ; nous demeurons tous trois immobiles dans ces attitudes.

Enfin, le pere un peu calmé dit à sa fille : " levez-vous, allez quitter cette mascarade, que votre soeur vous prête des habits, je vous apprendrai votre sort, quand vous paroîtrez sous l' habit

p92

de votre sexe " . Rose se leve toute honteuse, me lance un regard à la dérobée, et va changer d' équipage. " et vous, me dit-il enfin, monsieur, que voulez-vous de moi ? -hélas, monsieur, lui répondis-je, on vous a raconté comment une funeste ressemblance m' a fait prendre pour un déserteur, comment l' erreur a été reconnue, comment on m' a porté à l' eglise, me croyant mort, comment je suis revenu à moi. Je n' ai pas d' autre parti à prendre que de retourner dans ma patrie ; mais, après la crise et la maladie mortelle que je viens d' essayer, j' aurois besoin, pour me rétablir, de quelques jours de repos. Vous ne me devez rien ; mais je me trouve au dépourvu. Si vous daignez me garder jusqu' à ce que j' aie reçu des réponses et des secours de Parme, j' accepterai vos avances avec reconnoissance, et j' y satisferai.

Monsieur, me répondit-il, je ne sais ce que c' est que de manquer à un galant homme, qui se trouve dans votre situation. Tranquillisez-vous chez moi tant que vous en aurez besoin ; ce sera un plaisir pour moi de vous obliger. " sur-le-champ il ordonna qu' on débarrassât

la chambre de Ninette, sa seconde fille,

p93

et qu' on m' y conduisît ; ce qui fut bientôt exécuté. On me fit prendre des cordiaux, et l' on m' administra avec la plus grande humanité, tous les secours dont j' eus besoin.

Après le dîner, le pere vint dans ma chambre : " monsieur, me dit-il, vous me paraissez un honnête homme, je crois pouvoir me confier à vous. Vous avez vu, dit-on, ma fille dans sa prison ; que pensez-vous au moins de son caractere ? " je l' assurai de tout mon coeur que je trouvois à sa fille un fonds excellent ; que ce seroit dommage d' enfermer dans un cloître une fille charmante, capable de faire le bonheur d' un homme et d' une famille. " eh bien, reprit-il, monsieur, il faut tout vous dire. Il y a ici un négociant riche, honnête homme, d' un esprit borné, amoureux d' elle à toute outrance. Il est las de gagner de l' argent, et songe à obtenir quelques décorations. Il veut commencer par mon alliance, parcequ' il regarde comme un grand lustre pour lui, d' épouser la fille d' un gentilhomme. Il me dit dans son style naïf : *je n' ai pas besoin d' argent, il ne me faut qu' un peu d' honneur* . J' ignore combien ma fille est en état de lui en apporter

p94

en mariage ; il brûle de l' épouser, malgré ses écarts. Je ne puis mieux me débarrasser d' elle ; mais il faut qu' elle aille se laver un peu dans un couvent, pour laisser tomber d' eux-mêmes les caquets qui vont pleuvoir, pendant quelque temps, sur son compte. " j' approuvai en gros et en détail tout ce qu' il projettoit, il ne tarda pas à le mettre à exécution. Dès l' après-midi Mademoiselle Rose reçut l' intimation de se rendre au couvent. Elle me regarda d' un

air suppliant : mes yeux, dont elle entendoit le langage, lui donnerent de l' espérance. Elle monta en voiture pour se rendre au lieu de sa clôture. Son prétendant se trouva sur son passage, et la salua jusqu' à terre avec tant d' empressement, que le pied lui glissa, et qu' il tomba le nez dans la boue ; ce qui fit faire un grand éclat de rire à sa Rose très affligée.

La belle auroit voulu m' embrasser avant de partir ; j' avois le même desir, car je l' aimois de tout mon coeur (sans préjudice de mon amour pour Julie) ; mais cela ne fut pas possible : sa jeune soeur Ninette, qui paroissoit pour le moins aussi espiègle qu' elle, observoit nos regards. Je vis dans ceux de cette petite

p95

folle qu' elle nous devinoit, et qu' elle me promettoit de me dédommager de ce que je perdois avec Rose. Celle-ci lut pareillement dans les yeux de sa cadette, et lui lança un regard de jalousie et d' indignation, qui m' annonçoit une amertume de plus, qu' elle emportoit dans son couvent. La pauvre fille partit en soupirant : elle me regardoit avec inquiétude pour voir comment je prenois les avances de sa soeur ; mes yeux lui répondirent avec toute la tendresse qu' il falloit pour la tranquilliser.

Ninette parut enchantée de son départ ; elle fut, au souper, d' une gaieté charmante. Elle avoit des yeux de feu qui me déconcertoient, malgré la naïveté enfantine qu' ils n' avoient pas encore perdue ; car enfin, cette jeune personne égarée par les premières impressions qui frappoient son coeur, n' étant point encore instruite à combattre ou à déguiser ses penchants, s' y livroit sans scrupule, sans y songer même, et ne manquoit à la réserve et à la pudeur virginale, que par une espece d' innocence ou du moins d' ingénuité. Elle m' installa dans ma chambre, me dit que c' étoit la sienne, me montra son lit, et même la place où elle posoit ordinairement sa tête. Elle me souhaita un paisible

sommeil, me demanda si je faisais quelquefois des rêves : " Ninette, me dit-elle, n' entrera pour rien dans les vôtres. " à ces mots elle sortit, en étouffant un léger soupir, et en me lançant un regard qui, avec une sorte de candeur digne de son âge, étinceloit du feu du desir ; et me mit hors de moi-même. J' eus besoin d' un effort singulier pour cacher mes transports secrets, et retenir mes caresses trop vives, qu' elle auroit peut-être souffertes de la meilleure foi du monde. Je me couchai en pensant à elle. " quelle fille ardente ! Me disois-je, et ses parents ont la simplicité de ne pas s' appercevoir de cela, et la regardant comme une enfant ! " j' avois tous les sens en désordre ; et, s' il faut avouer aussi mes enfantillages, je ne pus m' empêcher de baiser l' oreiller sur lequel son charmant visage avoit coutume de reposer. Ah ! Je n' étois plus mort. Je m' endormis enfin, rempli de cette enfant précoce. Des songes enflammés me la peignirent sous un aspect enchanteur : je m' éveillai très matin ; nous étions dans les plus longs jours. Je pensois à Ninette. Alors (comment peindre ma surprise ?) je vois entrer dans ma chambre une jeune fille en chemise, puisqu' il faut

le dire, qui vient droit à mon lit : c' étoit elle-même. Qu' on suspende son jugement, je vais tout-à-l' heure la justifier. Ses yeux étoient fixes, et son action me paroissoit si peu naturelle, que, selon mes conjectures, il falloit qu' elle fût dans le délire, ou dans le sommeil. Elle se glissa rapidement dans le lit où j' étois, et me pressa même entre ses bras. Qu' on juge de ma situation. Vingt-quatre heures auparavant j' étois dans un cercueil. Je ne savois que penser, ni quel parti prendre. Devois-je, scrupuleux et timide novice, me précipiter hors d' un lit où une jolie fille venoit me trouver ? Pouvois-je

ne pas respecter une enfant peut-être endormie, qui appartenait à des gens dont je recevois des bienfaits ? Je me trouvois dans un état pénible au milieu des attraits de la volupté. La porte étoit ouverte ; le pere entre, me voit dans les bras de sa fille, et reste muet de surprise et d' indignation. " ah, monsieur, croyez que je suis innocent, lui dis-je en m' élançant hors du lit ! " au mouvement que je fais la demoiselle paroît comme s' éveiller en sursaut, et je dois croire qu' elle s' éveillait en effet, et qu' elle étoit venue chez moi en dormant. Sa mere entra,

p98

et retint le bras du pere qui vouloit m' exterminer. " qu' avez-vous donc ? Lui cria-t-elle toute hors d' elle-même. " -" ne voyez vous pas, lui dit-il, votre fille dans le lit de ce perfide étranger ? " la mere la considere toute ébahie. Cependant la jeune fille bâilloit, étendoit les bras, et se frottoit les yeux. " où suis-je ? Disoit-elle. " -alors la mere s' écrit : " ah mon mari, qu' alliez-vous faire ? Vous ne savez pas que votre fille est somnambule. C' est ici sa chambre, elle y sera venue en rêvant. - je vous jure, dis-je alors, que je l' ai vue entrer avec la plus vive surprise, et que j' étois dans le plus grand embarras. " Ninette s' étant reconnue, saute du lit toute honteuse ; et je ne sais s' il n' y avoit pas un peu de jeu, ou du moins d' exagération dans sa honte : puis elle se sauve comme un trait ; son pere la laisse passer, et reste avec moi. Il me fait mille excuses de m' avoir trouvé au lit avec sa fille, et me quitte parfaitement convaincu de mon innocence, sur-tout en réfléchissant que j' étois si fraîchement sorti du cercueil. à dîner il fallut que le pere et la mere allassent chercher, presque par force, Mademoiselle Ninette, qui étoit restée

p99

dans sa chambre, et qui n'osoit plus, disoit-elle, paroître devant moi. Je la vis entrer les yeux baissés, de l'air d'une petite sainte-nitouche qui avoit une malice diabolique. Elle n'osa me regarder pendant tout le repas ; et ce jeu, très bien joué, dura quelques jours. Elle fit même la malade avec une adresse toute particuliere, dont ses parents alarmés furent dupes. Elle paroissoit dévorée d'un profond chagrin. Sa mere lui demandoit en-vain ce qu'elle avoit ; point de réponse. Enfin, un beau matin, le confesseur de cette fine pénitente, vint avouer à la mere que sa fille étoit inconsolable de l'accident qui lui étoit arrivé, pendant son sommeil, avec l'étranger ; et qu'elle vouloit absolument se laisser mourir de faim, ou de l'excès de sa confusion. " je lui ai dit, ajouta l'honnête religieux, qu'il faut qu'elle renonce à ce projet criminel ; qu'il y a un moyen tout simple de la mettre à son aise, en la mariant avec l'étranger ; elle a rougi à cette proposition ; mais je me fais fort de la gagner ; faites ce que vous pourrez de votre côté, pour que le jeune homme consente à guérir votre fille. -vraiment, il seroit bien malade, répondit la mere ; un aventurier qui tombe des

p100

nues, un réchappé du cercueil, qui n'a pour tout bien qu'un appetit dévorant ! ... ne faudroit-il pas qu'on le priât à genoux, pour lui faire accepter la fille d'un gentilhomme, avec dix mille livres de dot ? Voilà un beau conseil que vous donnez-là à cette folle : j'aimerois mieux la voir porter en terre, que de la livrer à un homme de rien. "

le pere, qui arriva sur ces entrefaites, confirma tout ce qu'avoit dit sa femme. Le moine se retira tout confus, et fut raconter à sa pénitente le mauvais succès de son ambassade. Alors la petite personne tomba ou feignit de tomber évanouie. Le confesseur, tout éploré, vint dire à la mere : " venez voir l'état où est votre fille. " on y court ; on la trouve dans des convulsions terribles. On lui jette de

l' eau benite ; on étend sur elle une chemise sale, qui avoit appartenu, dit-on, à un vieux prêtre mort en odeur de sainteté. On la laisse se donner des coups de poing et tout le monde est à genoux autour d' elle, à réciter le chapelet pour sa délivrance. On fait un voeu pour elle à Sainte-Petronille. Bref, on compte ne rien omettre.
J' entre dans sa chambre, et, pour la secourir plus naturellement, je la prends

p101

dans mes bras ; je l' appelle avec tendresse. à ma voix elle semble s' éveiller d' un profond sommeil. Elle me regarde, et cache avec confusion son visage dans son sein ; puis elle reste long-temps immobile et comme abrutie. Enfin elle paroît reprendre peu à peu l' usage de ses sens et de sa raison. Elle parle d' une voix calme, et demande pardon avec une douceur et une grace inexprimables, des peines qu' elle a données à tout le monde, et sur-tout à moi.

Sa mere l' embrasse, la serre contre son coeur, et l' arrose de ses larmes ; son pere reste la bouche ouverte : on consulte le moine et le médecin ; l' un dit qu' il faut lui faire dire des messes, l' autre qu' il faut lui appliquer les vésicatoires, remede universel en Italie.

Cependant Ninette paroît tout-à-fait bien. Peu-à-peu elle revient de la trop grande honte qu' elle témoignoit en ma présence ; et se raccoutume si bien à moi, qu' elle devient de la familiarité la plus grande et la plus caressante. On le souffre d' abord, pour ne pas la troubler dans son rétablissement ; mais au bout de quelques jours, comme on craint les conséquences des manieres trop affectueuses qu' elle prend avec moi, on les lui interdit. On

p102

lui fait même pressentir que, ma santé se trouvant bientôt rétablie, je dois songer

à mon départ. Voilà sur le champ la demoiselle qui retombe dans ses convulsions et dans ses accès de folie. La mere se recommande à tous les saints, le pere se donne à tous les diables. Ils la secouroient l' un et l' autre sans savoir ce qu' ils faisoient ; et je sentoie qu' il falloie que je songeasse au parti de la retraite, pour cesser de troubler une famille à qui j' avois des obligations. Le mal sembloie empirer de jour en jour. Les intervalles de raison devoient plus courts et plus rares ; et Ninette fut enfin déclarée folle par deux medecins de Casalmaggiore, qui avoient fait leurs études.

L' honnête confesseur eut enfin pitié des parents qui se désespéroient. " mes amis, leur dit-il, que la grace du seigneur soit avec vous. Vous n' avez pas voulu m' écouter ; dieu soit loué. Je vous conseillois de donner votre fille au jeune homme qu' elle aime. Vous voyez l' état où elle est réduite : j' ai consulté S François D' Assise, notre bienheureux fondateur. Il m' a inspiré le seul remede qu' il y ait à son mal. Sa tête est tournée, sa cervelle est renversée. Il faut une grande surprise, une secousse

p103

violente et imprévue qui la retourne, lui cause une heureuse révolution, et la rétablit dans son état naturel. Vous savez quelle est la premiere source du désordre de son esprit. Elle a été, en dormant, trouver le jeune homme dans son lit ; que le jeune homme à son tour aille la trouver dans le sien, quand elle dormira. Tout est saint pour les saints : d' ailleurs vous le connoissez honnête homme. Tranchons le mot. Qu' il l' éveille en sursaut, en lui causant le tressaillement le plus vif et le plus imprévu. Si vous consentiez au mariage, je vous dirois : cédez sa virginité, pour qu' elle regagne sa raison. Songez à Ruth, à Judith et à d' autres modeles aussi respectables. " alors il leur estropia vingt passages de la bible, qu' ils s' étoient toujours bien gardés de lire, parceque cette lecture est défendue dans leur pays.

" après cette épreuve, continua-t-il, si vous croyez devoir faire ce mariage... "
- " pour le mariage, tout beau, dit le pere ; je me résoudrois peut-être plutôt à fermer les yeux, et à lui laisser faire ce qu' un pere ne peut jamais souffrir ni même supposer ; mais mon honneur ne permettra jamais qu' il l' épouse. " la mere, en cela, trouva son honneur conforme

p104

à celui de son mari. Il fut donc décidé que, se fiant à ma sagesse, on me laisseroit, on m' ouvreroit même en quelque façon les moyens d' opérer, selon le plan proposé, la guérison de Ninette. En effet, dès le soir après souper, la femme de chambre me pria sans façon de monter chez mademoiselle et de la consoler. " la petite folle ne fait, me dit-elle, que vous demander ; elle n' est jamais si bien que quand elle vous voit ; et vous êtes seul capable de lui rendre le bon sens que vous lui avez fait perdre. " j' y montai sans songer à mal. à peine fus-je entré, que la gouvernante sortit, en fermant la porte, de maniere que la clef se trouva en dedans. Je m' en aperçus, et j' eus d' abord un certain scrupule : d' un côté, je sentois que cela me délivroit de la crainte d' être surpris, en cas qu' il m' échappât quelque indiscretion ; mais comme je voulois réellement être aussi honnête que je le devois, je craignois d' encourir des soupçons désavantageux, et de nuire à la réputation de la demoiselle ; et je fus tenté de mettre la clef en dehors : je ne sais ce qui m' en empêcha. Cependant je me trouvois dans une situation embarrassante. " me voilà peut-être,

p105

disois-je, dans le cas d' être aux prises avec une folle. " enfin je pris le parti de l' aborder. Elle étoit au lit, la tête renversée, les bras étendus, elle paroissoit

dans une espece d' extase. Elle m' adressa un regard tendre et soupira. La petite sirene étoit *ensorcelante* . Jamais elle ne m' avoit paru si belle : elle me mit dans un désordre inconcevable. Je m' assis auprès de son lit ; elle me tendit la main, je ne pus m' empêcher d' y imprimer mes levres enflammées : ses yeux m' en dirent plus que mon transport ne pouvoit lui en dire ; elle me serra timidement la main. " hé bien, mon cher Merveil ! Me dit-elle de cette voix touchante qui n' étoit qu' à elle, vous m' abandonnez donc ? Il faut vous enfermer pour que vous restiez avec moi ! -moi vous abandonner, ma chere Ninette ! Répondis-je avec passion. Je ne vous ai jamais tant aimée... " elle soupira, je vis une larme sortir de son grand oeil noir, et couler sur sa belle joue : j' y portai ma bouche ardente pour la sécher. Je serrai ma chere Ninette dans mes bras : je m' aperçus que je fis sur elle une impression que je ne puis décrire. Elle en fit autant sur moi. Elle étoit jeune ; mais je ne l' étois pas moins pour un homme.

p106

Nous étions trois, elle, l' amour et moi ; et l' amour fut d' intelligence. On va croire peut-être, d' après ces expressions, que je succombai à la tentation ; et que je me laissai entraîner dans le torrent du bonheur. Les honnêtes gens blâmeront mon peu de délicatesse ; et si j' étois coupable, je ne devrois pas hasarder un pareil aveu ; mais si je me donnois aussi pour tout-à-fait innocent, je trouverois des incroyables. Quoi qu' il en soit, après les premiers transports, nous en vînmes à des moments plus calmes d' intimité où l' ame goûte une pure jouissance. " je vous félicite, ma chere amie, dis je à Ninette ; vous voilà parfaitement guérie, ou plutôt vous n' avez jamais été malade : vos discours sont trop bien suivis, vos regards sont trop paisibles, pour que votre esprit ait été aliéné par les accès qui nous ont fait trembler. Mais qu' avez-vous donc senti ? Quel

étoit votre mal ? -ah cruel !
Répondit cette séduisante enfant, pouvez-vous
le demander ? Oui sans doute j' ai
été dans le délire, et j' y suis encore,
puisque je ne me connois pas, puisque
je me sens hors de moi même, puisqu' enfin
je me vois précipitée dans une

p107

conduite dont je rougis, dont vous
devez être étonné vous-même. Ah ! Vous
ne m' aimez pas, puisque l' amour ne
peut vous dévoiler les tendres mysteres
qu' il m' a inspirés ! " ce dernier mot
fut un trait de lumiere. " ah ! Dis-je en
moi-même, artificieuse enchanteresse,
je ne puis t' estimer ; mais il faut, en
rougissant, que je t' aime. "
" oui, continua Ninette d' un air timide,
vous seul avez fait le crime,
puisque mon penchant pour vous m' y a
contrainte. Je n' ai vu d' autres moyens
pour forcer mes parents de consentir à
notre mariage, que de leur laisser voir,
de leur exagérer même l' égarement où
cette passion malheureuse a plongé mon
esprit. Mon confesseur m' a trop secondée :
il a pour moi un foible que je ne
puis concevoir ; il m' appelle son
enfant gâté. Oserai-je vous dire ce que je
soupçonne en secret ? C' est qu' il m' aime
peut-être, et que n' ayant aucun espoir
de réussir à me plaire, il veut du moins
me procurer la satisfaction qui dépend
de lui. Il est toujours content, le brave
homme, pourvu qu' il voie dans mes
yeux un rayon de joie. C' est lui qui a
engagé mon pere et ma mere à vous
laisser un si libre accès auprès de moi. "

p108

combien d' agitations me causerent
tous ces aveux ! J' aimois Ninette,
parcequ' elle étoit jolie et dans mes bras ;
mais je détestois sa fourberie, sur-tout
dans un âge si tendre : " que fera-t-elle
à vingt cinq ans me disois-je ? " cependant

je la plaignois d' être égarée à ce point par un indigne religieux, sur qui je rejettois tout l' odieux de sa conduite.

Je craignois aussi que les parents, qui m' avoient laissé de gaieté de coeur approcher du lit de leur fille, ne prétendissent me la faire épouser ; je ne voulois point qu' une petite fourbe devînt ma femme, et me privât de ma Julie. " ô Julie, me disois-je, quelle différence pour l' ame ! Fille sans pareille, que tout ce qui n' est pas toi est vil ! " ces réflexions me rendirent sérieux et froid, même auprès de Ninette. Elle s' en aperçut, et par des caresses vives et presque innocentes, elle me rendit tout à elle. Notre doux entretien nous conduisit au grand jour, que je maudis de tout mon coeur. Le bruit de tout le monde qui étoit levé nous apprit qu' il falloit songer à nous séparer. Je m' y déterminai, pour n' être pas surpris avec Ninette, quoique je visse bien qu' on savoit que j' y étois. Nous nous embrassâmes

p109

tendrement, et je retournai dans ma chambre.

La prétendue malade parut mieux pendant la journée ; ses absences d' esprit furent moins fortes et moins fréquentes ; on s' applaudit, en mots couverts, du remede, l' on me fêta, et l' on eut le plus grand soin de moi, pour que je fusse en état de perfectionner la cure. Je m' aperçus le soir et les suivants de la liberté qu' on me laissoit de poursuivre l' opération ; j' en profitai. Le confesseur, qui m' avoit procuré cette bonne fortune, étoit d' une jalousie diabolique. La guérison sembloit avancer de jour en jour ; mais elle n' acquéroit pas le sceau de la perfection, afin que le remede ne finît pas. En attendant le parfait rétablissement, on s' imagina entrevoir des signes de grossesse, et les parents sentirent qu' il falloit cacher leur fille. D' ailleurs depuis quelque temps ils commençoient à nous observer avec une certaine inquiétude ; et peut-être soupçonnoient la bonne foi

de la rusée demoiselle.
Enfin il fut décidé qu' on enfermeroit
Ninette pour quelque temps. Elle eut
beau se remettre à faire la folle, pour
que du moins je fusse enfermé avec elle ;
on ne lui permit seulement pas de me

p110

voir avant son départ. On l' enleva sans
m' en dire un mot. Un soir que j' allai,
comme de coutume, à son appartement,
je ne trouvai que la vénérable mere dans
ce lit auparavant délicieux, et je m' enfuis
avec précipitation dans le mien.
Le lendemain l' on m' apprit que Ninette
étoit enfermée, qu' on alloit reprendre
Rose à la maison, et qu' on la logeroit
dans ma chambre. Je compris qu' on ne
me garderoit pas pour rendre à l' aînée le
même service qu' à la cadette. J' étois bien
rétabli, depuis trois mois d' une assez
joyeuse vie. Je sentis qu' il falloit songer
à la retraite ; je pris mon parti de bonne
grace, et j' en fis part à la famille. On ne
s' épuisa pas en longs efforts pour me
retenir ; mais on me fit présent de cinquante
sequins, et ces bonnes gens me
remercierent des grandes obligations qu' ils
prétendoient m' avoir. Je les quittai avec
attendrissement comme des bienfaiteurs ; je
sentis que je ne devois pas chercher à
prendre congé de leurs filles ; mais je fis
au confesseur mes adieux, et mes
tendres remercîments.

LIVRE 4

p111

Je me retrouvai abandonné à moi-même,
sans être fort affligé. Dès que j' eus quitté
Ninette, je me sentis plus que jamais plein
de Julie. Elle m' attira de deux cents
lieues, comme le nord attire l' aiguille
aimantée. J' avois de l' argent pour faire
ma route ; je voyageai pour la premiere

fois dans des voitures ; je logeai dans des auberges, et je couchai dans des lits. De cette maniere j' arrivai bientôt à Paris, au bout de près d' un an d' absence.

La lettre de cachet qui existoit contre moi, m' obligea de me déguiser jusqu' aux dents. Je rodai autour de la maison de Bonac, et j' aperçus bientôt mon fidele S Jean, à qui je me fis connoître. Il m' apprit que Julie étoit au couvent, qu' elle détestoit mon rival, et qu' elle aimoit mieux prendre le voile que de l' épouser. Je l' aperçus lui-même, ce détestable

p112

rival ; il me ressembloit plus que jamais. Nous aurions pu jouer admirablement les ménechmes. J' étois si bien travesti, qu' il ne pouvoit me reconnoître. Je me mis à l' observer à mon tour ; je voulus m' amuser, à l' aide de la ressemblance, à lui jouer tous les tours que je pourrois, et à lui rendre, autant qu' il seroit en moi, tout le mal qu' il m' avoit fait.

Je m' aperçus que ce monsieur sortoit souvent en petit déshabillé ; j' en fis faire un tout pareil. Sous mon déguisement je suivois ce malheureux, et je voyois où il alloit : ensuite, quand il étoit sorti du lieu de ses visites, j' y paroissais moi-même avec mon déshabillé pareil au sien, et l' on me prenoit pour lui. Je ne tardai pas à découvrir que le drôle avoit des allures suspectes chez trois jolies filles. Je me présentai effrontément chez elles pendant son absence. Je fus reçu comme lui-même, et je recueillis tous les agréments dont il jouissoit ordinairement. Je ne manquois pas, quand j' avois été bien traité par ces nymphes, de me faire avec elles, en les quittant, quelques bonnes querelles qui valoient à mon rival la plus orageuse réception, quand il venoit après moi, ne se doutant de rien : il jouoit alors le rôle d' Amphitrion ou de Sosie battu.

p113

L' argent me manquoit, et cela n' étonne pas ; mais je prenois quelquefois, pour m' en procurer, des libertés que je ne devois pas me permettre, même par vengeance. Mon ennemi faisoit ce que les jeunes gens qui se ruinent appellent faire des affaires avec des usuriers. Quand je savois qu' il avoit le crédit de prendre des marchandises ou de l' argent dans quelqu' endroit, je m' y présentois et je me faisois délivrer divers effets, ou compter certaines sommes. Avec ces ressources je vivois aux dépens de mon ennemi. " il se donne au diable, me disoit S Jean. D' abord il ne savoit ce que vouloit dire un tas de quiproquo dont vous étiez la cause, par les méprises que vous occasionniez ; mais enfin il a soupçonné que vous devez être de retour à Paris, et, depuis quelques jours il a mis en campagne un tas de coquins pour vous découvrir. " je redoublai de précautions pour me cacher.

Malgré ses recherches, je lui jouois de temps en temps des tours assez méchants. Je savois, par exemple, qu' il avoit eu je ne sais quelle altercation avec un duc insoutenable. Cet épais seigneur, croyant qu' il étoit trop roturier de se battre, quand on se voyoit insulté, payoit des malheureux

p114

armés de bâtons, pour attendre de nuit, et assommer de coups ceux à qui il en vouloit. D' ailleurs, aussi pauvre d' esprit que de coeur, incapable de répondre aux railleries, il en étoit fort piqué. Je fis contre lui une épigramme qu' il méritoit à tous égards, parcequ' il étoit un sot, et qu' il m' avoit offensé. Je la lui remis moi-même. Il la crut tout naturellement de mon rival, et le fit guetter de nuit. Le lendemain l' infortuné, qui ne s' attendoit à rien, et qui sortoit fort affligé de chez une de ses maîtresses, où je lui avois procuré une querelle complete, fut assailli par six coquins, qui le rouèrent de coups. J' appris la correction qu' il avoit reçue ; je la trouvai trop forte ; je le plaignis sincèrement, parceque je ne suis pas cruel, et je cessai dès-lors de lui susciter des

et je cessai dès-lors de lui susciter des mortifications.

Je fis plus ; quelques jours après un tour sanglant qu' il m' avoit joué lui-même, je le rencontraï une nuit, à quelques lieues de Paris, se défendant avec peine contre trois scélérats qui vouloient l' assassiner ; je n' hésitai pas à prendre sa défense. Je perçai d' outre en outre un de ces brigands ; je mis en fuite les deux autres. Mon rival étoit blessé : je le portai moi-même chez un chirurgien ; et comme il

p115

étoit sans argent, les coquins lui ayant précédemment volé au jeu tout son avoir, je donnai, pour le faire soigner, tout ce que j' avois sur moi, sans savoir où je pourrois dîner le lendemain. Il ne fut pas assez touché de ce procédé. Le malheureux n' en continuoït pas moins ses recherches pour me faire arrêter. Je cherchois de mon côté le couvent de Julie, et je le découvris. Je m' y présentai bientôt, et je fus très mal reçu, parcequ' on me prit pour lui, et que Julie ne pouvoit le souffrir. Je ne pus obtenir de la voir ; mais je m' avisai, pour l' engager à recevoir ma visite, de prier qu' on lui dît que je n' étois pas son persécuteur, mais bien son véritable amant revenu d' Italie. La tourriere m' examina fort attentivement ; et, d' un air assez sinistre, elle me dit qu' elle me croyoit, vu la ressemblance prodigieuse dont on lui avoit parlé ; que l' heure du réfectoire étant sonnée, elle ne pouvoit me faire voir Julie pour le moment ; mais que si je voulois revenir le lendemain, je la verrois. Elle me demanda si je savois le mot du guet, je lui répondis que j' ignorois ce qu' elle vouloit dire. " vous n' êtes donc pas l' importun, dit-elle. " sans doute le drôle se faisoit connoître à cette femme

p116

par quelque mot, dont il convenoit avec

elle. " donnez m' en un, reprit-elle,
afin que je puisse demain vous distinguer
de votre rival. " je lui donnai le
mot le plus sacré pour moi, le nom de
Julie.

Je ne manquai pas de revenir le lendemain ;
la tourriere me demanda le mot,
je le lui dis. " cela suffit, me dit-elle,
revenez dans une demi-heure. " je sors,
comptant retourner au temps fixé.

Tout-à-coup une bande de coquins et de recors
fond sur moi à l' improvisiste. J' ai la force
de secouer et d' écarter cette canaille. Je
tire mon épée et me défends. S Jean
paroît. Je lui crie un mot dont nous étions
convenus, pour qu' il me reconnût. Il se
jette à mon secours, et m' aide à me sauver
dans une allée. Mon rival étoit là pour
diriger les coups, et jouir du succès.

St Jean le détestoit : il lui arrache, de dessus
les épaules, un manteau par lequel il devoit
être reconnu des assaillants, jette ce
manteau sur les miennes, et pousse mon
persécuteur au milieu de ses supports, qui
étoient des garçons maréchaux, et qui, le
prenant pour moi, travaillent sur son dos
comme sur une enclume. Il avoit beau
leur crier : *vous vous trompez*, comme
j' avois fait moi-même auparavant. Ils me

p117

voyoient couvert du manteau, et n' obéissoient
qu' à moi. Le pauvre malheureux
fut roué de coups et traîné, je ne sais où,
par ces honnêtes gens. Je restai maître du
champ de bataille avec S Jean, qui rioit
de tout son coeur.

Je me gardai bien de retourner au couvent
pour y voir ma Julie. Je reconnoissois
trop bien, par ce qui venoit de m' arriver,
que la perfide tourriere s' entendoit avec
mes ennemis. Je me retirai chez moi, fort
triste, parceque je n' avois pu voir Julie,
et que j' étois sans argent. Je vécus pendant
quelques jours à crédit ; mais je sentois
que cela ne pouvoit durer.

Un beau matin, Saint-Jean vint me
dire qu' il avoit appris que, sous peu de
jours, il devoit y avoir une profession dans
le couvent de ma maîtresse. Un évêque
in partibus , auprès duquel je connoissois

quelqu' un, devoit y assister, et même
entrer dans l' intérieur du couvent avec les
ecclésiastiques ses suivants. J' enviai
sur-le-champ le sort de ces élus qui devoient
se trouver si près de ma Julie ; et
bientôt il me vint en tête que je devois
m' insinuer dans leur compagnie.
Je demandai à Saint Jean s' il savoit
quelle étoit la personne qui prononçoit
ses voeux. " je l' ignore, me répondit-il ;

p118

cependant on m' a dit que la famille
De Bonac pourroit s' y trouver. C' est sans
doute une parente ou une amie de la
maison. -ce n' est pas probablement
Julie ? Lui dis-je. -non sûrement,
repliqua-t-il, je n' ai pas
entendu dire qu' elle ait même pris le
voile. Il est vrai que, depuis un an,
j' ignore parfaitement son sort. "
il me vint sur-le-champ une idée
singulière. J' avois eu, depuis deux jours,
envie de reprendre le petit collet, pour le
double objet de me déguiser, et de
vivre une seconde fois dans les pensions.
" parbleu, dis-je à Saint Jean, tâche de
me procurer une soutane, et un acoutrement
noir ; je voudrois m' insinuer
dans le cortège de l' évêque, pour entrer
à sa suite dans le couvent et voir
ma Julie. Il faut pour cela que je me
déguise en ecclésiastique. J' ai lié
connoissance, dans un endroit, avec un
certain abbé Muguet, secrétaire et
favori du prélat. Il a le crédit le plus
absolu auprès de monseigneur, et
doit être bientôt son grand-vicaire.
Il m' a obligation de la vie ; j' ai
empêché qu' un jeune mousquetaire, qui
l' avoit trouvé en partie chez sa belle,
ne le jettât par la fenêtre ; il voudra

p119

bien sans doute me présenter, comme
un ecclésiastique, au bon évêque, et
l' engager à m' admettre à sa suite dans

la cérémonie de la profession. "
Saint Jean goûta mon projet ; il
m'apporta dès le lendemain l'habit complet
d'ecclésiastique, et j'allai sur-le-champ
dans cet équipage trouver mon abbé.
L'aimable Muguet m'embrassa et me
félicita du parti que j'avois pris de me
jetter dans l'église, m'assurant fort
indiscrettement que mes plaisirs en seroient
plus nombreux et plus sûrs. Je lui laissai
croire que j'étois ecclésiastique, et je le
priaï de me présenter à son évêque, lui
déclarant ingénument l'envie que j'avois de
pouvoir entrer à sa suite dans un couvent
où l'on faisoit profession, et où je voulois
voir une personne à laquelle je m'intéressois.
" n'est-ce que cela, me dit-il, mon
cher abbé ? Rien de plus facile, allons
voir monseigneur. " il me mene à son
appartement. " monseigneur, lui dit-il,
voilà un jeune ecclésiastique de mes
amis, que j'ai l'honneur de vous
présenter ; il est fort joli garçon, comme
vous voyez, il a d'ailleurs une fort belle
voix et sait composer de jolis romans ;
(ce que je dis tout bas). Il pourra
chanter, prêcher, faire les honneurs chez

p120

vous, et me remplacer quand je serai
votre grand-vicaire. " le prélat, qui
paroissoit simple et honnête, me trouva
fort joli garçon, me tapota les joues, et
m'associa aux fonctions de son saint
ministère.
Le jour de la profession arrivé, je fus
admis dans la suite de monseigneur ; et,
comme j'avois une belle voix, on me
chargea de l'emploi de chantre. Le futur
grand vicaire eut celui de prédicateur.
Il m'assura que la novice qui alloit
prononcer ses vœux étoit fort jolie ; qu'il
avoit obtenu la permission de la voir en
particulier ; que, dans différentes conférences
qu'il s'étoit procurées avec elle,
il avoit cherché de bonne foi à la détourner
du parti du cloître, auquel il ne la
croyoit pas appelée ; que pour lui faire
desirer de rentrer dans le monde, il n'auroit
pas été fâché d'inspirer à la victime
infortunée une sorte de goût pour lui ;

qu' il eût même été vivement tenté de cueillir une si belle fleur avant le sacrifice, si elle eût été à sa disposition. Tels étoient les propos naïfs de l' abbé. " toutes mes tentatives ont échoué, ajouta-t-il ; car elle est d' une mélancolie inconcevable ; et je m' y connois mal, ou la

p121

petite personne a quelque passion malheureuse, qui lui fait donner à son dieu ce qu' elle ne peut prodiguer à son amant. "

enfin, nous nous rendîmes en pompe au couvent, et l' office commença. Pour remplir mon emploi de chantre, on m' affubla d' une chappe. La famille De Bonac, et le Baron De Noirville étoient dans l' eglise. Je tremblois que ma fonction ne fixât sur moi la vue de quelqu' un de mes ennemis. Je sentois que mon ajustement ne me rendoit pas assez méconnoissable. Pour comble de malheur, le rideau de la grille étoit fermé, et l' on ne parloit point d' entrer dans le couvent. J' attendois avec impatience que le maudit rideau s' ouvrît. Il fut enfin tiré ; mes regards se précipiterent dans le chœur des nones, pour chercher ma Julie parmi les pensionnaires, je ne pus l' appercevoir. La novice qui faisoit profession étoit couverte d' un voile : je croyois entrevoir en elle quelque chose de mon amante ; mais je sentois que c' étoit sans doute parceque je voyois par-tout cette fille adorée. Dans cette agitation le chant alloit comme il pouvoit, et le maître de cérémonies étoit obligé de me tirer à chaque instant de mes distractions.

p122

L' abbé Muguet monta en chaire, mis avec une propreté exquise, qu' on pouvoit bien prendre pour une parure élégante. Il déploya les trésors d' une éloquence riante et fleurie ; il se plaignit avec beaucoup de grace du dépérissement de

la foi et de l' accroissement des plaisirs ;
il fit les plus séduisants portraits du
monde et des agréments auxquels renonçoit
la novice ; et il s' exprima comme
un homme qui les connoissoit par
expérience. Du gracieux il passa au sublime ;
il fit voir que les plus fameux sages de
l' antiquité et du siecle n' étoient que des
insensés, en comparaison des vierges qui
se consacroient au seigneur. Il montra en
particulier comment la jeune personne,
qui étoit l' objet de son discours et qu' il
traita d' héroïne, s' attachant à la vraie
science du salut, contractant l' alliance la
plus auguste, faisant le plus grand
sacrifice, étoit plus sage que tous les
philosophes, plus grande que tous les héros. On
trouva le prédicateur aussi édifiant et aussi
charmant que la religieuse dont il faisoit
un si joli portrait ; et son sermon lui
valut dans l' assemblée cinq ou six conquêtes.
Après la prédication, l' office recommença.
Je repris au lutrin mon rôle de

p123

chantre, et l' instant des voeux arriva. La
novice leva son voile pour les prononcer.
J' entends sa voix qui me semble celle
de Julie. La victime d' abord m' étoit
cachée par une religieuse qui étoit devant
elle : l' infortunée alloit prononcer le
dernier mot, le mot fatal. Celle qui la
cachoit change de place, je vois
l' intéressante personne, et je reconnois ma
Julie. *arrête* , m' écriai-je, en sautant à la
grille avec ma chappe ; et je me donne, en
sautant, contre les barreaux, un coup
terrible qui me fait tomber à la renverse.
On vient à mon secours, j' étois en sang ;
car le coup avoit porté sur mon nez. Je
criois toujours, *arrête, ma Julie, voici
ton amant* .

La cérémonie est troublée ; tout le
monde s' écrit, *est-il fou ?* mes ennemis
me reconnoissent. " il est fou, disent-ils,
il faut l' enlever. " je me débats comme
un forcené, avec mes habits sacerdotaux,
criant de toutes mes forces, *arrête, ma
Julie* . On me bouche la respiration, on
m' entraîne hors de l' eglise. Je deviens
furieux, je ne puis contenir la rage que me

cause le malheur d' être enlevé, dans un moment où je pouvois empêcher mon malheur et celui de mon amante. On demande à l' évêque où il veut qu' on me

p124

conduise. Ne voyant dans moi qu' un frénétique ; il dit qu' il ne me connoit pas, et qu' on peut faire de moi ce qu' on voudra. On m' arrache mes ornements sacrés ; on me conduit garotté et sanglant à l' hôtel-dieu ; mon émotion est si violente, que je suis saisi de la fièvre ; on me couche, et j' en avois besoin.

Je raconte avec naïveté ce qui m' est arrivé ; les âmes froides verront dans ce récit de l' exagération, mais je ne puis rien diminuer de l' excessive agitation que me causa la scène que je viens de décrire. J' avois peut-être de la disposition à être malade ; je le devins sérieusement. à peine fus-je sur un lit, qu' un médecin, qui paroissoit raisonnable et humain, me parla avec beaucoup de douceur, pour me faire revenir à moi-même. " ah ! Monsieur, lui dis-je, je suis le plus malheureux des hommes ; mais donnez-moi d' un mot la vie ou la mort ; dites, ma Julie a-t-elle prononcé ses vœux ? -oui, me cria l' infernal Noirville, qui étoit venu jouir de mon malheur ; elle a prononcé ses vœux, tu en es la cause, et je te ferai pendre, si tu n' es juridiquement déclaré fou. Prie Dieu que ta folie se confirme. " à l' aspect de ce monstre, il me sembla voir l' enfer s' ouvrir ;

p125

ses paroles furent le dernier coup. Je tombai en foiblesse, ma fièvre redoubla, j' eus le transport. Ce fut là sans doute ce qui me fit déclarer décidément fou. Je fus assez long-temps malade, et je perdais souvent connoissance. Enfin, un jour, après un long évanouissement, j' ouvre les yeux, ciel ! Au lieu d' être dans mon lit, je me trouve tout nud, dans une

espece de cachot, une chaîne de fer au pied ; j' étois à Bicêtre, enfermé parmi les fous. Il y avoit de quoi le devenir. Je venois de perdre ma Julie, tout ce que j' adorois. Je me voyois dans cet affreux état ; il faisoit un froid mortel ; nud en chemise, et déjà malade, je ne pouvois long-temps vivre dans cette situation, n' étant pas réellement insensé. Je ne sais si j' avois vraiment extravagué dans les transports de la fièvre ; cela pouvoit être ; mais enfin je sentoís que je n' étois pas fou ; et ma gaîté, qui m' a rarement quitté, recommençoit presque à se montrer, quand je vis arriver l' affreux Noirville. " te voilà, coquin, me dit-il, tu es bien heureux d' être fou, je voulois te faire pendre ; je t' aurois bien trouvé assez de bon-sens pour cela ; mais la dame, qu' un misérable comme toi n' a pas craint de nommer sa

p126

mere, a daigné intercéder pour toi, et, par grace, on t' a déclaré imbécile. Le scélérat ! Oser se jouer de ce qu' il y a de plus sacré ! Contrefaire le prêtre pour troubler le sacrifice d' une fille qui se consacre à son dieu ! Et les tours indignes que tu nous a joués à tous ! ... " l' aspect de ce hideux personnage me mit en fureur. Je vomis contre lui mille injures à travers mes barreaux ; il rioit, avec noirceur, de ma rage impuissante qui en redoubla. Ne sachant comment me venger, je me rappelai ce passage de Don Quichotte, où l' inimitable Cervantes peint naïvement des fous, jettant leurs ordures au nés des gens ; réputé tel, je crus pouvoir me permettre une pareille vengeance à l' égard de ce malheureux. Sa laide figure reçut toute l' aspersion. Les geoliers ne purent s' empêcher de rire. J' éclatai moi-même. Ma rage, en me quittant, passa dans l' ame du sale Noirville, qui criait, " qu' on me tue ce coquin. - que voulez-vous, lui disoit-on, c' est un fou. Ces malheureux font pareille chose tous les jours. " il s' en alla furieux, et, selon l' expression commune, il ne demanda pas son reste.

Je continuai de rire assez long-temps
de la moue qu' avoit fait ce hideux personnage.

p127

C' est la seule fois que je lui ai
trouvé la physionomie plaisante. Il
falloit avoir toute ma gaîté pour rire dans
ce détestable séjour. Les figures et les
extravagances de mes camarades
d' esclavage, m' amuserent quelque-temps, par les
tableaux burlesques que ce jeu me
présentoit. Je me divertis aussi de la curiosité
des badauts qui venoient nous voir.
Puisque j' étois réputé fou, autant valloit-il
en remplir le rôle, et jouir de la liberté
qu' il donne. De temps en temps je
faisois rire, à gorge déployée, des
compagnies nombreuses qui nous rendoient
visite. Malheur à qui portoit une figure
niaise. Je savois si bien faire de quelques
benets, le jouet de la multitude, qu' on
trouvoit que j' étois un fou charmant.
Les geoliers eux-mêmes rioient de mes
folies, et me traitoient assez bien. Les
dames s' arrêtoient des heures entieres
devant ma loge ; je leur racontois de si
drôles de choses ; je leur faisois ma cour
si plaiement, qu' elles me trouvoient
adorable. Presque toutes celles que
j' avois amusées revenoient, et m' apportoient
de quoi me régaler fort joliment.
Quelquefois, après avoir dit les folies
les plus comiques, je me jettois tout de
suite sur le chapitre de la raison ; et je

p128

faisois un discours philosophique et
pathétique, en homme vraiment instruit et
sage. Tout le monde restoit en extase ;
les geoliers demeuroient la bouche ouverte.
" quels instans lumineux il a,
disoit on ! Quel dommage qu' un homme
si charmant et si spirituel, ait
l' esprit aliéné ! " enfin je m' acquis de la
réputation. J' avois tous les jours devant
ma loge des compagnies choisies, que
j' amusois et qui me régaloient. Ces

visites adoucissoient mon sort, et je me promettois bien de trouver enfin quelqu' un à qui je pusse m' ouvrir et me faire connoître, pour obtenir ma délivrance. Sur ces entrefaites, mon rival vint me visiter. Quoiqu' il eût ma figure, et que son ajustement fût plus brillant que le mien, à son aspect je crus voir le diable. " te voilà donc, imbécile, me dit-il ! Tu n' as donc pas assez de bon sens pour qu' on puisse te faire pendre ! Mais voyez donc ce gremlin, sale, puant, nud comme il est, oser croire qu' il porte ma figure ! Est il vrai, L' Amour, dit-il à son valet-de-chambre, que je ressemble à ce hideux personnage ? Je crois qu' il y a une certaine élégance que certaines espèces ne peuvent atteindre, quelques traits qu' elles aient d' ailleurs... "

p129

en parlant si modestement, cet humble adorateur de lui-même, se pavanoit, et faisoit des mines avec la plus tendre complaisance pour sa personne. Aussi coupable que Noirville, il méritoit un pareil traitement ; il le reçut de ma libéralité à-peu-près avec les mêmes circonstances. Une grande compagnie fut témoin de son malheur ; et ne se cacha pas pour en rire avec moi. Il vouloit me tuer à travers les barreaux : " ouvrez moi sa loge, crioit-il, afin que je lui passe mon épée au travers du corps. -ah, monsieur, répondit le geolier, vous êtes trop raisonnable pour cela. Sa vie m' est confiée, on me le feroit payer comme s' il avoit du bon sens. -rouez-le du moins de coups, reprit l' adonis aspergé " ; et il offrit de l' argent pour me faire bâtonner ; il réussit à le faire accepter ; mais il ne put obtenir qu' on me donnât une chiquenaude ; on lui promit cependant que la nuit suivante on me châtiroit d' importance. Sur cette assurance, il s' en alla d' un air majestueux, couvert de mes profusions. Il m' entendit rire après lui sans ménagement, se retourna, et me lança un regard d' indignation. Dans cet étrange état, je ne perdois

point ma gaîté. Perrette, servante du geolier, brunette de quinze ans, tout-à-fait jolie, innocente et proprette, méritant de briller dans des cercles, jettée par le sort sur ce fumier, passoit tous les jours devant moi avec son sceau, pour aller puiser de l' eau. Elle s' arrêtoit toujours devant ma loge, et je la faisais rire. Elle me prenoit, comme tout le monde, pour un fou ; mais un fou plaisant. Je voyois dans ses jolis yeux qu' elle me plaignoit. Elle me jettoit toujours quelque mangeaille, sans oser approcher de moi.

Un jour elle fut plus hardie. Elle m' apporta un morceau de gâteau, et me parlant avec l' honnête familiarité dont on use vis-à-vis des gens de l' espece dont elle me supposoit : " tiens, me dit-elle, mon garçon, régale-toi " ; et elle me le présenta de sa main mignonne. Je le reçus avec transport, je le baisai, je le dévorai. Je crus devoir prendre le ton galant vis-à-vis d' une personne qui, dans l' état où je languissois, devenoit pour moi une déesse. " ma chere demoiselle Perrette, lui dis-je, votre gâteau est délicieux ; mais votre gentil minois l' est encore d' avantage. Quelque faim que j' eusse, j' aimerois mieux sucer vos belles

petites levres, que de manger tous les biscuits du monde. -ha ha, dit elle en riant, tu me trouves donc bien ? -si bien, lui répondis-je, que je suis amoureux de vous. -ah ! Reprit-elle en riant encore plus fort, me voilà bien lottie ; j' ai un pauvre insensé pour amant. Tu es un drôle de corps, mon ami, tu es fou ; mais tu me fais rire. " je voyois que, tout fou qu' elle me croyoit, la petite personne étoit flattée de l' amour que ma bouche lui avouoit, et que mes yeux lui exprimoient encore mieux. Je fondai sur cette servante toutes mes espérances, pour sortir de cette retraite infernale.

Obligé de courtiser Perrette, je tâchai de l' élever dans mon ame, de la voir des yeux de mon imagination, et d' en faire dans ma tête une déesse ou du moins une reine. Jamais le Chevalier De La Manche ne vit la Princesse Du Toboso si rayonnante, que je me représentois ma dulcinée ; et en général, je tâchois d' embellir en idée autour de moi toute la scene des objets qui m' environnoient. " ma chere Demoiselle Perrette, lui dis je, vous que j' aime tant, et à qui j' ai tant d' obligations, accordez-moi une faveur, donnez-moi votre gentille menotte à

p132

baiser. " elle se mit à rire. " tu me morderas, dit-elle. -non répartis-je, sur mon honneur vous êtes à croquer ; mais je ne voudrois pas manger la main qui me soulage. " elle me présenta sa main à travers les barreaux, avec une espece de crainte. Je la baisai d' un air respectueux. La petite Perrette me sembla touchée. " en vérité il me rend folle aussi, dit-elle en retirant sa main avec une espece de confusion. Adieu, mon ami, nous nous reverrons. " son adieu fût tendre, et le mien partit du coeur.

Le lendemain ma charmante m' apporta un plus grand morceau de gâteau que la veille, et causa plus long-temps avec moi. Je redoublai d' amour et d' éloquence auprès d' elle ; l' aimable innocente rioit toujours de mes propos. " mais sais-tu, me dit-elle, que, pour un fou, tu es bien drôle, et tu as une sorte d' esprit. Sur mon honneur, il y a Grand Pierre, premier valet de notre maître, qui me fait la cour ; je veux mourrir si tu n' as plus d' esprit que lui. Cependant il jouit de tout son bon sens. Sais-tu encore une chose ? Il faut, dieu me pardonne, que tu m' aies aussi rendu folle de toi. Grand Pierre m' aime ; il dit qu' il veut m' épouser ;

p133

il gagne cent francs de gages ;
il est ici le premier après notre maître ;
il deviendra peut-être geolier par la
suite ; croirois-tu que, depuis que je te
connois, je ne me soucie plus de lui ;
je le trouve bête, grossier ; je t' aime en
quelque façon mieux que lui. Mais
voyez où j' ai l' esprit ! Moi aimer un
insensé ! Ah ! Si tu avois ton bon sens comme
moi, ajouta-t-elle avec un soupir, je
ferois peut-être la folie de t' épouser.
-mais ma chere Demoiselle Perrette,
pouvez-vous être si aveuglée contre
moi, que de me croire réellement fou ?
M' avez-vous entendu dire un mot qui
annonce que j' aie perdu mon bon sens ?
Un insensé pourroit-il sentir votre
mérite et vous aimer comme moi ? -
vous autres fous, me dit-elle, vous
avez toujours de bons intervalles. Il ne
faut pas se fier à ce que vous dites,
parceque vous protestez tous que vous n' êtes
pas fous. -ah ! Ma chere, vous
joignez-vous à mes ennemis, repartis-je ?
Ce sont eux qui me font passer pour tel,
afin de se défaire de moi. -ne nous
y voilà-t-il pas, reprit-elle ? Oui, telle
est votre histoire à tous ; ce sont toujours
des ennemis qui vous calomnient et
vous font enfermer à tort. Tiens, mon

p134

cher ami, tu es un fou, mais un fou
charmant, et je t' aime bien comme
tel. -mais m' avez-vous vu, lui
dis je, faire quelque folie ? -sans
doute, répondit-elle, et j' en ai bien ri.
Tu es reconnu par tout le monde pour
le plus joli fou qui ait paru depuis bien
des années à Bicêtre ; et Grand Pierre
m' a dit plusieurs fois que, si nous étions
mariés ensemble, il ne desireroit pas
autre chose que de t' avoir pour gagner
sa vie. Il te mettroit dans une cage de
fer, et te promeneroit dans toute la
France : tu es si drôle, que tu ferois rire
tout le monde ; et tu procurerois bien
du gain à ton maître ; et nous aurions
de quoi vivre bien à notre aise. " belle
idée que j' avois donnée de mon bon sens,

en m'efforçant de convaincre cette fille que j'en avois ! Moi qui avois cru voir par tout qu'on me prenoit pour un homme d'esprit et même pour un philosophe, je me trouvois là étrangement déchu. Je ne pus m'empêcher d'en rire.

" le projet de M Grand Pierre me fait beaucoup d'honneur, dis-je à Perrette ; mais vous aurez peut être de moi une idée un peu plus relevée, quand vous saurez quelque chose de mon histoire. " et sur le champ je lui racontai plusieurs

p135

de mes aventures, sur-tout celles qui pouvoient l'intéresser en ma faveur, et lui prouver que j'avois du bon sens. Elle me regardoit d'un air attendri et inquiet.

" mais, me disoit-elle, je ne sais que penser de tout cela. Si vous n'avez pas de bon sens, il faut que vous soyez un singe bien habile, car vous le contrefaites bien. " en disant ces derniers mots elle me serra la main.

Elle commençoit à s'attendrir, et moi à bien augurer de son attendrissement ; et je me préparois à m'ouvrir à elle sur les moyens de me procurer mon évacion. Nous nous faisons des caresses innocentes avec la tendresse la plus naïve. Tout-à-coup le geolier fond sur ma déesse, et la régale de deux ou trois coups de pied dans le cul, et d'autant de soufflets, en lui disant avec la grossiereté la plus indécente : " il te convient bien, salope, de perdre ton temps avec un fou, quand on t'envoie tirer de l'eau. " ma divinité confuse se sauva légèrement ; le bourreau me lâcha au travers du visage un coup d'un trousseau de clefs, qui heureusement ne put m'atteindre. Après ce bel exploit, il s'en alla en murmurant des blasphêmes. Je maudis ce barbare, et je plaignis son innocente victime.

p136

Le lendemain je la vis passer avec un

panier plein de vieille ferraille. Elle paroissoit avoir envie de ne me point aborder, par crainte de son maître ; je l'appellai tout bas, elle s'approcha d'un air craintif, en regardant bien autour d'elle. " ma chere Perrette, lui dis-je, vous devez bien m'en vouloir, je suis cause qu'on vous a traitée avec barbarie, cela m'a fait saigner le coeur. -que veux-tu, me dit-elle ; c'est un brutal, il me manque comme cela de respect tous les jours. Il ne faut pas y faire attention ; il en fait autant à sa femme, qui le lui rend quelquefois. " " et que portez vous là, repris-je ? -c'est, me répondit-elle, de la vieille ferraille que ma maîtresse m'a permis de vendre à mon profit. Je vais la porter chez le marchand, et j'en aurai au moins vingt-quatre sols. -et que ferez-vous de cet argent, lui dis-je ? -vraiment, repliqua-t-elle, j'en ai bien d'autre : j'ai près de six livres d'épargne, je mettrai tout ensemble, et j'irai à la fripperie acheter... " à ce mot la chere enfant rougit, et m'avoua enfin qu'elle alloit acheter un vieil habit pour moi. " ma maîtresse, ajouta-t-elle, qui te trouve aussi fort plaisant, t'a

p137

beaucoup plaint : elle a dit qu'il étoit cruel de laisser tout nud, du froid qu'il faisoit, un si drôle de corps ; son mari a répondu que si tu avois un habit, il te le laisseroit porter. J'ai profité de cette circonstance pour t'en procurer un. " je fus pénétré du bon coeur de cette pauvre fille, et je la remerciai comme je le devois. J'apperçus bientôt une lime dans sa vieille ferraille. " ô ma chere, lui dis-je avec empressement, donnez-moi cette lime, je vous en conjure. " elle la tira de son panier, et me la présenta en me regardant d'un air inquiet. " mais qu'en veux-tu donc faire, me dit-elle par réflexion ? " je ne savois si je devois lui avouer que je voulois m'en servir pour couper ma chaîne, afin de m'évader. Elle vit mon embarras, et se

douta de quelque chose. " tu veux peut-être te sauver, reprit-elle. -hé bien, ma chere, lui dis je, seriez-vous fâchée de ma délivrance ? Je vous tirerai vous-même d' esclavage. -mais si l' on savoit que j' eusse part à ton évasion, dit-elle, malheur à moi ! Tu ne voudrais pas me faire perdre ma fortune : sais-tu que je gagne dix-huit écus de gages, sans compter les profits ?

p138

-ah ! Je vous procurerai bien une autre fortune, repliquai-je. " alors la petite personne me dit d' un ton craintif : mais vous m' épouserez donc ! -ma chere Perrette, lui répondis-je, laissez-moi tout devoir à votre bon coeur, et vous récompenser, quand je le pourrai, autrement que par des promesses. " elle lâcha la lime, et s' esquiva, parcequ' elle entendit la voix de son maître. Je cachai l' heureux outil dans ma pailleasse jusqu' à la nuit. Dès qu' elle fut venue, et que je jugeai tout le monde couché, je me mis à travailler à tâtons. Je vins à bout, à force de limer, de couper ma chaîne, et de faire à ma serrure la même cérémonie. J' ouvris ma porte et je sortis en chemise ; mais mon travail avoit exigé du temps, et le jour commençoit à poindre. J' ignorais si les portes du château étoient fermées ou gardées par des soldats. Je ne savois de quel côté donner de la tête pour me sauver. Je monte avec ma lime chez le géolier, dans le dessein de l' effrayer, en l' éveillant en sursaut, et le forcer de me donner les clefs. Tout-à-coup j' entendis crier, *arrête, arrête, un fou s' est échappé* . Le géolier s' éveille, je me cache derriere un rideau ; il saute du lit en chemise et sort pour aller voir

p139

de quoi il est question : il rencontre au bas de l' escalier très sombre, son valet Grand-Pierre, qui venoit pour le

chercher. Ce valet, le voyant en chemise, le prit pour moi, parce qu' il étoit de ma taille. Il lui décharge sur la tête un grand coup de masse qui le jette à terre tout étourdi ; cinq autres valets accourent, et, ne pouvant le reconnoître dans cet endroit obscur, ils s' escriment sur lui à coups de nerf de boeuf, accompagnant leurs gestes d' apostrophes qu' ils croyoient convenir à un déserteur. Ils le traînent enfin par les cheveux, pour le conduire à ma loge. Quand ils furent au grand jour ils reconnurent leur maître ensanglanté par leurs mains. Il rouvrit bientôt les yeux, les bourreaux lui demanderent pardon de la méprise, et le soignerent comme ils purent.

Cependant je cherchois les clefs sous le chevet de son lit : sa femme qui dormoit s' éveille à moitié, et m' appercevant elle me prend pour son mari. " hé bien que fait là ce grand benêt, dit-elle, autour du lit ? Couche toi si tu en as envie. -madame, lui dis je, par pitié sauvez-moi la vie. -ah, c' est toi, mon garçon, s' écria-t-elle ; comment diable es-tu venu ici ? Perrette est folle de toi ;

p140

elle dit que tu n' es pas si fou. Entre dans mon lit. Pour la singularité du fait je veux coucher avec un fou : y a-t-il du mal à recevoir un innocent dans ses bras ? N' aies pas peur de mon mari ; je te sauverai bien de ses griffes. Tiens, il me vient une idée, pour qu' il ne te reconnoisse pas. Ho, dit-elle à Perrette qui dormoit à côté d' elle, leve-toi, coquine, et cede la place à un honnête homme. "

Perrette s' éveille ; sa maîtresse lui arrache son bonnet de nuit, me l' ajuste sur la tête et me force d' entrer dans le lit nuptial. " comme cela, dit-elle, si mon mari vient, il te prendra pour Perrette ; il suffit que tu caches ton visage : et c' est mon affaire de ne pas le laisser approcher du lit. Pour toi, dit-elle à la fille, cache-toi, afin qu' il ne puisse s' appercevoir que j' ai une autre compagnie que la tienne. "

la servante regardoit sa maîtresse avec de grands yeux ébaudis. La dame, peu modeste, me serre dans ses bras, et renvoie Perrette qui sembloit jalouse, en lui jettant sa pantoufle au nez. Cette cruelle femme ne connoissoit pas du tout l' à-propos : elle étoit jolie, elle méritoit des hommages ; mais j' en aurois payé plus

p141

volontiers à Perrette, et je n' étois point d' ailleurs dans le loisir d' en offrir à personne. Le temps m' étoit précieux pour m' esquiver ; et j' aurois été beaucoup plus content de me voir hors de Bicêtre, qu' en bonne fortune avec madame la géolière. Je frémissois dans les bras d' une jolie femme. Son mari monte ; elle saute du lit comme un éclair et court lui fermer la porte au nez ; il frappe, il jure, il blasphême. " il faut te cacher, me dit-elle, suis moi. " soudain elle ouvre un grand coffre, me fait étendre dedans, et m' y enferme à la clef. Son mari frappoit toujours ; elle va effrontément lui ouvrir, un bâton sur l' épaule ; et je vois, par le trou de la serrure de mon coffre, qu' elle en applique proprement quelques coups sur les épaules de son mari. " je t' apprendrai, dit-elle, à me faire un pareil vacarme. " en disant cela, elle le jette dehors, et le traite comme ces servantes dont parle Boileau qui largement soufflettées, avoient à coups de pied descendu les montées. Je les entends s' escrimer tous deux des pieds et des poings au bas de l' escalier. Pour moi j' étois bien loin d' être à mon aise ; il s' en falloit de beaucoup que

p142

j' eusse acquis ma liberté : j' étois sorti de ma loge pour me faire enfermer dans un coffre. Je m' y amusois à manger un grand morceau de pain que j' avois trouvé sur la commode, et dont je m' étois emparé avant d' entrer dans ma niche.

Tout-à-coup je vois paroître Grand-Pierre,
qui furetoit par-tout des yeux.
Perrette entre aussi d' un air inquiet.
" parbleu, dit le coquin, tandis que nos
maîtres font la sottise de se battre,
et que nous sommes seuls ici,
profitons du moment ; voilà un coffre qui
contient, je crois, le plus beau et le
meilleur de leurs effets. Il faut que je
l' enleve : je vendrai ce qui est dedans,
et nous nous marierons ensemble avec
l' argent. Il me sera facile de faire
retomber le soupçon du vol sur le fou
qui s' est esquivé. "
Perrette qui étoit honnête voulu lui
faire quelques remontrances ; il lui
apliqua un soufflet que lui aurois rendu de
grand coeur. La pauvre enfant pleura.
" va, lui dit-il, examiner s' il n' y a
personne sur l' escalier qui puisse m' apercevoir. "
elle voulut encore dire un mot ;
il prit un marteau, et la menaça de lui en
fendre la tête. Quel amant ! Elle alla voir
sur l' escalier, et revint lui dire qu' il n' y

p143

avait personne. Il la força de l' aider à
charger le coffre sur son dos ; heureusement
qu' il ne me mit pas la tête en bas. Il
me porta dans un grenier, et m' enterra
avec mon étui dans du foin ; puis il s' en
alla, pour donner sans doute un
coup-d' oeil à ce qui se passoit au dehors,
et chercher le moment d' ouvrir le trésor qu' il
avait volé.

Laissé seul, je pestois de toute mon
ame d' être enfermé sous clef. Cependant
j' entendois crier *au feu, au feu* . " ô ciel !
Me disois-je à moi-même, je suis
enfermé dans un coffre, enterré dans du
foin ; aurois-je le malheur d' être ainsi
brûlé tout vivant, sans pouvoir faire
le moindre mouvement pour m' échapper ? "
il me sembla cependant que le
tumulte se calmoit peu-à-peu. Peut-être
les voix que j' avois entendu crier au feu
n' étoient que celles du geolier et de la
geoliere qui se battoient.
Je commençois à respirer. Tout-à-coup
Grand-Pierre vient, tire ma caisse hors
du foin, et enfonce la serrure. à quoi

devois-je m' attendre, nu et sans défense,
de la part d' un pareil coquin ? Je prends
mon parti. Dès qu' il ouvre, je m' élance
comme un éclair, je lui applique mes
deux poings sur les yeux, je l' aveugle

p144

je le jette à la renverse et m' enfuis.
Je cours sans savoir où je vais. Au détour
d' une ruelle, j' aperçois le geolier
qui me cherche avec des soldats. Avant
qu' il m' ait aperçu lui-même, je me
jette par terre derriere un monceau de
broussailles qui s' offre tout à propos, et
je m' y enfonce le mieux qu' il m' est
possible. Il passe auprès sans m' apercevoir.
J' entends de tous côtés courir du monde ;
on cherche le fou, le voleur et le coffre :
" oui, messieurs, disoit le geolier, c' est
le fou qui m' a volé ; il a eu l' audace
d' aller trouver ma femme dans son lit,
et d' attenter à mon honneur. Que
voulez-vous, lui disoit-on, c' est un
fou. -non, messieurs, répondoit-il,
ce n' est pas un fou ; il a plus
d' esprit que vous et moi. "
on cherche à consoler cet intéressant
personnage. " ne pensons qu' à la joie,
lui dit Grand Pierre ; votre coffre se
retrouvera, et, pour le fou, le diable
peut l' emporter avec votre femme qui
vous a si bien traité. Plus de souci, et
vive la joie. Nous avons là un couple
de bouteilles d' excellent vin que nous
allons boire. Tenez, notre maître, soyez
de la partie. Asséyons nous là tout
bonnement autour de ces broussailles ;

p145

mettons-y le feu, chauffons nous, et
buvons. " le geolier ne savoit pas
résister à un verre de vin ; les malheureux
s' asseoient autour de moi ; Grand Pierre
allume des allumettes à sa pipe, et met
le feu aux broussailles qui me couvroient.
Je prends de nouveau mon parti, je
m' élance d' un saut rapide, en leur

dispersant au nez le feu et la fumée. Ils restent ébahis et renversés.

Je cours comme Achille *aux pieds légers* .

Je me sauve dans une autre espece de fenil ; je grimpe, à l' aide des râteliers, jusques sur une poutre qui soutenoit le comble du grenier ; je me couche dessus comme je peux, pour y rester caché jusqu' à nouvel ordre ; et je mange de bon appétit une grande piece de pain et de beurre qu' avoit laissé tomber, en se sauvant, un enfant du geolier. On ne tarda pas à me suivre dans ce refuge : il étoit déjà nuit ; on me cherchoit dans le foin qu' on sondoit à grands coups de fourche ; et je craignois qu' on n' y mît le feu avec la chandelle.

Je ne pouvois cependant m' empêcher de rire malignement en moi-même de voir, sous ma poutre, le geolier mon ennemi, le bras en écharpe, le visage meurtri, les yeux pochés, le nez cassé,

p146

la tête pleine de contusions, empaquetée dans des serviettes.

Cependant le monstrueux Grand Pierre amene la pauvre Perrette. " vous ne savez pas tout, dit-il à son maître, je viens de découvrir que cette coquine est la complice du fou ; elle vous a volé une lime qu' elle lui a donnée pour couper sa chaîne. Elle doit savoir où il est. -ah scélérate, s' écrit le geolier, en fondant sur elle à coups de pieds, à coups de poings ! Il faut que tu me dises où il est le scélérat : malheureuse, tu te tais. Mais je saurai bien te faire parler. Vîte approchez cette brâsiere, qu' on lui rotisse les pieds. " on obéit au monstre ; on ôte à l' infortunée ses savates ; elle étoit sans bas. Elle pousse des cris horribles ; son abominable amant lui prend les pieds, et sembloit tout de bon vouloir les lui approcher du feu ; elle se débattoit dans les bras de l' exécuteur, et mon coeur saignoit pour elle. Je ne savois comment la défendre. Le bourreau, en cherchant à entraîner la victime, avance positivement sous ma poutre. Je me laisse tomber à plomb sur

lui, je le précipite à terre, et je m' élance.
Le geolier avoit la bouche béante ; je lui
enfonce, jusqu' au gosier, ma lime que

p147

j' avois toujours gardée. Il tombe à la
renverse ; sa chere épouse survient ; elle
prend Perrette sous sa protection, et dit :
" coquins, si l' un de vous ose la toucher,
je l' acheve. " à ces mots, elle emmene
la pauvre fille ; et j' ai su depuis qu' elle
l' avoit conduite et placée dès le lendemain
à Paris chez une de ses amies. Je
l' ai même retrouvée quelque temps après,
et je l' ai bien mariée.

Pour revenir à moi, je me sauve, je
vole comme un trait. La geoliere m' appelle
en vain ; bientôt j' échappe à sa vue.

Je trouve un chariot à moitié chargé de
foin qui devoit sortir de Bicêtre ; je m' y
enfonce, et l' on ne pense point à me
chercher là ; j' y passe la nuit, et je m' y
endors. Dès le point du jour, un rustre
vient, avec sa fourche, finir de charger la
piteuse voiture, sans s' appercevoir que
j' étois dans le foin. Il me montoit sur le
corps, il me fouloit aux pieds, il
enfonçoit sa fourche, il manqua cent fois
de m' éventrer ; enfin son chariot duement
chargé, il part et m' emmene. Jugez
si j' étois à mon aise ; nous arrivons à la
porte, je palpite de joie de me voir
bientôt dehors.

Tout-à-coup j' entends courir une autre
voiture à toutes brides ; notre roue

p148

heurte contre je ne sais quoi ; le chariot
se brise, et me voilà par terre. Comment
cela se fit-il ? J' étois enfoncé dans
le foin, et je ne pus gueres le voir. Quoi
qu' il en soit, je me débarrasse bientôt
de la marchandise dans laquelle j' étois
perdu. Je m' élance, et je suis déjà dehors.
On court après moi, on crie : *arrête, arrête* .
Il étoit grand matin. Il n' y avoit
personne encore dans les chemins. Un

badaud cependant m' accroche par le
derriere de ma chemise ; le morceau lui reste
à la main. Je continue de courir, le
postérieur tout nu. En peu de temps
j' arrive à la Seine ; je saute dans l' eau,
et je coule jusqu' au fond. Heureusement,
j' étois assez bon plongeur ; je retiens
mon haleine et je vais à la dérive. J' entends
qu' on me cherche dans l' endroit
où je me suis jetté, et dont je suis déjà
un peu loin. " le diable l' a emporté,
dit-on. " je gagne toujours en avant,
caché sous l' eau ; mais, en passant devant
la greve, je suis obligé d' en sortir un
peu la tête, pour respirer.
à peine mon front se montre au jour,
que le sort me joue un tour cruel et
nouveau. On alloit prendre une servante
de dix-sept à dix-huit ans, belle comme
un ange, à ce que j' ai su depuis, que sa

p149

maîtresse ne payoit point ; et qui, pour
fournir des secours à son pauvre pere
réduit à l' extrémité, s' étoit vue contrainte
de voler à cette indigne femme une vieille
chemise, estimée trente sols. Un jeune
amant qui sentoit, mieux que les juges,
le mérite de cette infortunée, s' étant
associé avec vingt jeunes gens, l' avoit
arrachée des mains du bourreau ; mais il
avoit été renversé par terre d' un coup de
crosse. La jeune fille s' étoit sauvée comme
un éclair, et, se sentant sur le point d' être
rattrappée, elle s' étoit précipitée dans
l' eau, aimant mieux apparemment mourir
noyée, que pendue. Elle avoit bientôt
disparu. En la cherchant on apperçut ma
tête sortant de l' eau, et l' on cria *la voilà* .
Je replongeai sur le champ, et je continuai
de descendre, tandis qu' on me
cherchoit dans l' endroit où l' on m' avoit
vu plonger. Je levai la tête encore
sous les ponts, afin de respirer. J' arrivai
bientôt vis-à-vis des invalides. Là je
sortis de l' eau, dans un endroit où il n' y avoit
personne. Je n' en pouvois plus de fatigue ;
et j' avois un appétit qui pouvoit
bien passer pour de la faim. Je m' enfonçai
dans un tas de sable pour me cacher ;
car, où pouvois-je aller dans l' état où

j' étois ? Il falloit attendre la nuit.

p150

Ma ressource ordinaire contre la fatigue et la faim, le sommeil vint me saisir. Jamais il n' en fut, je crois, de plus profond ni de plus doux. Je m' étois endormi le matin, je m' éveillai bien avant dans la nuit, au clair de la lune ; elle étoit dans son plein, et répandoit une grande clarté dans le ciel sans nuages. Moitié assoupi, moitié éveillé, j' entends des gens passer dans une barque à peu de distance. L' un disoit : " vois-tu cette tête qui sort du sable ? Mon ami, c' est elle, approchons. " ils approchent en effet. Un jeune homme sort du bateau, et s' écrit en m' abordant : *ah ma chere Angélique !* il me serre dans ses bras, et me couvre de baisers. Cet assaut m' éveille tout-à-fait ; mais sans me donner la force de répondre ; car j' avois la voix éteinte par la lassitude et le besoin. " ah ! Mon ami, continuoit le jeune homme, aide-moi à la tirer de là. Ma chere Angélique, ne crains rien, ta vie est en sûreté. Nous voilà réunis, rien ne nous désunira, dès demain je t' offre mes voeux et ma main. " en disant ces mots, il m' embrassoit, et me tiroit du sable avec le secours de son ami. Je me laissois exactement faire ; je ne pouvois ni m' aider, ni prononcer un mot.

p151

Le pauvre jeune homme, qui me prenoit pour sa belle sauvée de la potence, avoit des hommes à ses trousses, tandis qu' il me tiroit du sable avec son ami. Voilà tout-à-coup des soldats qui fondent sur nous, et s' emparent de nous trois : il n' y avoit pas moyen de résister. L' on nous garotte et l' on nous traîne tous les trois séparément. " ah ! Mademoiselle, me disoient mes coquins de conducteurs, vous voilà dans un bel équipage ; mais on aura soin de vous, et l' on ne vous

laissera pas le temps de gagner un rhume. " je n' avois pas la force de répondre, ni même de marcher. Ces messieurs me donnoient le bras, et jamais politesse ne fut plus à charge.

Nous entrons dans Paris avec le jour naissant ; le peu de monde qui étoit levé nous regarde et rit de mon équipage. On doit se rappeler que j' avois sur la tête le bonnet de Perrette, et qu' une chemise déchirée par derriere étoit tout mon habillement. Les enfants me suivent et lancent des coeurs de choux contre ma nudité postérieure. Nous arrivons au châtelet avec ce cortège. On m' y jette garotté dans un cachot humide, en me disant : " nous ne vous laisserons pas le temps de vous ennuyer ici. " je m' étends

p152

sur quelques brins de paille, ouvrant en vain la bouche, par le besoin de manger ; je ne hume que l' air, et j' ai le bonheur de m' endormir.

Au bout de trop peu de temps, un géolier me vient éveiller rudement, et me traîne devant les juges. On me place sur la sellette, où j' ai peine à me soutenir. Je roule de grands yeux presque morts : on m' interroge, j' entends à peine ce qu' on me demande, tant je suis accablé de fatigue et d' inanition ! Enfin je fais un effort et dis : " on s' est trompé, du pain, du pain ! " les juges ne savent que penser ; " comment, disent-ils, une fille qui va mourir demande du pain ! " je reprends avec effort ; " on s' est trompé, qu' on examine, et l' on verra que je ne suis pas la fille qu' on cherche. " on ordonne au greffier, par sentence de la cour, d' examiner ; et l' on voit, malgré mon humble état, les marques indubitables de mon sexe. Les juges s' entrecroisent et quelques-uns sourient.

Alors on me somme juridiquement de déclarer qui je suis. On tire de moi pour toute réponse : " du pain de grace, il y a trois jours que je n' ai presque rien mangé. " on reconnoît que je suis en effet très foible, et qu' il n' y a pas moyen

de m' arracher aucun aveu, si l' on ne m' accorde quelque restaurant. On me fait passer dans un cabinet voisin ; on m' y apporte, avec quelques biscuits, un bouillon dans lequel je verse un peu de vin.

Cette foible nourriture étoit absorbée dans les cavités de mon estomac vuide ; cependant elle me rendit la parole et quelque force.

On me reconduit soudain devant mes juges. J' entre alors d' un pas ferme, je les regarde d' un air assuré, et je m' asseois tranquillement. Ils restent quelque temps à contempler ma coëffure de nuit, mon morceau de chemise, et mon corps qui avoit besoin de passer au bain. Enfin, *qui êtes-vous*, me dit-on ? La question étoit embarrassante ; il falloit répondre, en ne témoignant pas trop d' embarras, et en ne donnant pas trop de lumieres sur mon compte, vû la lettre de cachet qui existoit contre moi, et toutes les autres difficultés de ma situation. J' avois entendu dire aux archers qui me conduisoient en prison, que le feu avoit pris dans une auberge, sur la route d' Orléans, et qu' ils avoient vu des voleurs dans la forêt. J' avois, de plus, aperçu le curé mon ancien bienfaiteur, qui avoit passé près de moi sur le bord de la Seine, tandis que

j' étois enterré dans le sable, et dont je n' avois pu me faire entendre. Je bâtis là-dessus le plan de ma réponse.

" messieurs, répondis-je, je suis le fils d' un très pauvre homme, inconnu quand il vivoit, entièrement enseveli à sa mort. J' ai quitté sa maison dès ma plus tendre enfance ; un bon curé m' a donné asyle chez lui ; vous pourrez le trouver, je crois, (rue Saint-Denis), à la sellette rouge, son auberge ordinaire, quand il vient à Paris. J' ai travaillé, depuis, chez diverses personnes de cette ville, entre autres, chez M Pesant, maître de pension, rue Transnonain : j' ai été ensuite chercher

fortune en Italie, sans succès. Il y a cinq
mois que je suis de retour ; j' ai logé, rue
Tire-Boudin, chez Madame Banal,
qui doit être contente de moi. (c' est
l' endroit où je demeuroid, quand je fus
arrêté pour fou ; je l' avois payée le matin).
Des jeunes gens m' ont engagé, à
l' improvisiste, à faire un second voyage ;
nous avons été volés dans la forêt
d' Orléans : pour se jouer de moi, les
voleurs m' ont mis un mauvais ajustement
de servante. J' ai tâché de regagner
Paris ; le feu a pris dans une auberge
de Long-Jumeau où j' étois couché

p155

hier au soir ; je me suis sauvé en
chemise, et j' ai déchiré par derriere
celle que vous me voyez. N' osant paroître
en plein jour dans cet état, j' ai
été me coucher dans du sable, sur le
bord de la Seine, en attendant la nuit,
pour retourner chez Madame Banal.
L' amant d' une fille que vous poursuiviez
à dessein de la faire exécuter, est
venu me prendre pour sa belle. Avant
qu' il ait reconnu son erreur, on nous
a arrêtés, et me voilà. Comme il y avoit
long-temps que je n' avois pas le sol, il
y avoit long-temps que je n' avois mangé.
Informez-vous. "
on convint que tout cela sentoit bien
l' aventurier ; mais qu' il falloit cependant
s' informer. On fit venir m. Le curé,
M Pesant et Madame Banal, que j' avois
cités ; on les confronta avec moi. Le
bon pasteur m' embrassa avec la plus vive
tendresse, me demandant pardon de m' avoir
chassé de son presbytere ; M Pesant
rendit de moi le témoignage le plus
honorable ; Madame Banal pleura de joie
en m' embrassant ; on fit venir l' amant
de la belle échappée de la potence ; il
avoua que je n' étois nullement sa
maîtresse, et remercia les juges de lui
apprendre qu' elle n' étoit pas retombée entre

p156

leurs mains. (il la retrouva depuis,
l' épousa et fut heureux avec elle.)
toutes les dépositions m' étant favorables,
et confirmant ce que j' avois dit,
on ne vit plus de difficulté à m' élargir ;
et l' on me mit hors de cour.
Je sortois à peine de prison avec mon
cher curé, qui m' avoit enveloppé de
son manteau, quand je vis le guet à mes
trousses. Je me sauve, on court après
moi ; je vole comme un oiseau. à force
de dérouter le guet, je lui échappe ; et
je me jette tout essoufflé dans un couvent,
dont je trouve la porte ouverte. J' ai
su depuis qu' on me poursuivoit,
parcequ' on avoit appris qu' un fou s' étoit
échappé de Bicêtre ; et qu' on avoit jugé, sur le
signalement, que ce pouvoit être moi.

LIVRE 5

p157

Le portier du couvent ne m' ayant point
vu entrer, je m' y nichai dans un coin
obscur. Quelques jeunes novices y
vinrent, m' apperçurent et m' examinerent
de près. " messieurs, leur dis-je d' une
voix suppliante, sauvez-moi, je vous
prie ; on me poursuit, mais je n' ai aucun
crime à me reprocher ; je vous raconterai
mon histoire, et vous jugerez
de mon innocence. "
ma jeunesse et ma coëffure me firent
encore prendre pour une fille, par ces
jeunes cénobites, qui étoient fatigués
d' un long jeûne de cette précieuse
denrée. " elle est, ma foi, jolie, dit l' un
d' eux : cachons la dans quelque coin
du dortoir ; nous la nourrirons avec
ce que nous pourrons voler au réfectoire ;
voilà de quoi faire notre carnaval. "
tous furent de l' avis de ce pieux

p158

novice ; ils se préparoient à me conduire dans quelque lieu secret ; mais ils virent arriver de vieux solitaires qui les firent sauver tous. Le prieur en retint un par l'oreille : " qu' est ceci ? Lui dit-il. " le pauvre jeune homme ne savoit quoi répondre.

" ah ! Mon r. P. M' écriai je, daignez m' accorder un asyle : ne jugez pas de moi par les apparences. Je suis de votre sexe, vous pourrez le voir. Recueillez-moi, je vous prie, et je vous expliquerai la raison du triste état où je me trouve. " le vieux moine adoucit beaucoup son air sévère, en apprenant que je n' étois pas du sexe dangereux proscrit dans ces retraites. Il me sourit benignement, et me fit ôter ma coëffe. " ah ! Dit-il, comme cela vous avez l' air d' un homme ; je vous en aime mieux. Mon enfant, continua-t-il, il ne faut pas renvoyer un pauvre inconnu ; ce pauvre pourroit être J C même. " la cloche du réfectoire sonna, et me débarrassa de lui. Il me conduisit à la cuisine ; et ordonna qu' on me servît à manger. Il fut obéi.

On ne m' épargna pas la bonne chere ; j' y fis honneur de mon mieux, et je m' en trouvai fort bien. Après le repas tout le couvent vint se rassembler autour de moi ;

p159

je racontai quelques anecdotes de ma vie, et sur-tout l' histoire de mes trois derniers jours. Je fus plaint et admiré. Les uns me traitoient de maître luron, les autres de pauvre diable : j' attachois, j' intéressois, et le vieux prieur me sourioit avec bonté. On sentit que j' avois besoin de repos. Tout le chapitre me conduisit dans une petite chambre, où il y avoit un fort bon lit. On m' y exhorta naïvement à bien dormir, me promettant de me laisser m' en donner tout mon sou. En un clin d' oeil je fus couché, et qui plus est endormi. Mon sommeil fut aussi profond que ma léthargie de Casalmaggiore.

Le vieux prieur vint m' éveiller d' assez bonne heure : j' étois tenté de le trouver trop matinal. " mon enfant, me dit-il, vous êtes au surlendemain du jour où

vous vous êtes couché. Nous vous avons
laissé dormir hier toute la journée ;
deux nuits et un jour, cela est bien
honnête. "

ce discours me fit lever ; je me sentis
en bon état. Je fus fêté, conduit au
réfectoire et bien régalé. On ne se lassoit point
de me faire raconter mon histoire. En
plaignant mon sort, on envioit en secret
mes bonnes fortunes, qu' on déplorait
tout haut comme des pièges de l' enfer. Je

p160

prétendois retourner chez mon curé ; mais
on ne voulut pas me laisser sortir. J' envoyai
à son auberge, et j' appris qu' il s' étoit
sauvé sur le champ, craignant sans doute
de se trouver encore mêlé dans les
interrogatoires de la justice. Il avoit laissé
pour moi une lettre, où je reconnus sa
tendresse ordinaire.

Que devenir dans Paris sans argent et
sans vêtements ? Je me trompe. Les moines
m' avoient habillé. Par passe-temps,
ils m' avoient fait essayer un de leurs frocs ;
et ils trouvoient que ce bizarre acoutrement
m' alloit à merveille. Je voyois
qu' ils me regardoient tous d' un air de
prédilection, et qu' ils sembloient prendre
des yeux ma mesure, pour me revêtir
bientôt du saint habit. Le prier, après
avoir ri comme les autres de mes récits
gaillards, me dit, en prenant un air
sérieux et mystique : " mon cher enfant,
vous voilà sauvé du naufrage, dans un
port céleste, dans l' asyle de l' innocence.
Il faut écouter la voix de Dieu,
étudier ses desseins sur vous, et songer
à votre salut. Je vous conseille, pour
rétablir votre ame aussi bien que l' est
votre corps, de faire parmi nous une
retraite de quelques jours ; nous vous
aiderons de nos conseils, et vous verrez,

p161

après, ce que le Seigneur vous inspirera.
Allez, mon enfant, examiner votre

conscience ; et vous préparer à me faire, au tribunal de la pénitence, un récit tout autre que celui dont vous nous avez amusés. "

j' allai dans ma chambre réfléchir à ma situation plus qu' à ma conscience ; je vis aisément que, n' ayant pas un refuge sur la terre, ni un denier pour acheter du pain, il falloit que je vécusse saintement au milieu de ces peres, chez lesquels on dînoit, jusqu' à ce que je pusse trouver les moyens d' aller vivre un peu plus joyeusement ailleurs. J' allai donc dès le même jour, après avoir bien dîné, confesser aux pieds du prieur une partie de mes aventures criminelles, dont il gémit beaucoup. à chaque instant il me serroit dans ses bras paternels pendant ma confession, ce qui rendoit ma situation gênante et ennuyeuse. Je fis ma retraite fort gaîment ; je fus bien fêté, régaté, et continuellement accablé des embrassements fraternels de toute la maison ; car on me trouvoit tout ce qu' il falloit pour devenir un saint, une des lumieres de l' ordre. On ne cessoit de me vanter le bonheur de ceux que Dieu appelloit à l' état monastique, et qu' il

p162

nourrissoit comme ses enfants dans ce divin asyle. Le prieur assuroit qu' il entendoit toutes les nuits une voix intérieure lui révéler que le jeune néophite qu' ils avoient recueilli deviendroit un de leurs plus grands saints. Il m' insinua même, qu' en attendant les délices ineffables que le seigneur préparoit dans l' autre vie aux religieux sanctifiés, ils goûtoient, dès celle-ci, un bonheur inséparable d' une bonne conscience, et jouissoient même, plus qu' on ne pense, des biens terrestres ; parceque l' usage est fait pour qui n' abuse pas.

Les jeunes novices, avec lesquels j' avois formé une connoissance plus intime, me dirent qu' ils m' estimoient assez pour m' admettre dans leurs amusemens. Ils me conduisirent dans un lieu secret, hors du couvent, d' où ils sortoient avec la clef d' or, c' est-à-dire avec le secours du portier, qu' ils avoient su gagner ; j' y vis

deux jeunes filles aussi caressantes que suspectes. (ici je prie le lecteur, de ne pas croire que j' aie envie de lui persuader qu' il se passe, parmi les religieux, de semblables iniquités ; mes aventures sont uniques, c' est un cas à part ; qu' on prenne cela d' ailleurs, si l' on veut, pour un rêve) ; quoi qu' il en soit, nous fîmes

p163

avec les deux nymphes un souper fort gai. Je me contentai du repas ; je ne dirai point si les autres furent aussi sages que moi. Nous retournâmes au couvent, où nous reprîmes l' air mystique et sanctifié qu' on nous prescrivait.

Je trouvois cette vie assez joyeuse, et je me sentois une espece de vocation pour l' embrasser, au moins pendant quelque temps. La nécessité d' ailleurs m' en faisoit une loi. J' étois obligé de fuir ou de me cacher, pour éviter les poursuites de mes ennemis. Comment vivre caché ? Je n' avois pas une obole. Il falloit donc me résoudre à faire bonne chere avec des moines, jusqu' à nouvel ordre. Il y avoit une raison de plus, qui vaut mieux que cent mille autres. Ma Julie étoit religieuse dans le couvent attenant au nôtre. Nos peres, (car je leur donne déjà ce nom,) étoient desservans de ce couvent. Je pouvois trouver l' occasion d' aller voir ma maîtresse ; et le prier, qui savoit mon histoire, me faisoit entrevoir, pour m' engager à prendre son froc, qu' il pourroit m' y conduire quelquefois. Il ne m' en fallut pas davantage pour constater ma vocation. On m' accorda à bras ouverts le saint habit ; et, après avoir été mendiant, charlatan,

p164

chansonnier, précepteur, soldat, ou passant pour tel, abbé, fou, me voilà moine ; il ne me manque plus que d' avoir été comédien.
Mes seuls plaisirs, dans cette sainte vie,

étoient de me dissiper quelquefois dans nos parties secretes. Le prier me demandoit souvent quel étoit mon plus ardent desir ? Je lui répondois que c' étoit de voir ma Julie ; il vouloit que je lui dise que c' étoit de prononcer mes voeux. Je l' assurois que je commettrois un grand mensonge, si je me vantois d' être si pur dans mes desirs. Je lui faisois entendre, avec tous les ménagemens possibles, que je me souvenois toujours qu' il m' avoit promis de me faire voir Julie. " ah ! Mon enfant, qu' osez-vous proposer, me répondoit-il ? Exposer à un si grand danger un coeur encore saignant ! Vous n' y pensez pas ; et celui même de Julie, qui sait s' il est en meilleur état ; et si, en la voyant, vous ne lui feriez pas perdre la vocation que ses parens lui desirent pour le cloître ? " je conçus, par ces paroles, qu' il n' avoit pas ma confession bien présente, et qu' il ne croyoit pas que Julie eût pris le voile, ou du moins prononcé ses voeux. Je ne jugeai pas à propos de le détromper.

p165

Cependant, pour ne pas me décourager par une vie trop ennuyeuse, il me menoit assez souvent avec lui, quand il sortoit. Il voyoit tantôt des religieuses, tantôt de très beau monde. Nous étions fêtés par-tout ; car on avoit une haute idée de lui ; mais jamais je ne voyois ma Julie. Je perdois l' espérance qu' il voulût me procurer la vue de mon amante ; et je lui témoignois déjà que je songeois à quitter l' ordre.

Un jour il me fit entrer par une porte de derriere, dans une grande maison que je ne connoissois pas. Nous traversâmes plusieurs pieces, et nous nous trouvâmes enfin dans un petit cabinet, qui étoit tout nouveau pour moi. On tira un rideau, et je vis une grille. Je pensai tout de suite à ma Julie ; mais ce lieu ne ressembloit point au parloir du couvent où je l' avois vue. Il est vrai que j' étois entré dans ce couvent par la porte de devant. Le prier demanda la vieille mere Sainte Anne, avec la jeune mere Sainte-Mélanie.

On courut les avertir. " vous allez voir, me dit-il en bâillant, une assez jolie professe. -ah ! Vaudra-t-elle ma Julie ? Lui dis-je en soupirant ? -mais à propos de votre Julie, reprit-il, il faudra pourtant que vous me donniez des

p166

renseignements un peu plus clairs sur son compte. Dans quel couvent est-elle ? Quelle est-elle ? Je veux la voir, et juger si elle mérite la folle passion que vous avez pour elle. "

tout-à-coup les deux religieuses se montrent dans le fond de leur parloir ; j' examine la jeune, qui me paroît avoir la taille de Julie ; elle approche, c' étoit elle-même. Un ange radieux qui seroit venu, dans le fond d' un cachot, me consoler de la part de Dieu, m' eût paru moins céleste. Je m' écrie : *ah Julie !* elle m' observe à travers mon froc, elle me reconnoît, et tombe à la renverse dans le sein de la vieille mere, en me tendant les bras. Je tombe aussi presque en foiblesse sur le prier, qui, par parenthese, étoit dans une surprise réelle ; car il ne se doutoit pas que c' étoit-là ma Julie.

" Jésus, mon dieu ! Que vois je, dit la mere sempiternelle ? Au secours, vîte quelqu' un, voilà une enfant qui se meurt. "

à ces mots, on m' enleve mon amante presque évanouie ; le prier étonné me disoit : " mais qu' avez-vous donc ? Vous êtes fou. " je lui criois, pour toute réponse, *Julie, Julie !* il m' emmena presque malgré moi, désespéré d' une pamoison mutuelle, qui m' avoit fait manquer

p167

l' occasion de parler à celle que j' adorois.

" c' est donc-là votre Julie ? Me dit le moine, en retournant chez nous. Mais vraiment, mon enfant, il faut avouer qu' elle est bien jolie, bien aimable en vérité ; je dirige sa conscience, c' est la plus belle ame du monde. Le coeur un

peu tendre ! ... que ne me disiez-vous
que votre maîtresse étoit religieuse ?
Je croyois que c' étoit une pensionnaire.
Oh ! Puisqu' elle a prononcé ses voeux,
il n' y a plus à craindre que vous lui
fassiez manquer sa vocation, ni qu' elle
vous détourne de la vôtre. -ah !
Mon pere, lui dis-je, je ne puis vivre
si je ne vois ma Julie. -hé bien,
mon enfant, répondit-il, on ne vous
laissera pas mourir. Qui sait si, la
voyant consacrée au seigneur, vous
n' aurez pas, dans son exemple, un nouveau
motif pour vous y consacrer vous-même ;
et si elle ne sera pas un saint
instrument dont Dieu se servira, pour
vous attirer à lui ? Allez, mon cher
frere ; tâchez de fortifier votre coeur,
et de vous préparer à affronter un
ennemi si dangereux ; et je verrai quand
il sera temps de vous mener au combat. "
je ne sais pas ce qu' il entendoit

p168

par ce *combat* ; mais ce mot m' inspira les
idées les plus délicieuses.
Peu de jours après, il me mena voir
Julie. Que je la trouvai belle dans son
saint habillement ! Elle manqua de
s' évanouir encore une fois, en m' appercevant.
Elle fut obligée de se soutenir aux
barreaux de la grille ; et je baisai ardemment
ses doigts qu' elle n' eut pas la force de
retirer ; (il faut noter que le prier,
occupé à converser avec une autre
religieuse, ne faisoit pas d' attention à nous).
Nous ne pouvions, mon amante et moi,
parler ni l' un ni l' autre ; nous ne faisons
que nous entreregarder en soupirant.
" ah ! Ma Julie, lui dis-je enfin d' une voix
suffoquée, où nous voyons-nous ? En
quel état ? -ah ! Mon cher Merveil,
me répondit-elle, il est donc vrai
que vous existez ! C' est vous que j' ai vu,
il y a six mois, quand je prononçois,
malgré-moi, le voeu fatal, irrévocable !
Je m' évanouis alors, et je pris cette
vision pour l' effet d' un songe ; mais je
vous vois enfin ! -je vous vois
aussi, lui dis-je, et ce plaisir est
ineffable ; mais vous vous êtes dérobée à moi

pour jamais. Cruelle ! -mon
ami, reprit-elle, ne m' accablez point
de ce reproche amer qui déchire mon

p169

coeur ! On m' avoit persuadé que vous
n' étiez plus. Que je vous ai pleuré
depuis deux ans ! Et vous, homme toujours
cher, qui vous a fait prendre cet
habit ? -et quel habit voulez-vous
que je porte, lui répondis-je, quand je
vous en vois un pareil ? Celui-ci me
seroit odieux ; mais il me plait,
parcequ' il m' associe à vous, et qu' il me rend
votre confrere. Votre confrere ! Quel
nom froid, après les noms plus tendres
que je comptois vous donner, et recevoir
de vous !

Hélas ! Mon ami, reprit-elle, c' est
pour moi, je le vois, que vous avez
pris cet habit, pour vous joindre, autant
qu' il étoit possible, à mon sort. C' est
pour vous que je l' ai pris aussi, puisque
ce n' est qu' à cause de la persuasion où
j' étois que vous n' existiez plus. Combien
nous nous aimons tous deux ! Mais
quel amour infortuné ! " on sent bien
que je ne rapporterai pas tout le détail de
nos protestations amoureuses. Notre
entretien fut tendre ; nous pleurâmes comme
deux enfants ; et ce fut là le plus grand
plaisir que j' eusse goûté, depuis que
j' avois été séparé de ma Julie.
Jugez combien nous avons de choses
à nous dire, après une séparation de tant

p170

de mois. Nous serions encore à parler
d' amour, et à pleurer ensemble, si le
prieur et la vieille mere, que notre
entretien n' intéressoit pas autant que nous,
n' eussent jugé à propos d' y mettre fin.
Mêmes palpitations en nous quittant
qu' en nous abordant. Il fallut nous
arracher l' un et l' autre du parloir ; et je
fus obligé, en me retirant, de m' appuyer
sur le bras du prieur, qui lui-même avoit

besoin d'appui, et qui manqua vingt fois de tomber avec moi. Je ne fis que soupirer en retournant au couvent ; il ne fit que tousser, parcequ' il avoit trouvé ma figure mélancolique si risible, qu' il n' avoit pu s' empêcher d' en rire ; ce qui l' avoit jetté dans une toux convulsive. Le soir, mes confreres m' entraînent, presque malgré moi, dans une de ces parties secretes, qu' ils faisoient avec deux filles. Quelle différence de ces malheureuses avec la modeste et chaste Julie ! Que cette sale volupté me révolta, au sortir d' un entretien céleste avec mon amante ! Comme tous ces êtres bruts ignoroient ce que c' est que l' amour ! Dès le lendemain, je priai le moine de me remener voir ma Julie. " vous êtes bien pressé, me dit-il d' un ton fort sec ; je ne le suis pas tant de sortir ;

p171

car j' ai souffert toute la nuit de la goutte. Je voudrois vous voir plus d' ardeur pour vous engager par des voeux aux pieds du créateur, que pour aller adorer sa créature ; si vous aviez ce zele dévorant de la maison de Dieu, auquel on reconnoît les élus, vous desireriez le terme de votre sanctification. Je suis bien aise de vous déclarer que vous ne verrez plus votre divinité qu' après avoir prononcé vos voeux. " cette impertinence révoltante me fit sauter six pas en arriere. " moi, prononcer des voeux, m' écriai-je avec indignation ! Je sors, je sors. -sans moi, reprit le patelin, vous ne verrez jamais votre Julie, l' ordre est donné pour cela. Si vous l' aimiez, vous chercheriez à suivre son exemple, à conformer votre sort au sien. Puisqu' il vous est impossible de la posséder jamais, que ferez-vous dans le monde ? Un amant, quand il a le malheur de perdre son amante, meurt souvent pour la suivre ; et vous ne pouvez pas embrasser l' état du cloître, pour imiter votre bien aimée qui s' est engagée dans ce genre de vie ! " où ce vieux moine avoit-il appris les secrets de l' amour ? Je sentois,

en dépit de moi, qu' il avoit raison ; mais

p172

prononcer des voeux ! ...
on vint cependant à bout de m' en
arracher. L' indigne prieur m' annonça
que, pour me consoler de la mélancolie
dans laquelle il me voyoit plongé,
il vouloit nous accorder quelques jours
de divertissement. En effet, après le
dîner, on nous permit de nous amuser à
différents jeux. Il y avoit, au bout du
jardin, une espece de petit vuide-bouteille.
Nous nous y rassemblâmes ; quelques
novices se mirent à jouer du violon,
et nous dansâmes de très bon coeur.
Les rafraîchissements de toute espece
nous furent prodigués ; nous étions d' une
gaieté charmante. On nous servit, dans le
même endroit, un souper délicieux ;
nous étions tous jeunes, les vieux peres
faisoient leur partie d' un autre côté. On
rit, on chanta beaucoup, les meilleurs
vins ne nous furent point épargnés. Le
champagne nous fit pétiller tous d' une
aimable folie. (c' est ici qu' il faut que je
répète et que je redouble mes protestations
de respect pour les ordres religieux.) on
but à la santé de la maîtresse
qu' avoit chacun de nous, avant d' entrer
dans le couvent ; on but sur-tout à
celle de ma Julie : le nom de Julie
retentissoit à grand bruit.

p173

" hé mon ami, égaie-toi donc, me dit,
de l' air en apparence le plus ouvert, un
maître fourbe qui étoit auprès de moi ;
tu crois avoir perdu ta Julie, tu l' as
gagnée. Quand tu seras profès, elle est à
toi. Je ne veux pas dire précisément
que tu seras possesseur de sa personne.
Tu me parois avoir trop de délicatesse
pour concevoir de pareils desirs ; mais
au moins son coeur, son ame te seront
acquis. Et pour quoi sont faites les
vierges du seigneur, si ce n' est pour

contribuer au bonheur de ses ministres ?
Si tu fais profession, Julie devient
ta compagne, ta moitié, pour ainsi
dire. Si tu nous quittes, tu ne la verras
jamais : elle sera la proie d' un autre, de
moi tout le premier, si elle me plaît.
Prononce tes vœux, et dès le soir même
je te ferai peut-être souper avec elle. Je
serai de la partie avec mon amie ; car
j' en ai une aussi qui est d' une beauté
angélique ; et vive Julie ! Allons, mes amis,
buvons tous à sa santé. " aucun ne
refuse ; nous buvons tous ensemble ; la tête
commence à nous tourner. La folie
semble agiter son grelot au milieu des
cénobites ; et Bacchus répand sa bruyante
ivresse sous les voûtes d' un monastere.
" courage, mes amis, reprit le fourbe ;

p174

le voilà ce papier que le prieur doit
vous proposer de signer, pour sceller
votre engagement ; je le lui ai volé
pour le déchirer ; mais à votre place je
mettrois intrépidement mon nom au
bas ; vous signeriez votre bonheur.
Morbleu ! Si vous avez parmi vous des gens
de coeur, vous surprendrez bien le prieur,
quand vous lui rendrez le papier
souscrit de tous vos noms. Tôte,
j' en suis, dit avec enthousiasme, un des
plus ivres, je veux signer mon bonheur :
allons, camarades, qui m' aime me
suive. "
un second signe, en disant : " celui
qui refusera d' en faire autant, n' est pas
digne d' avoir une professe pour son
amie. " six autres l' imitent, le papier
vient à moi. Je parois hésiter. " à moi,
messieurs, s' écrie un des plus écervelés,
Grégoire nous trahit, je retiens Julie. "
on éclate de rire, on boit un coup. Aussi
ivre que les autres, je signe en
frémissant ; on boit à ma santé, à celle de mon
amante.
Le prieur arrive, en apparence attiré
par le bruit. " qu' y a-t-il donc, mes
enfants ? Dit-il... " on se leve, on lui
saute au cou. " tenez, voyez, mon pere,
lui dit-on, en lui présentant le papier,

nous avons tous signé. Conduisez-nous à l' église ; nous voulons y sceller sans délai nos pieux engagements. -mes chers freres, nous dit-il, je vais vous y conduire en effet ; mais c' est pour que vous y consultiez le ciel, sur l' état que vous voulez embrasser. Le lieu et le moment où vous avez signé, ne sont point convenables pour une action si respectable. Venez, mes enfants ; mais prenez, je vous prie, le maintien et le recueillement nécessaires. " chacun prend sur le champ l' air le plus grave et le plus sanctifié. On va se prosterner au pied des autels ; après une courte priere, on jure au saint homme qu' on se sent parfaitement en état de prononcer des voeux. Il cede aux instances qu' on lui fait pour qu' il y consente ; et la cérémonie est célébrée avec une décence capable d' en imposer à ceux qui n' auroient rien su de notre partie précédente. Après un acte si saint, nous allâmes tous au lit ; et je m' endormis du plus profond sommeil. Je m' éveillai le lendemain après dix heures de sommeil ; et je ne me rappelai l' histoire de la veille, que comme un songe. Tandis que je repassois dans ma tête ce songe funeste, et que je commençois à craindre que ce ne fût une réalité,

l' odieux prieur entra dans ma cellule avec son air benin, que je trouvois infernal. " hé bien, mon enfant, me dit il, avez-vous dormi du sommeil du juste ? Après le sacrifice que vous avez fait au seigneur, et l' engagement que vous avez contracté avec lui, sans doute les anges ont protégé votre sommeil, et vous ont égaré dans des songes célestes. Que voulez-vous dire ? Lui répondis-je d' un air furieux. Est-ce un songe ou une vérité ? Auriez-vous été assez fourbe et assez noir pour me faire prononcer des voeux ? -calmez vous, mon cher ami, reprit le damnable hypocrite. Quel esprit de ténèbres vous

inspire de sinistres pensées ? Il est vrai qu' au sein du plaisir, la grace vous a touché comme les autres, et que vous avez prononcé avec eux les vœux, qui sont le sceau de votre bonheur éternel.

-quoi ! Malheureux ! Lui dis je en le saisissant au collet, je suis un moine ! Je suis, pour le reste de mes jours, un vil personnage comme vous ! Cela est indigne, cela crie vengeance, je ne sais qui me tient que je ne vous casse la tête. "

je criois comme un forcené ; le moine trembloit de tous ses membres. " ô ma Julie !

p177

Dis-je alors en levant les yeux au ciel, dans une espece d' extase, reçois ce sacrifice ; mon sort est conforme au tien.

Nous portons la même chaîne, nous sommes deux victimes des scélérats.

Hélas ! J' espérois te délivrer un jour de ton esclavage, t' enlever dans mes bras, être heureux avec toi ; et j' ai eu la sottise de me laisser entraîner dans le piège où tu gémiss. " puis revenant au moine. " malheureux, lui dis-je, je verrai ma Julie. -hélas ! Me répondit-il

en tremblant, quand il vous plaira. -tout-à-l' heure, lui dis-je, menez y moi... mais non, je veux y aller seul, je n' ai pas besoin de votre odieuse présence. " il n' osa me répondre, je lâchai prise, et il s' esquiva.

Je m' habillai de mon froc détesté, et je me disposai à sortir. Je trouvai à la porte l' humble prieur, qui me dit qu' il étoit prêt à m' accompagner. Je lui lançai un regard foudroyant, et je me précipitai dans la rue. Il me suivit comme il put, en traînant sa jambe. Chemin faisant, indigné de ma sottise, je frappois du pied le pavé. Enfin les propos du coquin qui nous avoit leurrés pendant le repas, me revinrent dans l' esprit : " oh ! Me disois-je en moi-même, si ce que ce pendard assure

p178

étoit vrai, je posséderois en quelque façon ma Julie. Quoi ! Ces coupables moines osent-ils entretenir avec les nones un commerce clandestin ? Mais non, Julie est trop chaste pour se prêter à un pareil scandale. "

au milieu de ces réflexions, j' arrive au couvent féminin. Je demande d' une voix impérieuse qu' on me fasse venir Julie.

La tourriere me répond d' un ton brusque, et d' un air indifférent. " Julie est au lit ; elle m' a chargée de vous dire qu' elle ne veut plus jamais vous voir, et qu' elle vous défend de mettre le pied ici. "

je restai immobile, et suffoqué par la rage.

" à propos, reprit la béguine, elle m' a priée de vous remettre une lettre ; je ne sais ce que j' en ai fait ; bon, la voilà, tenez, dit-elle, en me la jettant insolemment. " je ramassai la lettre en frémissant. Je la baisai avec respect, et je la lus avidement ; c' étoit la première que je recevois de ma Julie. La voici : lettre de Julie à Merveil.

" ô toi que j' aimai comme j' aurois dû aimer l' être suprême, toi, l' ame de mon ame, toi que mes espérances et mes songes m' ont promis tant de fois

p179

pour mon époux, qui es à présent à mon dieu, comme moi-même ; permets que je te dise un éternel adieu. Oui c' est Dieu même qui voulut que je t' aimasse ; il nous avoit faits l' un pour l' autre ; il nous avoit réunis malgré la distance qu' un indigne préjugé mettoit entre nos rangs. Il t' avoit amené dans mes bras, à travers un labyrinthe d' aventures extraordinaires. Il t' a arraché de mon coeur par d' autres aventures plus extraordinaires encore, et sur-tout plus cruelles.

Hélas ! Ce dieu qui alluma notre amour dans nos coeurs, accorde ce sentiment à tant d' autres amans pour faire leur bonheur ! Il nous a donné le nôtre pour déchirer nos ames, pour être l' instrument de pénitence qui doit nous rendre dignes de lui, si nous supportons

cette peine. Soumettons-nous à
ses décrets adorables.
ô mon ami, qu' on m' a persécutée,
depuis que je vis loin de tes regards !
Je souffrois pour toi, c' étoit un
adoucissement à mes maux ; mais je me
représentais les tiens, qui devoient être
affreux. Je les sentois dans le fond de
mon ame ; et c' étoit-là mon vrai supplice.

p180

Innocente et timide, on m' a fait
gémir dans des cachots. Hélas ! Du moins
tu voyois la lumière, tu respirois un
air pur. J' étois dans de profonds
souterrains ; peut-être as-tu passé
quelquefois au-dessus de ma tête, ignorant que
ton amante étoit ensevelie vivante sous
tes pieds.

On a cherché à m' effrayer par les
plus lugubres spectacles ; on n' a pas
craint de m' outrager indignement ; on
m' a foulée aux pieds, j' ai été meurtrie
de coups. On a ensanglanté mon corps
que tu as serré dans tes bras aux jours
de notre enfance, que tu as couvert
de tes chastes baisers, inondé de tes
larmes.

Enfin l' on m' a porté les derniers
coups ; on m' a juré, (je ne puis le
répéter sans horreur), on m' a juré que tu
n' étois plus. Que dis-je, on a prêté à
cette imposture les couleurs les plus
noires ; on m' a dit que, lié comme un
criminel, traîné au supplice, tu avois
été fusillé. J' ai vu, comme s' il avoit
été présent, mon cher amant, la tête
fracassée, ruisselante de sang, étendu
sur la terre, ignominieusement jetté
sur la poussière.

Ah, mon bien aimé, toi qui seul

p181

aimes comme moi, ton coeur te dira
ce que j' ai souffert à cette idée. Isolée
sur la terre, je n' ai pu rester dans un
monde où tu n' étois pas. J' ai voulu,

pour conformer le plus que je pouvois
mon sort au tien, vivre dans un tombeau ;
ne pouvant plus obtenir mon
amant, je me suis donnée à mon dieu.
Hélas ! Je n' étois qu' à toi. Tu étois
le seul dieu que j' avois présent dans
mes prieres. Au sein de l' ombre des
nuits, prosternée aux pieds des autels,
je ne voyois que ton image. Je n' ai vu
qu' elle, quand j' étois étendue sous le
drap mortuaire ; et quand j' ai prononcé
le serment irrévocable, c' étoit à toi
que je l' adressois ; mais, grand dieu !
Dans ce fatal moment, qu' ai-je
entendu ! Ta voix lamentable me crioit,
arrête ; mon cher amant me tendoit les
bras... j' ai cru que ton ombre désolée
revenoît du séjour des morts me reprocher
mon infidélité, et réclamer ses
droits ; je suis tombée dans un profond
évanouissement, et je n' ai rouvert mes
yeux long-temps après, que pour me
désespérer de t' avoir perdu ; mais, en
me rappelant ce que j' avois vu, je ne
pouvois me persuader que ce fût une
illusion. Oui, me disois je, j' ai vu mon

p182

amant ; il vit, je ne suis plus condamnée
à une prison perpétuelle ; mon héros,
mon ange tutélaire viendra me
délivrer ; il dissipera, comme la poussiere,
tous les tyrans qui me retiennent
dans la captivité. Tombez, portes
de fer, laissez-moi voler dans ses
bras, et fuir avec lui aux extrémités du
monde.

Je me berçois de ces douces chimeres.
Cependant la religion dont je pratiquois
les saints devoirs, se gravoit
pas à pas dans mon coeur, trop vrai pour
pouvoir rien feindre. Elle me reprochoit
souvent le feu criminel dont je
brûlois, sous les yeux de mon dieu ; et
(pardonne moi ce crime,) je m' efforçois
de te bannir de mon souvenir.

C' est dans ces circonstances que je
t' ai vu venir avec ton prier ; tu sais
l' effet qu' a produit sur moi ta présence.
Tourmentée par mes scrupules, je n' ai
osé, quand j' ai pu t' entretenir, te

confier l' espérance dont je m' étois bercée,
que tu serois mon libérateur. Enfin j' ai
appris que tu as prononcé tes vœux ;
et j' ai cru recevoir le coup mortel.
Je suis restée deux heures dans
l' anéantissement de toutes mes facultés.
Il me sembloit qu' ayant perdu toutes

p183

les espérances que j' avois nourries si
long-temps avec complaisance, ayant
perdu mon amant, j' étois seule dans
l' ombre d' un tombeau ; et que la nature
mouroit autour de moi.
ô mon bien-aimé, je t' ai donc perdu
pour jamais. Nous ne serons plus l' un
à l' autre ; nous sommes tous deux à un
dieu jaloux qui ne veut point de partage.
C' est à moi que tu t' es immolé,
comme je me suis immolée à toi ; ne
pouvant plus posséder ton amante, tu
as voulu l' imiter. Je t' ai suivi, quand
je t' ai cru hors du monde, tu m' as suivi
quand tu m' as vu dans le cloître. Nous
sommes tous deux au tombeau ; mais
nos tombeaux sont séparés. Ah ! Mon
ami, n' y conservons point un amour
qui feroit notre perte éternelle ; et,
puisque il faut gémir éloignés l' un de l' autre,
que nos peines du moins nous
conduisent au salut, et non pas à la perte.
Sacrifions cette vie ; aspirons à
nous voir, à nous réunir dans le sein
de Dieu, dans l' éternité. Cherchons à
nous oublier l' un l' autre dans ce monde.
Comment le pourrons-nous si nous
nous voyons ? Ah ! Je le sens, il faut que
nous prenions le parti de ne nous pas
voir, même à notre dernier moment.

p184

Je ne pourrai, même au lit de la mort,
serrer ta main de ma main défaillante,
ni exhaler dans tes bras cette ame qui
fut toute à toi. Adieu donc, ô mon
bien-aimé, adieu pour jamais. Je vais
au pied des autels me fortifier dans cette

sainte résolution. Il faudra, je le sens, que j' y recoure sans cesse, pour me soutenir dans cet effort pénible. Vas-y de ton côté, mon ami, pour y puiser la même force ; et toutes les fois que tu seras prosterné sur les saints degrés, tu pourras dire : il y a pareillement au pied de l' autel une victime infortunée qui m' aime, et qui prie le seigneur de lui donner la force de ne plus penser à moi... mais que fais-je ? En m' entretenant ainsi avec toi, loin de t' effacer de mon coeur, je ne fais que t' y maintenir, t' y adorer. Allons aux pieds de l' éternel. Homme trop cher, point de réponse. Adieu pour jamais, adieu. " je lus cette lettre, et je restai immobile pendant plus d' une heure, laissant couler en silence mes larmes dont je m' abreuvois. Enfin le vieux prieur m' aborda. Je lui tendis mes bras, sans prononcer un mot ; il m' aida à me lever de dessus un banc, où j' étois tombé ; il me conduisit à notre couvent. J' allai, sans

p185

rien dire, me jeter sur mon grabat ; et j' y passai la nuit entière à pleurer, en pensant à ma Julie. Dès le point du jour je relus sa lettre. " point de réponse, me dis-je à moi-même ; non, cruelle, tu ne peux me refuser cette satisfaction. Tu as pris congé de moi, tu veux m' envier le même plaisir ! " mais qu' avois-je à lui mander ? Dans le fond, elle me détaillait les cruelles persécutions qu' elle avoit souffertes, elle peignoit les cachots qu' elle avoit habités, les outrages qu' elle avoit essuyés. Elle supposoit que j' avois enduré de pareilles épreuves ; et moi, que m' avoit-on fait souffrir ? C' étoit pour avoir de quoi vivre que j' étois resté dans un couvent ; et, pour m' engager à prononcer mes voeux, on m' avoit fait boire. Loin de penser à me sacrifier à mon dieu, on m' avoit fait entendre (tranchons le mot) qu' on me feroit souper avec ma maîtresse. C' étoient-là des choses bien charnelles, en comparaison de ce qu' elle me mandoit d' honnête et de touchant.

à lui écrire les choses comme elles étoient de mon côté, ma lettre devenoit la parodie de la sienne. J' osai cependant lui répondre. Voici ma lettre ; le dépit d' avoir prononcé des vœux, m' y faisoit parler du

p186

cloître d' une maniere peu mesurée ; et que la passion doit rendre excusable.
Réponse de Merveil à Julie.

" qu' ai-je lu, que m' as-tu écrit, ô ma Julie ? Quoi, pour la premiere fois que tu m' accordes cette faveur céleste, me donner un pareil coup de poignard ! Je vois une lettre de ta main, je l' ouvre en tremblant, je baise mille fois ces caracteres adorés, je lis... ô dieu ! Mon arrêt de mort. Ah ! Ma Julie, l' as-tu donc pu tracer cet ordre cruel ? Quoi, ne te jamais voir ! Jamais de la vie : non les puissances du ciel ne m' y contraindroient pas. Tu m' as aimé, tu l' avoues ; tes beaux yeux m' ont pleuré, quand tu m' as cru mort ; c' est à moi que tu t' es sacrifiée... ô ciel ! Tu t' es immolée à moi, quand tu me croyois au tombeau : je vis, et tu m' abandonnes.

Tu espérois en moi ; tu croyois que ton amant auroit la force et le courage de t' enlever à tes cruels tyrans ; tu mettois en lui tes espérances, comme en un dieu tutélaire. Que cette idée étoit capable de m' enorgueillir ! Et à présent tu as perdu toute espérance et toute confiance en moi : tu ne daignes plus me

p187

voir le reste de ta vie ! L' indigne habit que je porte m' a donc bien avili à tes yeux ! Crois-tu que je ne puisse avoir une ame sous ce froc ? Ah ! Tu l' éprouveras ! Cruelle, tu veux que je reste éloigné de toi, pleurant sur les marches d' un autel, couvert de mon capuce, privé de la vue de ce que j' adore. Je te ferai voir que ma destinée n' est pas telle, que je dois être ton vengeur, et non

pas un humble moine. J' irai, le fer et
la flamme à la main ; je forcerai le
parloir et les grilles ; je t' enleverai dans
mes bras ; et malheur à qui osera s' opposer
à moi !

Tu frémis de mes propos. Assiégée
continuellement par des nones imbécilles,
tu as ouvert ton ame à leurs
petits scrupules. Nous nous sommes
donnés à Dieu, me dis-tu. Qu' appelles-tu
se donner à Dieu ? Avons-nous jamais
été hors de sa puissance ? Pouvons-nous
être plus à lui par nos voeux forcés, que
nous n' y sommes par la nature ? Nous
fûmes à lui du moment qu' il nous créa ;
nous devons remplir la destination qu' il
nous a imposée. Il nous a faits, non
pour vieillir, membres inutiles, dans la
poudre d' un cloître, nous berçant de
la chimere de nous être donnés à lui ;

p188

mais pour nous aimer, pour faire le
bonheur l' un de l' autre. Voilà notre
sort ; tu ne peux rien pour Dieu, tu
peux tout pour moi. Oui, ma Julie,
tu seras à moi ; mais je sens que mon
langage révolte ton ame imbue des
préjugés du cloître. Hé bien, prenons-en
un plus conforme à tes idées. ô ma bien
aimée ! Tu veux que je renonce à toi,
afin, dis-tu, que nous nous réunissions
dans l' autre vie. ô Julie ! Cet effort,
quelque nom qu' on lui donne, n' est
point en mon pouvoir. Jamais personne
ne pourra me communiquer cette force
et ce desir ; toi seule, maîtresse de
mon ame, tu peux la tourner à ton gré ;
et tu m' abandonnes ! Tu ne veux pas
me voir. Je ne suis qu' à toi, donne-moi
à notre dieu ; inspire-moi la religion
dont tu es pénétrée ; fais-moi vouloir
ce que tu veux. à ta voix je serai tout
ce que tu desireras, je prendrai tes
sentiments, je deviendrai un autre toi même.
Si tu me prives de ta vue, je tombe
dans le désespoir ; et tu ouvres entre
nous deux un abîme éternel. ô ma Julie !
Souffre que je te voie, que je pleure,
que je prie avec toi, puisque tu le
veux ; ne sois pas inexorable, rends-moi

chrétien comme toi dans cette vie,

p189

conduis-moi au bonheur dans l' autre.

Etc. "

Julie ne put résister à l' idée de m' arracher à la perdition, et de me donner à son dieu. Cette manie de convertir les hommes est un piège dangereux qui a fait succomber bien des saintes. Elle me vit, et elle fut plus tendre que jamais. J' éprouvai combien la dévotion ajoute de vivacité et de finesse à l' amour. Le nôtre étoit sûrement des plus innocents ; nos plaisirs étoient tous spirituels ; à peine avois-je le privilège quelquefois de baiser les doigts de mon amante, à travers la grille. Je ne la voyois pas le quart de ce que j' aurois désiré ; mais nous étions convenus de certaines façons de nous entretenir de loin ; et nous jouissions d' une correspondance presque toute mentale. J' étois chargé, par exemple, de sonner les cloches ; elle avoit le même emploi dans son couvent. Quand je remplissois ma charge, et elle la sienne, je disois : " ma Julie fait la même chose que moi " ; et nous sonnions à qui mieux mieux. Nous regardions tous deux la lune aux mêmes heures, et je faisais ainsi à ma fenêtre, avec une mélancolie voluptueuse, des méditations, dans lesquelles je savois que ma maîtresse étoit plongée de son côté.

p190

Pour l' imiter en tout, je priois quelquefois, au pied des autels, ce dieu sacré que je savois être imploré, dans le même temps, en ma faveur, par ma divine Julie. Nous avions des moyens plus favorables encore pour nous entendre mutuellement. Nous demeurions fort loin l' un de l' autre ; mais, de ma fenêtre, je pouvois appercevoir la sienne ; et nous étions convenus d' un langage particulier, qui consistoit dans l' arrangement, le nombre et la couleur de certaines fleurs, que nous

placions, chacun de notre côté, sur nos fenêtres ; et que nous pouvions changer tant qu' il nous plaisoit. Par ce moyen, nous nous faisons entendre presque aussi bien qu' avec la parole. Nous avions, tous les deux pareillement une lunette d' approche, pour voir et distinguer dans le lointain le jeu de toutes ces fleurs. Tel étoit le langage du jour. Celui de la nuit étoit composé de fusées et autres pieces d' artifice que je procurois à Julie ; et que nous faisons jouer, chacun de notre côté, les diversifiant, comme les fleurs, par le nombre, la couleur et la forme ; et indiquant, par ces variations, ce que nous voulions nous faire entendre réciproquement. Ces entretiens, tant diurnes que nocturnes,

p191

étoient des plaisirs cent fois au-dessus de ceux que j' avois goûtés dans les bras de plusieurs autres beautés ; mais il faut avouer que cela ne suffisoit pas pour contenter quelqu' un, qui, n' étant pas une pure essence, tenant à la terre par le limon de son corps, ne pouvoit se contenter de cette jouissance mentale. Je goûtois déjà, depuis six mois, ces plaisirs innocents ; mais leur trop grande spiritualité les faisoit évaporer ; et l' uniformité de la vie que je menois commençoit à me peser. D' ailleurs ce malheureux prier, d' abord si passionné pour moi, me prenoit peu-à-peu en aversion, parcequ' il me craignoit, et qu' il ne m' en imposoit pas. Il commença par ne vouloir plus me mener voir ma Julie ; et il finit par me faire défendre en forme de mettre le pied dans son couvent. Ce fut une vieille religieuse, aigre et jaunâtre, qui me signifia cette défense, le plus crument qu' il lui fut possible. Je donnai, de bon coeur, à tous les diables la vieille et tout le couvent, excepté ma Julie. Je retournai vers mon indigne manoir, avec une humeur telle qu' on peut se la figurer. Heureusement pour lui, le maudit prier ne se trouva pas sur mon passage. " quoi ! Me disois-je à moi-même,

avec indignation, être couvert d' un
froc, pourrir dans l' état monacal ; et,
pour comble d' outrage, me voir
défendre la vue de mon amante ! "
pour me distraire, je consentis le soir
à me trouver à une partie secrete, où
nos jeunes gens avoient introduit, je ne
sais comment, une fille déguisée jusqu' aux
dents. Je mangeai, je bus, je
dansai de rage. L' indécente femelle,
égayée par les fumées du champagne,
voulut voir quelle figure elle auroit en
moine, et moi en fille. Nous troquâmes
d' habits, et l' on me trouva passable sous
celui du sexe ; car, avec toutes mes
aventures, je n' avois encore que dix-huit ans,
et point de barbe.

Dans le moment que nous étions au
fort de notre joie grossiere ; et que je
commençois moi-même à oublier un peu
le guignon qui me transportoit, le prier
entre ; tout le monde se sauve ; on
renverse les lumieres ; on lui fait tomber de
la main sa lanterne sourde ; mais le
traître, à la lueur du feu de la cheminée,
m' apperçoit et me reconnoît. Je crus voir
que le coquin n' étoit venu troubler cette
partie, que pour me surprendre. " ah
malheureux, me dit-il, je vous reconnois !
Après les voeux que vous avez prononcés

à la face du ciel, vous osez souiller
votre corps par un tel habit ! Enfants,
qu' on le saisisse. " deux jardiniers
gigantesques paroissent tout-à-coup et
veulent fondre sur moi. J' en renverse un,
je jette le prier à la renverse, d' un coup
de poing. Je vole au jardin ; aidé par
l' obscurité, j' échappe à la vue, à la griffe de
mes persécuteurs ; je grimpe au haut d' un
mur ; l' espalier me sert d' échelle ; arrivé
au sommet, je vois heureusement passer
dans la rue une charrette de foin très
haute, je me jette dessus ; delà je me coule
aisément jusqu' en bas, sans que le
charretier s' en apperçoive ; me voilà libre et
dans la rue ; mais couvert d' un habit de

fille, et sans argent au milieu de la nuit.
Un vieux débauché passa bientôt, précédé
d' un valet qui portoit un flambeau.
Il s' arrête à me considérer. " oh ! Dit-il,
quelle charmante rencontre ! Elle est à
croquer ! Venez avec moi, ma belle
enfant. -après tout, me dis je à
moi-même, qu' est-ce que je risque ? Je
suis assez fort pour me défendre, s' il
veut me faire quelque violence. Pour
peu que je le trouve honnête, je lui
avouerai tout ; et peut-être il me prêtera
quelque secours, quand il me connoîtra
pour un homme. " d' ailleurs je

p194

ne savois où aller coucher, ni manger le
lendemain. Il me présenta son bras, je
l' acceptai sans façon, et je me laissai
conduire sans prononcer un mot.
Nous arrivâmes bientôt chez lui. Je vis
une maison bien meublée, qui annonçoit
de l' opulence. En entrant il demanda
si sa femme étoit couchée, on lui dit
qu' oui ; il me conduisit dans une petite
chambre écartée, et s' enferma avec moi.
Le malheureux, sans préambule et sans
délai, me sauta au cou, et voulut
m' accabler de ses odieuses caresses. Je le
repoussai d' un air déterminé. Il m' offrit sa
bourse, sa montre, sa tabatiere ; enfin il prit le
parti de recourir à la violence. " oh !
Parbleu, dit il, de force ou de gré, tu ne
m' échapperas pas " ; il voulut décidément
en venir à des extrémités ; je résistois,
en lui criant : " mais apprenez donc
avant tout qui je suis. " il me répondoit :
" fusses-tu le diable, il faudra
bien que tu cedes. "
nous en venons à l' exercice du pugilat,
c' est à dire, pour parler vulgairement, aux
coups de poing. Je lui en applique un qui
l' étend par terre au beau milieu du plancher.
Il pousse des cris affreux ; je m' échappe
de la chambre, et je cours comme
un fou, ou si l' on veut une folle, avec

p195

une robe déchirée, une coëffure en désordre. Sa femme paroît, c' étoit une matrone dont la figure étoit, si l' on veut, un peu vieille, mais aimable et imposante. " où courez-vous ainsi, mon enfant, me dit-elle ? Venez avec moi ; on ne vous fera point de mal. " à ces mots elle me prend par une main ; sa femme de chambre, jeune et jolie fille, par l' autre. Je me laisse conduire dans l' appartement de madame. Elle ferme la porte, me fait asseoir et me dit avec bonté : " remettez-vous, mon enfant, ne craignez rien ; mon mari ne vous fera point de mal. Mais dites-moi la vérité, qui êtes-vous ? Comment êtes-vous venue ici à une telle heure ? Où monsieur vous a-t-il trouvée ? Madame, lui répondis-je, vous me paraissez honnête et digne de toute ma confiance ; mais permettez, qu' en vous dévoilant une partie de mes infortunes, je vous cache mon nom, par ménagement pour bien du monde. Vous m' approuverez un jour, quand je pourrai vous faire ma confession générale ; qu' il vous suffise, pour le moment, de savoir que, malgré l' heure indue où je suis venue ici ; je ne suis pas ce que je puis paroître. La résistance que j' ai faite à

p196

m. Votre époux, en est la preuve. Il m' a trouvée dans la rue du rempart ; j' y étois sans asyle, sans argent ; il m' a offert, de me conduire chez lui ; j' ai cru qu' il n' y avoit rien à craindre de la part d' un homme de cet âge ; mon affreux abandon m' a fait le suivre. Vous me demanderez pourquoi je me trouvois dans la rue ; j' y étois parceque je venois de sauter, à l' aide d' une charrette de foin, du haut des murs d' un couvent, où l' on m' a cruellement maltraitée ; au point que je craignois pour ma vie. J' ai le malheur d' abhorrer le cloître ; je suis une victime échappée à l' autel. " la dame comprit que j' étois une jeune demoiselle qu' on avoit persécutée, pour lui faire prendre le voile, et qui s' étoit

échappée. " hélas ! Dit elle en gémissant, voilà où l' on réduit les jeunes filles par la persécution ! Vous avez l' air honnête, mais il ne faut pas vous perdre, ma chere demoiselle ; vous ne pouvez rester sur le pavé ; il faut retourner chez vos parents, ou dans votre couvent. -plutôt mourir mille fois, m' écriai-je, que de faire l' un ou l' autre. Hélas ! Je sens bien que la décence ne me permet pas de rester sur le pavé ; je n' ai pas d' ailleurs une obole pour y subsister ;

p197

si je pouvois être aidée de quelque ame charitable, je m' enfermerois volontiers dans quelque autre monastere ; mais je voudrois que mes parents ignorassent ma retraite, jusqu' à ce qu' on leur eût ouvert les yeux sur la cruauté de leur conduite, et qu' on les eût fait renoncer au dessein de me tyranniser. Ma chere enfant, me répondit la dame, votre projet est raisonnable, et je me sentirois disposée à le seconder ; je croirois faire une bonne oeuvre en cela ; mais il faudroit vous connoître " . Elle reprit après une courte pause : " auriez vous en vue quelque couvent particulier ? " je lui proposai celui de ; c' étoit positivement le séjour de Julie. " autant vaut celui-là qu' un autre, reprit-elle ; j' y connois quelqu' un, je pourrois vous y recommander. D' ailleurs, la pension n' y seroit pas chere : au reste nous parlerons de cela demain plus à notre aise. Il est tard, il faut nous reposer. Jeanneton, dit-elle à sa femme de chambre, mademoiselle est décente, et paroît bien née ; n' auriez-vous point de difficulté à lui prêter la moitié de votre lit pour cette nuit ? " Jeanneton témoigna la meilleure volonté du monde ; " et vous, mademoiselle,

p198

me dit sa maîtresse, n' auriez-vous

point de répugnance à coucher avec elle ? " Jeanneton étoit fraîche et appétissante : je répondis que je me tiendrois honorée d' une telle bonté.

Nous allâmes nous coucher ; en un clin-d' oeil je fus deshabillé, je me glissai dans le lit, j' y serrai contre mon coeur ma charmante compagne, je me sentois tout en feu ; mais je réfléchis que, s' il m' échappoit la moindre étourderie, je serois perdu. J' eus donc la force de me posséder, de coucher avec une jolie fille, et d' être sage, me contentant de lui donner quelques baisers qu' elle me rendit de bon coeur. Elle me fit jaser toute la nuit, et m' accabla d' un déluge de questions, auxquelles je répondis ce que je voulus.

Nous nous levâmes d' assez bon matin. En m' habillant, je dis à ma compagne de lit, pour excuser mes cheveux courts, que j' avois porté le voile quelques mois, en qualité de novice. Comme j' avois eu ma robe déchirée, en me débattant contre le maître de la maison, madame m' en fit donner une autre fort propre, avec le reste de l' ajustement. Je ne fus pas fâché de cela, parceque si j' avois paru au couvent de Julie, avec l' habit sous lequel je m' étois sauvé, j' aurois craint que le

p199

prieur n' eût donné mon signalement dans ce couvent.

Je me trouvai assez bien mise ; et j' entendis ma bienfaitrice dire à Jeanneton :

" c' est une grande fille d' assez bonne mine. Sa physionomie me revient, elle a je ne sais quoi de franc et d' ouvert, qui plaît tout-à-fait. " cette brave dame redoubla de bonté pour moi. Elle s' aperçut, par ma conversation, que je savois le latin, et que j' avois l' esprit beaucoup plus cultivé qu' une fille ne l' a ordinairement. " vous avez reçu une belle éducation, me dit-elle ; vous devez être d' une condition distinguée. "

" madame, lui répondis-je, je n' ai point à rougir de ma naissance. Mais, puisqu' il faut que je cache quelque chose à une dame comme vous, ce qui me coûte beaucoup, je dois au

moins vous dire la raison de cette réserve. Je ne puis vous déclarer mon nom, parceque mon pere a contre lui une sentence de mort ; il sollicite sa grace ; mais il est obligé de se cacher ; j' exposerois peut-être sa vie, si je déclarois qui je suis ; et la fille, dévoilée, feroit concevoir l' espérance de découvrir le pere. "

la dame convint que cette raison

p200

étoit sacrée ; j' ajoutai : " réfléchissez d' ailleurs, madame, que si j' étois une fille qui eût des intentions peu droites, je ne souhaiterois pas d' être enfermée dans un couvent ; je ne chercherois qu' à retourner sur le pavé où monsieur votre mari m' a rencontrée. -vous avez raison, répondit la dame, je me charge de vous, je crois que vous le méritez. Je tâcherai, quand il en sera temps, de vous reconcilier avec votre pere ; et je vous menerai, après le dîner, au couvent dont vous m' avez parlé. "

on sonna le dîner ; je me trouvai à table vis-à-vis du mari, qui à peine osa lever les yeux sur moi ; car sa femme, étant honnête et respectable, en imposoit à ce vieux débauché.

LIVRE 6

p201

Immédiatement après le dîner, Madame De Bonneville, c' est le nom de ma bienfaitrice, me fit monter en voiture, et me mena au couvent de ma Julie. La vieille tourriere, qui m' avoit vu tant de fois sous l' habit monacal, s' étoit *endormie dans le seigneur* , c' est-à-dire, selon le pieux style de ces maisons, qu' elle étoit morte. Personne ne pouvoit me reconnoître. Ma protectrice dit à la prieure :
" voilà une jeune demoiselle à laquelle

je m'intéresse, je vous la recommande
comme ma fille, je lui servirai de mère,
elle vous fera par la suite connaître sa
famille. Je vous prie de l'en dispenser
pour le présent. " ma protectrice étoit
fort connue dans le couvent ; on me
reçut à bras ouverts. Je palpitois de joie,
ce qui devoit répandre de la rougeur et
de l'embarras sur mon visage ; la prieure

p202

ne manqua pas de prendre mon trouble
pour de la modestie. Madame De Bonneville
m'embrassa, je la quittai avec
attendrissement, je passai le grand tour,
et me voilà dans le couvent.

Tout-à-coup je me vois entouré d'un
essaim de religieuses qui m'honorent de
leurs chastes caresses ; delà je suis conduit
chez les pensionnaires ; et il me tombe
sur le corps une soixantaine de jeunes filles,
parmi lesquelles plusieurs étoient
jolies, qui m'embrassent toutes avec
innocence, et à qui je le rends de tout mon
cœur.

Ce que j'avois de plus pressé, c'étoit
de voir ma Julie, qui ne se doutoit de
rien. Je la cherchois de tous côtés, enfin
je l'apperçois au fond du jardin. Je
m'écrie : " ah mesdames, je veux voir votre
jardin ; -on va vous y mener, disent
toutes les pensionnaires : -non,
de grace, mesdemoiselles, je veux être
seule. " sur le champ je m'élançai, et
les plus légères ne peuvent me suivre.
J'étois déjà au fond du jardin, que
plusieurs étoient encore sur l'escalier ; en
approchant de ma Julie, le tremblement
me saisit. Elle se promenoit d'un air
touchant et rêveur. " elle pense à moi, me
disois-je en palpitant. " je passe à côté

p203

d'elle, je lui fais la révérence, elle me
la rend sans me regarder ; je repasse,
nouvelle révérence ; elle me regarde, et
reste immobile ; puis, comme se disant à

elle-même, " cela ne peut pas être " :
elle continue son chemin. Je repasse, elle
me regarde de nouveau ; je la fixe avec
amour, elle pâlit, elle tremble. Je me
précipite sur elle, je la serre dans mes bras :
" ah ma Julie, lui dis-je ! -ah ! Malheureux,
dit-elle, que venez-vous faire
ici ? -vous en tirer, m' écriai-je,
ou bien y vivre avec vous. -ah !
Mon cher Merveil, reprend-elle
tendrement, tu m' aimes, je le vois ; mais
à quel danger nous exposes-tu tous
deux ! " alors elle me regarde passionnément,
et peu à peu défaille dans mes
bras. Les pensionnaires me joignent : je
m' écrie : " voilà une de vos religieuses
qui se trouve mal : -hélas ! Me
dit-on, depuis quelque temps, cela lui
arrive tous les jours. La pauvre enfant !
Elle dépérit à vue d' oeil. " je ne voulus
pas qu' une autre que moi la conduisît
à son lit. Je portois ma Julie dans mes
bras ; elle avoit la tête appuyée sur mon
épaule, son visage tourné vers le mien.
Je respirois son haleine ; elle étoit dans
un état de langueur, causé par l' amour

p204

qu' elle me portoit. Que j' étois attendri !
Je la montai à sa cellule, je la posai sur
son petit lit, et je m' assis auprès d' elle.
Les nonnes et les pensionnaires qui
peut-être avoient été scandalisées de ma
rapidité à la course, me trouverent alors très
compatissant ; une impression corrigea
l' autre, et tout alla le mieux du monde.
Quoique gêné par la présence de tant
de témoins, je ne laissai pas de donner
un libre cours à mon amour. Je témoignai
à ma Julie l' intérêt le plus tendre ;
je l' exhortai à prendre courage, de l' air
le plus touchant. Enfin, pour la faire
revenir plus efficacement, j' osai lui
donner quelques baisers. J' embrassois mon
amante devant des religieuses ; et elles
admiroient ma charité.
Julie embarrassée de mes caresses, se
remit très vite. Nous ne manquâmes pas
d' occasions, par la suite, pour nous trouver
souvent tête à tête. Elle ne vouloit
pas d' abord me voir ; elle m' ordonnoit,

au nom de l' amour qu' elle avoit pour
moi, de quitter le couvent au plus vîte ;
sinon elle me menaçoit de me dénoncer.
Je l' en défiois, en lui disant qu' elle
n' auroit pas la force de me faire tant de mal.
La religion luttoit dans son coeur contre
l' amour. Elle prioit beaucoup, et n' en

p205

étoit que plus tendre. Elle s' apprivoisa
bientôt à me parler familièrement ; au
bout de quelques jours, notre amour se
montra tellement à découvert, qu' on
nous appelloit déjà les deux inséparables ;
mais on prenoit notre affection pour de
l' amitié, et cela faisoit un très bon effet.
Je passai de cette sorte quelque temps
fort agréablement ; mais cela ne pouvoit
durer.

Mademoiselle De Mirville, une de
nos pensionnaires, grande fille bien faite,
et d' une figure très intéressante, se prit
aussi de belle passion pour moi, jusqu' à
en devenir presque folle. Elle me faisoit
des amitiés avec un tel excès, qu' elle ne
se reconnoissoit pas elle-même. (sans
doute l' influence de mon sexe opéroit à
travers mes habits). Elle me disoit naïvement,
que jamais femme ne lui avoit plu
autant que moi, qu' elle me trouvoit un
certain air de franchise, et je ne sais quoi
de mâle qui la ravissoit, qu' elle ne
concevoit pas qu' il lui fût possible d' aimer
jamais plus ardemment un homme.

J' avoue que ses innocentes caresses
m' enflammoient. Mon coeur avoit beau
être à ma secrete amante, mon corps étoit
fort ému quand il se trouvoit dans les
bras de Mademoiselle De Mirville. Elle

p206

avouoit bonnement qu' elle étoit jalouse
de l' amitié que j' avois pour Julie, à qui
j' accordois une préférence très marquée.
Julie, de son côté, sans vouloir témoigner
rien, étoit piquée quand elle me
voyoit embrassée continuellement par sa

rivale. Elle s'apercevoit d'ailleurs que ces marques de tendresse ne me faisoient pas de peine, et elle en gémissoit. Ces deux jeunes personnes étoient les *deux intimes* avant mon arrivée, la jalousie ne tarda pas à naître. Elles redoublèrent d'abord d'amitié l'une envers l'autre, pour se cacher mutuellement leur aversion naissante. Mais enfin le dépit fut le plus fort. Au bout de peu de jours, leur froideur fut très sensible ; et la rupture eût éclaté bientôt, sans l'extrême douceur de ma Julie, fille vraiment unique.

J'avois obtenu avec bien de la peine, une chambre pour coucher seul ; mais on ne voulut pas m'en accorder une qui fermât à la clef. Les religieuses, obligées de veiller sur une jeune demoiselle comme moi, vouloient se réserver la liberté de venir me surprendre quand il leur plairoit. Un soir, que je venois de me coucher, ma lumière n'étant pas encore éteinte, Mademoiselle De Mirville entre, et veut absolument partager mon lit ;

p207

j'eus beau lui représenter que l'habitude de coucher seule m'avoit donné de la répugnance pour souffrir une compagne. Elle ne tint compte de mes remontrances ; elle se déshabilla, et se glissa comme un trait dans mon lit. Elle me serre aussi-tôt dans ses bras, et m'accable de ses caresses ordinaires. Qu'on juge de l'état où j'étois, me trouvant âgé de dix-huit ans, à une pareille fête. Il falloit pourtant me trahir, être infidèle à Julie, ou me résoudre à jouer là le rôle d'une fille. J'eus cette force ; mais quel embarras pour la cacher, et dérober mon sexe ! La lumière n'étoit pas encore éteinte ; je me trouvois dans l'embarras que me causoit trop de bonne fortune. Julie entre elle me voit au lit dans les bras de sa rivale. Elle me lance un regard touchant, et se retire, la douleur dans l'ame ; je saute du lit pour l'arrêter, elle s'échappe. Je veux la suivre dans le corridor, au risque d'être rencontré dans un état où mon sexe pouvoit se trahir. Mademoiselle De Mirville me retient, et me ramène au

lit.

Je lui fis alors sentir avec la plus grande force, l' inconvénient qui résultoit du partage de mon lit, dont je l' aurois volontiers dispensée ; je lui fis promettre de

p208

n' y plus revenir ; je lui donnai un baiser, et elle s' endormit. Pour moi, il ne me fut pas possible de fermer l' oeil ; j' avois l' ame en désordre, et le corps tout en feu.

Je me levai de grand matin. J' allai trouver ma Julie ; elle étoit à genoux, le visage appuyé sur son lit, le corps immobile ; j' entrai respectueusement, comme dans un temple, sans faire le moindre bruit. Je m' aperçus que des larmes couloient de ses beaux yeux ; je me mis à genoux auprès d' elle. " ô ma Julie, lui dis-je d' un ton douloureux, pouvez-vous m' en vouloir ? Ai-je offensé ma Julie ? " elle me regarda d' un oeil tendre et languissant, et se remit le visage sur son lit ; je lui parlai d' un ton si pénétré, qu' elle consentit enfin à me répondre. Elle daigna me faire des reproches, mais si tendres, si modestes, que mon amour en redoubla, s' il est possible. Je baisai sa belle main ; je pleurai avec elle, et tous deux à genoux, nous nous serrâmes mutuellement dans une douce étreinte. Nous restâmes dans cet état quelques minutes. Quelle nuit passée avec la plus belle femme, fut jamais aussi voluptueuse que ce moment chéri !
Je témoignai de la froideur à Mademoiselle

p209

De Mirville, pour l' empêcher de venir m' embarrasser dans mon lit. Loin de la fâcher, je la trouvai humble et tendre ; elle ne faisoit que me demander pardon, elle n' osoit plus approcher ses levres de mon visage, elle se contentoit de me baiser les mains, et je ne pouvois m' empêcher d' être attendri.

Dans l' agitation que me causoient tant de scenes bizarres, et dans la crainte d' être surpris au lit par Mademoiselle De Mirville, je passai plusieurs nuits sans fermer l' oeil. à la fin la nature l' emporta, et je m' endormis d' un profond sommeil. Je me sentois égaré dans les songes les plus flatteurs, il me sembloit que j' étois dans les bras de ma Julie, accablé de ses caresses ; j' étois dans ceux de sa rivale. Cette fille ardente avoit profité de mon sommeil pour me surprendre : elle m' embrassoit avec son innocence ordinaire ; mon tempérament agissoit malgré mon assoupissement. Elle s' apperçoit de mon sexe, s' écrit ; *ah malheureux !* et saute hors de mon lit. Je m' éveille, je la vois furieuse, j' en devine la raison. Je tombe à ses genoux ; " ma vie est dans vos mains, lui dis-je, mademoiselle, vous savez si j' ai manqué au respect que je vous dois. Vous savez si, malgré vos charmes trop puissants,

p210

je n' ai pas eu la force et la sagesse de me dérober, autant qu' il a été possible, à des bontés que l' ignorance de mon sexe vous faisoit me prodiguer. Si vous vous croyez outragée, mademoiselle, vengez vous. Percez ce coeur que vous avez aimé ; je baiserais votre belle main en mourant par vos coups. Cruel, me répondit-elle, oser m' outrager à ce point ! ... et ta précieuse Julie ! ... une femme liée par des voeux solennels ! -ah ! Mademoiselle, m' écriai-je, respectez Julie, elle est innocente. -quelle innocente, reprit-elle ! Je ne m' étonne plus de la jalousie qu' elle témoignoit ; c' est ton amour pour elle qui me faisoit haïr. " je me défendis avec éloquence, j' avois un parti dans son coeur. " ah, traître ! Me dit-elle, tu connois trop bien ton ascendant sur moi. " elle s' étoit assise sur mon lit, j' étois à ses pieds, je baisais ses mains ; Julie alloit à matines, elle entend parler chez moi ; elle entre et me voit dans cette attitude, elle laisse tomber son bougeoir. " ah ! Madame la précieuse, lui dit sa

rivale en fureur, voilà donc cette sainte
qui déguise en fille son amant pour le
faire vivre auprès d' elle ; et qui vient

p211

passer la nuit avec lui ! Ne soyez pas
jalouse, ma belle enfant, je ne vous ai
fait aucun tort : je ne sais pas prendre
les mêmes libertés que vous. "
le coeur me saignoit ; Julie tombe,
comme moi, à genoux devant sa rivale,
elle lui baise les pieds en versant un
torrent de larmes. " mademoiselle, dit-elle,
ayez pitié de moi ; votre ame est
bonne, vous avez connu la mienne,
nous avons été amies. Vous savez si je
suis capable de me livrer au crime, ni
de rien faire qui mérite votre vengeance.
Le ciel m' entend ; si vous aimez
l' infortuné que voilà, puissé-je vous
procurer son coeur et sa main, vous
voir heureux ensemble ; et expier par
mes larmes, le reste de ma vie au pied
des autels, le malheur que j' ai eu de
naître sensible. "
elle n' en put dire davantage ; elle
restoit la bouche collée sur le pied nu de
son amie, comme attendant son arrêt.
Mademoiselle De Mirville s' attendrissoit.
" allez, madame, lui dit-elle, allez à
votre office prier Dieu et remplir les
devoirs de votre état. Ne craignez rien
de moi pour le moment : je veux que
nous ayons par la suite des explications,
et je me réglerai sur les lumieres

p212

que je recueillerai. " Julie se leva.
J' avois le coeur déchiré de son humiliation,
de ses tourments, de sa douleur :
je me levai comme elle, je la serrai
involontairement dans mes bras ; et,
d' un ton lamentable, je m' écriai, ô *ma
Julie !* l' infortunée soupira, et sortit en
silence.
Sa rivale vit mon amour pour elle, et
redevint furieuse ; elle me menaça de

tout révéler ; il fallut l' apaiser de nouveau. Je ne négligeai prières, larmes, génuflexions, ni caresses, rien ne la fléchissoit ; elle me disoit que la chaleur de mes instances ne lui faisoit sentir que l' ardeur de ma passion pour Julie. Je ne vis qu' un moyen de la calmer ; c' étoit en me rendant encore plus coupable. Dois-je me montrer tout-à-fait au lecteur sous un jour défavorable, en étalant un triomphe honteux, auquel on opposa la plus forte résistance. Je dois rendre compte au moins de mes remords. C' étoit la première fois que j' étois vraiment l' agresseur ; j' ai toujours désiré d' être vertueux ; et je n' ai jamais su ériger en exploit glorieux ce qui, dans le fond, me paroît une faute et souvent même un crime. Après quelques moments passés au milieu

p213

d' une cruelle ivresse, nous nous endormîmes dans les bras l' un de l' autre. Comme on pouvoit toujours ouvrir ma chambre, Julie y revint et nous surprit dans cet état ; l' infortunée se retira en silence, le coeur plein d' amertume, et s' en alla pleurer au fond de sa cellule. Mademoiselle De Mirville me quitta plus amoureuse que jamais ; mais elle me défendit, du ton le plus absolu, de revoir jamais Julie en particulier. Je ne savois comment faire, je craignois la vengeance de la jalousie outragée. Les deux rivales se virent en public à la récréation. La cruelle Mirville affecta de réciter des traits de la vengeance des religieuses, qui avoient enfermés, pour la vie, différentes soeurs dans ce qu' on nomme cul-de-basse-fosse, pour les avoir surprises avec des hommes. Chaque pensionnaire raconta l' histoire de quelque nonne malheureuse qui avoit disparu sur-le-champ, après quelque faute qu' on avoit à lui reprocher. On ne doutoit pas que ces victimes ne fussent enfermées dans des souterrains. L' ennemie de Julie détailloit, avec les circonstances les plus affreuses, l' horreur de ce supplice ; une histoire de cette espece lui avoit été

racontée, disoit-elle, par une de ces infortunées,

p214

dont, par un heureux hasard, des maçons avoient ouvert le cachot, en creusant les fondements d' un palais pour le Prince De : Julie palissoit ; et mon coeur saignoit pour elle. Enfin un soir elle vint me trouver toute tremblante ; " ah, mon cher Merveil ! Dit-elle, nous sommes perdus. " je commençai à trembler moi-même. " j' ai descendu, reprit-elle, dans une cave très profonde ; j' y ai trouvé une petite porte toute pourrie, qui s' est ouverte sous mes coups. Cette ouverture m' a conduite à un labyrinthe de détours, puis à un petit escalier que j' ai descendu, en me soutenant à peine. Au fond de ce souterrain, j' ai entendu des gémissements qui montoient de dessous mes pieds. Au milieu de ce cachot sépulchral, j' ai distingué un trou rond, bouché par trois barreaux de fer. Il m' a semblé voir, à travers les barreaux, une malheureuse victime qui étoit dans un caveau encore plus bas, semblable à un puits. Elle s' est jettée à genoux, en poussant des cris, en me tendant les bras ; elle étoit dans une telle profondeur, et sa voix étoit si foible, que je n' ai pu distinguer ce qu' elle me disoit ; mais j' ai cru reconnoître la voix et même

p215

la figure de la pauvre mere Sainte-M qui a disparu depuis peu. Je n' ai pas eu la force de répondre un mot, et je me suis sauvée ; ah, mon ami ! Que deviendrons-nous ? " Julie n' en put dire davantage ; son visage portoit les marques de la plus grande terreur. Je jugeai que son imagination, frappée des recits affreux qu' elle avoit entendus, avoit pu lui faire illusion ; car je ne pouvois me résoudre à croire qu' il

se commît dans les couvents de pareilles cruautés. Je gémissais beaucoup avec elle ; j'osai lui dire que l'unique moyen qui nous restait, pour éviter un sort pareil, étoit de nous évader. Cette idée la fit d'abord frémir ; mais peu-à-peu elle s'y apprivoisa.

La jalousie de Mademoiselle De Mirville me jettoit dans l'inquiétude et dans des trances continuelles. Julie ne dormoit ni jour ni nuit ; et je sentois que la mine devoit éclater au premier instant. Il falloit prévenir le coup, et m'échapper avec mon amante ; mais j'étois sans argent, et rien n'égalait ma cruelle perplexité. On vint m'annoncer Madame De Bonneville ; je volai au parloir. " que je t'embrasse, ma chère amie, me dit-elle de l'air le plus joyeux. " je me prête,

p216

le mieux que je puis, pour recevoir au travers de la grille un chaste baiser. " tiens, dit-elle, voilà deux cents louis, et le reste de tes vingt mille francs en lettres de change. " je prends d'une main les deux cents louis, de l'autre les lettres de change, et je reste stupéfait. " moi, vingt mille francs, dis-je tout ébahi ! " -" oui, mon enfant, reprit ma bienfaitrice, j'ai mis pour toi un simple billet à la loterie de piété, le gros lot t'est venu ; je t'ai procuré une dot assez honnête ; et tu vois qu'il ne m'en a pas coûté beaucoup pour cela. -ô mon adorable mère, m'écriai-je du profond de mon cœur ! " je n'en pus dire davantage. Elle lut dans mes yeux ma reconnaissance ; je baisai avec transport sa main protectrice. " je crois que j'ai fait une heureuse, me dit-elle, et que tu n'es pas ingrate ; je suis trop payée, adieu mon enfant, je suis pressée. " elle me quitte la joie et l'amour dans les yeux. Excellente femme ! Son bon cœur m'attendrit au point que, plein de cette idée, je fus quelque temps sans réfléchir que cet argent du gros lot me fournissoit les moyens de nous tirer Julie et moi d'esclavage. Enfin je fis cette réflexion, et je m'écriai : " ô ma Julie ! J'ai de quoi t'enlever

à tes fers, et vivre avec toi au bout du monde... " puis tout-à-coup le remords me saisit. " mais ô dieu ! Me dis-je, quel usage fais-je du présent de cette femme céleste ? J' enleve une fille consacrée au seigneur, et je me propose de vivre avec elle dans un commerce criminel aux yeux de la religion ! Et moi-même qui suis-je ? Où suis-je ? Excellente femme ! Où a-t-elle placé ses bienfaits ? Mais il s' agit de la vie de Julie et de la mienne ; et d' ailleurs, ne sommes-nous pas des victimes de la violence ? Nos crimes sont pour le compte de nos tyrans ; et nous ne pouvons être coupables de rentrer dans nos droits et dans notre liberté. "

il n' y avoit pas à balancer ni à perdre de temps ; j' allai trouver ma Julie, je lui racontai ma bonne fortune ; je lui dis ensuite d' un ton ferme : " ma chere amie, il faut fuir les derniers coups de la tyrannie ; nous sommes perdus si nous restons ici deux jours de plus ; votre rivale veut tout dénoncer, elle l' a peut-être déjà fait. On prépare déjà la tombe où vous devez être ensevelie vivante. Vos voeux extorqués par la violence, sont nuls, aussi bien que les miens. Rien n' est sacré que notre amour ; Dieu

l' autorise ; il m' a envoyé de quoi faire casser nos voeux, et vivre avec ma Julie ; son ordre n' est pas équivoque. Nous devons obéir au ciel, sauver notre liberté, notre vie, et faire le bonheur l' un de l' autre. "

Julie n' eut pas la force ni la hardiesse de me répondre un seul mot. Je lui dis que j' allois tout préparer, et je sortis en effet ; j' allai trouver mon ancienne hôtesse, qui eut la plus grande peine à me reconnoître sous mon habit de femme. " préparez moi, lui dis-je, pour demain deux chambres et un bon souper. Je viendrai passer quelques jours ici avec un jeune homme de mes amis ;

mais sur-tout le plus grand secret. Vous voyez comme je me déguise pour n' être pas connu. " je lui donnai deux louis ; elle m' embrassa et me promit que tout seroit prêt sans faute.

Je me pourvus de deux habits d' homme, l' un pour Julie et l' autre pour moi.

J' arrêtai un domestique, à qui j' ordonnai de se trouver le lendemain à six heures du soir, à quelques pas du couvent, avec un fiacre. Il me sembloit avoir vu ce drôle-là je ne sais où ; c' étoit une de ces figures communes qu' on voit partout ; peut-être ressembloit-il à un

p219

certain frere que je n' avois vu qu' une fois dans mon couvent, et dont je n' avois qu' une idée confuse. Au reste, je ne fis pas grande attention à ce domestique ; un être de cette espece n' étoit pas fait pour occuper long-temps un esprit plein de Julie.

Je rentrai assez tard ; on étoit au réfectoire ; mais Julie, bien éloignée d' avoir de l' appétit, étoit restée dans sa cellule. J' allai l' y trouver ; je lui remis son habit, et je lui dis d' un ton décidé : " tenez-vous prête pour demain à six heures du soir. " (il y avoit le lendemain ce qu' on appelle breche au couvent, parcequ' une nouvelle abbesse prenoit possession. Je sentois qu' il nous étoit facile de nous évader dans la foule, qui devoit remplir toute la maison à cette occasion.) Julie trembla, pâlit, pleura ; je m' attendris comme elle, et je cueillis, pour la premiere fois sur sa belle bouche, un baiser délicieux.

Quoique tout à ma Julie, je fus obligé de passer la nuit tête-à-tête avec sa rivale, qui ne me parut jamais si tendre et si séduisante. C' étoit une mortelle enchanteresse, mais Julie étoit une divinité.

Le lendemain la foule abonda comme je l' avois prévu. Julie trembla de tous ses

p220

membres pendant la journée entière. Elle venoit à moi, me serroit tendrement la main comme à un protecteur, et sembloit se mettre humblement sous mes auspices. Elle me baisa même la main, chère Julie ! Enfin le moment approcha ; j' allai m' enfermer seul avec elle ; j' eus bien vite jetté mes sots habits de femme ; je fus en un clin d' oeil revêtu de ceux de mon sexe. J' aidai la tendre Julie à s' habiller comme moi. Ma main trembloit, et mon coeur palpitoit dans ce doux ministère. Enfin le jour commençant à tomber, je donne un baiser à ma Julie, qui faisoit le plus joli petit adonis, je lui présente mon bras, je la conduis dans la foule, je la traîne à travers les flots de la multitude, qui ne fait pas la moindre attention à nous. Nous passons à côté de Mademoiselle De Mirville. La malheureuse racontoit notre histoire à une religieuse, et nous allions être découverts le soir même. Elle nous lorgna en passant : nous tremblâmes tous deux. Heureusement il faisoit déjà bien obscur, et elle ne pouvoit me reconnoître, ne m' ayant jamais vu en homme, et n' étant prévenue de rien. Un flot de la foule qui survint, nous sépara d' elle, et détourna son attention, qui se fixoit machinalement sur moi. Enfin nous gagnâmes

p221

la porte, et nous voilà dans la rue. Julie leva les yeux au ciel, et lui adressa une courte prière ; je la fis courir comme une hirondelle, nous trouvâmes bientôt notre fiacre. J' avois prévenu mon valet de l' habit que j' aurois, et du signal auquel il me reconnoîtroit. Il tenoit la portière ouverte. J' enleve ma Julie, je la jette dans le carrosse, je m' y lance après elle, et fouette cocher. Je prends sa chère main dans les miennes, je lui donne un baiser ; elle étoit toute effarée ; elle ne pouvoit prononcer un mot, et sembloit prier intérieurement. Nous arrivons chez notre hôtesse, qui nous reçoit à bras ouverts. On nous conduit dans notre appartement, où tout étoit prêt, bonne table

et bon feu. Je place ma Julie dans un fauteuil ; je saisis, pour l' embrasser, le moment où le domestique étoit allé chercher le souper, et je lui dis. " ô ma Julie ! ô mon amante, mon épouse ! Enfin tu es à moi, je suis à toi pour jamais. " elle me regarde, et peu-à-peu revient à elle-même.

Nous soupâmes d' assez bon appétit. Tête à tête avec ma Julie, je fis une chere délicieuse. Mon grand coquin de domestique, nommé La Jaunisse, paroissoit nous

p222

observer très attentivement, d' un air goguenard, et en même temps sinistre. Julie me paroissoit effrayée chaque fois qu' elle jettoit les yeux sur lui. Pour l' égayer et la réveiller, je fis venir une bouteille de vin de champagne mousseux. J' y trouvai un goût particulier que je ne pouvois définir. Julie n' en vouloit pas boire. J' obtins à force d' instances qu' elle en bût. Je m' imaginois que ce vin pétillant devoit l' animer. J' apperçus, au contraire, qu' à chaque coup, elle paroissoit plus abattue ; ses yeux se fermoient malgré elle. J' attribuois cet accablement à la fatigue et à l' inquiétude qui l' avoient empêchée, aussi bien que moi, de dormir pendant plusieurs nuits. Je me sentois moi-même dans un pareil abattement, et je croyois que c' étoit pour la même raison. Cependant j' étois justement surpris de me sentir endormi auprès de ma Julie, dans le premier moment que je me trouvois libre, et tête à tête avec elle. Mes yeux se fermoient continuellement ; chaque fois que je réussissois à les rouvrir, je voyois ceux de mon coquin sinistrement fixés sur moi. Je ne trouvois rien de naturel dans mon assoupissement. Enfin ma Julie s' endormit tout de bon, et je ne tardai pas à en faire autant.

p224

Je n' ai jamais dormi si profondément ;

et Dieu seul peut-être sait combien
de temps dura ce malheureux sommeil.

LIVRE 7

Je m' éveille enfin tout transi, tout glacé.
Je me reproche de m' être ainsi endormi
devant ma Julie, et de l' avoir laissé
coucher seule, me croyant toujours à table.
Je suis surpris de ne point voir de
lumière. Je me sens tout nu dans l' obscurité ;
mes mains sont pesantes et douloureuses.
Je tâte, je crois toucher des
fers qui m' enchaînent, et je retire ma
main avec horreur. J' appelle Julie ; ma
voix retentit comme sous une voûte. Il
me semble que je suis assis sur une pierre,
les pieds dans l' eau ; j' y porte ma main,
je la retire mouillée ; *où suis-je,*
m' écriai-je ? Je sens comme des bêtes, des reptiles
qui me passent sur le visage et sur
tout le corps. " ô mon dieu, me dis-je !
Suis-je éveillé ; suis-je endormi ?
Suis-je vivant, suis-je mort ? Et ma Julie,
repris-je d' un ton lamentable ! "

p225

la voûte seule me répondit en gémissant.
Je me frotte les yeux, je me leve
désespéré, je sens le poids, j' entends le bruit
de mes fers ; mes pieds trempent dans
l' eau. *ciel ! Il n' est que trop vrai,* me
dis-je, et je me frappe le front d' un poing
furieux. Peu à peu mes yeux se font aux
ténèbres de ce lieu ; j' entrevois par
degrés quelque lueur, lueur désespérante
qui me confirme la certitude et l' horreur
de ma situation ! Je vois l' eau, le caveau,
les fers, tout se débrouille à mes tristes
regards. J' apperçois que je suis réellement
enfermé tout nu dans un caveau
souterrain, les pieds dans l' eau, les mains
chargées de fers. Je vois sauter autour de
moi, et sur moi, des crapeaux, des
lézards, et autres insectes venimeux. La
lumière enfin m' éclaire assez pour me faire
distinguer vis-à-vis de moi, sur le mur,
de grands caracteres. Je lis ces mots,
pour la vie. Inscription effroyable ! à

cet aspect, je pousse des cris, je me frappe
la tête, et je maudis mon existence.
En réfléchissant que j' étois dans un
souterrain, dans ce qu' on appelle un
cul-de-basse-fosse, et que j' y étois enseveli
pour la vie, selon l' inscription, je me
rappelai tout ce qu' on m' avoit dit de la

p226

vengeance des moines ; je sentis que j' étois
tombé sous leur main puissante, et
j' en frémis d' horreur ; mais comment ce
malheur m' étoit-il arrivé ? Je me rappelai
l' attention noire avec laquelle le valet
La Jaunisse m' avoit observé. Je me souvins
de l' avoir vu à mon couvent ; je
songeai à l' assoupissement involontaire
où nous étions tombés Julie et moi ; et
je ne doutai pas que ce coquin ne fût le
délateur qui m' avoit dû livrer aux moines,
pendant le sommeil où sans doute
il m' avoit plongé, par quelque potion
soporifique. à cette idée mes cheveux
se dresserent sur ma tête.

" mais ma Julie, m' écriai-je aussitôt,
ma Julie est aussi trahie ; elle est entre
les mains de ses infâmes béguines, elle
est enterrée vivante comme moi ; c' est
moi qui l' ai plongée dans ce gouffre. "
à cette nouvelle idée, le frisson me saisit,
et je tombai de dessus mon siege de
pierre. La chere ame ! Au comble du tourment
que je souffrois, j' avois passé près
d' une demi-heure sans presque songer à
elle. Que j' en eus de remords, quand elle
revint se présenter à mon imagination !
Je restai long-temps comme abruti par
l' excès de mes douleurs ; je fermais les
yeux, et j' appellois la mort. Un je ne sais

p227

quoi tomba de la voûte, en m' éclaboussant,
et me tira de mon anéantissement.
J' ouvris les yeux, je crus entrevoir que
c' étoit un pain. Je sentis que ce seroit la
pitance qu' on me jetteroit tous les jours par
un trou que j' apperçus à la voûte, que je

n' aurois pas d' autre nourriture ; je tremblois qu' il ne fallût me contenter, pour boisson, de l' eau sale, dans laquelle trempoient mes pieds ; mais j' aperçus, dans un coin, une petite fontaine, dont je tournai le robinet, et qui me fournit de l' eau pour m' abreuver.

On sent si je devois avoir appétit.

" ah ! Laissons là, disois-je, cet odieux soutien. Hâtons notre mort, au lieu de la reculer. " à ces mots, je poussai du pied le pain avec indignation. " mais, repris-je, dois-je me laisser mourir de faim, sans tenter au moins de sortir de cette horrible demeure ? Non, il faut vivre, et nous venger et délivrer Julie. "

sur le champ, je ramassai mon pain noir et mouillé, je le mangeai de rage. Je bus de l' eau de ma fontaine. Ensuite je pêchai de la terre au fond du souterrain ; je l' amoncelai sous mes pieds ; et j' en formai, comme une petite éminence, sur laquelle ils devoient reposer à sec. Toute cette occupation remplit ma

p228

journée ; le peu de lueur dont je jouissois disparut tout à fait. Je me trouvai dans les ténèbres les plus denses, et je sentis que la nuit devoit régner sur la terre. Je m' arrangeai le mieux que je pus sur mon siege de pierre, adossé contre la muraille, les pieds sur ma petite butte. Je m' endormis, et qui plus est, je jouis d' un très bon sommeil. Il y a plus, je fis les rêves les plus gracieux. Je tins en songe, dans mes bras, ma Julie couronnée de fleurs, ma Julie couchée avec moi sur un lit de roses, ma Julie qui me laissa pénétrer au temple du bonheur. Je m' éveillai, le corps un peu rompu par la dureté de mon siege, mais d' ailleurs assez frais. " courage, me dis-je en moi-même, en me rappelant mes rêves ! Le ciel ne m' abandonne pas, il m' envoie d' heureux songes pour me consoler et m' annoncer ma délivrance. Oui je sortirai de ce gouffre ; oui, ma Julie, je t' arracherai de ces abîmes, et je posséderai tes appas. "

à ces mots je me leve plein de courage,

je prends ma chaîne, et j' en frappe
la muraille, dont je fais sauter de petits
éclats. Bientôt je réfléchis qu' il faudroit
m' orienter, pour savoir de quel côté percer
le mur, afin de trouver plus facilement

p229

à m' esquiver. Mais ne sachant pas
positivement où j' étois, comment m' orienter ?
Tout côté m' étoit égal. Je continuai
donc de frapper au même endroit.
Des éclats qui tomboient, je haussois et
consolidois ma petite bute. Je dus
travailler au moins six heures sans relâche.
à la fin, je m' assis un moment pour
respirer. Bientôt après mon pain tomba,
comme la veille, sans doute à-peu-près
à la même heure que le jour précédent.
Je songeai que je devois observer ce
temps, et m' abstenir désormais de frapper
à cette heure, afin qu' on ne se doutât
pas de mon travail, qu' on auroit voulu
sans doute empêcher. D' ailleurs, on ne
pouvoit me voir par le trou ; car la voûte
étoit fort élevée, et le dessus très obscur,
aussi bien que le dessous ; moi-même
j' avois beau regarder tous les jours, pour
reconnoître celui qui jettoit le pain,
j' appercevois seulement une espece d' ombre
qui paroissoit sur le trou, et disparoissoit
sur le champ, quand le pain étoit
tombé.

Je mangeai mon pain avec un appétit
dévorant. Sur le champ je me remis à
l' ouvrage, et avant que l' obscurité fût
venue entièrement, j' avois déjà fait, dans
le mur, un creux sensible. Le lendemain,

p230

après avoir dormi comme un forçat très
fatigué, je recommençai à travailler, et,
me laissant régler par la fatigue, je
m' arrêtai naturellement pour respirer, vers
le temps où le pain tomba. Je mangeai,
je travaillai, mon ouvrage avança. Je
dormis la nuit, pour recommencer le
lendemain ; et toujours la même vie.

Il y avoit quinze jours que je manoeuvrais de cette sorte. Le trou étoit déjà profond ; mais le mur menaçoit d' être d' une épaisseur horrible. Je me remuois avec tant de courage, qu' à peine je m' ennuyois. Cette action mettoit tout mon sang en mouvement, et empêchoit tout croupissement d' humeurs, source ordinaire des noirs chagrins. Malgré ma situation et ma chétive nourriture, je me sentoïis dispos, léger, frais, et pas horriblement malheureux. J' avois du moins l' espérance.

Un jour enfin je crus entendre frapper de l' autre côté du mur ; je m' arrêtai d' abord, et je distinguai les coups bien sensiblement. " dois-je continuer de ce côté, me disois-je ? Est-ce un ami, ou un ennemi qui frappe ? Mais, excepté mes bourreaux, qui peut être mon ennemi ? Celui qui frappe est sans doute quelque malheureux enfermé dans un cachot

p231

voisin, qui travaille comme moi pour en sortir ; mais s' il est ainsi, pour fruit de tant de peines, je ne ferai que m' ouvrir l' entrée de sa prison ; et il faudra, las de tant de travaux, percer un autre mur, pour m' échapper avec lui. Sans doute il vaudroit mieux creuser d' un autre côté, cela me conduiroit peut-être à quelque issue... mais au moins je trouverai de la compagnie. J' aiderai à sauver un pauvre misérable ; nous travaillerons de concert, et l' ouvrage avancera mieux. "

je continuai donc de frapper de ce côté, dirigeant mes coups vers le point où j' entendois aussi frapper, afin de nous rencontrer vis-à-vis l' un de l' autre, et de nous abréger mutuellement l' ouvrage. Je m' aperçus que mon correspondant avoit la même attention, et nous en vînmes à battre juste l' un contre l' autre. à mesure que j' avançois, j' entendois plus distinctement le bruit que faisoit mon voisin, et je concevois que le mur s' amincissoit très sensiblement entre nous deux. J' entendois déjà sa voix qui me donnoit un courage inexprimable,

quoiqu' il parût gémir ; il devoit
aussi m' entendre ; car je chantois tout
le jour comme le plus insouciant, et

p232

le plus heureux des hommes.
Je reconnus la voix du travailleur pour
celle d' une femme. Je m' en assurai
bientôt ; mais cette voix étoit douce et
touchante au suprême degré. Il n' y avoit que
celle de Julie qui pût avoir ce caractere
ineffable. " dieu ! Me disois-je, seroit-ce
ma Julie ? Serait-ce elle que je pourrais
voir et délivrer ? " à cette idée je
tressaillois de joie, et travaillois avec un
courage plus qu' humain. De moment en
moment, je me confirmois dans mon
espérance ; " oui c' est-elle, disois-je " , et
déjà je pouvois presque distinguer les
mots qu' elle prononçoit. Enfin je m' écriai,
ô ma Julie ! j' entendis une voix douce
me répondre : *ô cher Merveil ! Est-ce
vous ?* à ces accens de Julie, à ces
accens adorés, mon coeur fut attaqué d' une
palpitation inexprimable. Je fus obligé
de m' arrêter un moment pour respirer.
Bientôt je me remis au travail avec une
rage amoureuse, au-dessus de toute
expression. Déjà j' entendois jusqu' au
moindre soupir de mon amante ; car, pouvois-je
douter que ce ne fût elle ? " travaille,
ma Julie, lui criois-je, tu vas voir
ton amant. " elle me faisoit les réponses
les plus encourageantes, et continuoit
de frapper. La nuit vint, et ne me fit

p233

point d' abord suspendre mon travail. Il
me sembloit, en tâtant avec mon doigt,
qu' il devoit y avoir déjà un petit trou
de fait dans le milieu du creux ; mais la
nuit ne me permettoit pas de le voir.
Nuit envieuse et cruelle ! Ma Julie se
coucha, en me souhaitant le bon soir le
plus affectueux. Je l' entendis sommeiller
en respirant suavement. " dors, cher
objet, m' écriai-je, demain je te verrai " ;

et dans cette espérance, je m' endormis
moi-même.

Je m' éveillai frais comme l' aurore du
plus beau jour, après avoir bien reposé.
Ma Julie travailloit déjà. Soudain j' aperçus
un rayon qui traversoit le mur,
ce qui m' annonça qu' il étoit percé, et
que le cachot de mon amante étoit plus
éclairé que le mien. " je te salue,
m' écriai-je, ma chere Julie ! " et j' approchai
mon doigt de la foible ouverture ;
elle en fit autant de son côté ; mais le
mur étoit fort épais, et nous nous étions
hâtés de creuser au centre de la brèche.
Tout ce que je pus faire, fut de toucher
du bout de mon doigt, le bout du sien ;
toucher délicieux qui retentit jusqu' à
mon coeur, et me donna une nouvelle
vie !
Cependant, nous ne pouvions encore

p234

nous appercevoir réciproquement. Nous
travaillâmes avec tant de courage, qu' avant
la fin du jour, j' entrevis ma Julie.
Je la priai d' approcher sa bouche de
l' ouverture, et je respirai son haleine. Nous
nous souhaitâmes avec peine le bon soir,
pour nous endormir tous deux dans les
songes les plus délicieux. Je rêvai de mon
côté, que j' ouvris le reste du mur, et
que je pénétrais jusqu' à ma Julie, qui
me recevoit dans ses bras.
Nous nous mîmes au travail le lendemain
avec encore plus d' ardeur. Je jouissois
d' un jour beaucoup plus sensible.
J' entrevoyois assez à souhait ma bien-aimée.
Je conversois avec elle. Avant que la nuit
vînt, je pus alonger mes lèvres jusqu' au
bout de son doigt, à qui je donnai un doux
baiser. Elle en voulut faire autant au
mien. J' étois déjà plus heureux dans ce
souterrain, appercevant un peu ma Julie,
et la touchant du bout du doigt, que je
ne l' aurois été sans elle, dans le palais de
la volupté. Nous nous racontâmes réciproquement
nos peines, et comment nous
étions venus dans cet horrible lieu. Son
histoire étoit à-peu-près la mienne. Elle
s' étoit éveillée, comme moi, avec la plus
douloureuse surprise, dans l' horreur d' un

cachot.

p235

Le lendemain le trou fut assez grand,
pour que nous pussions coller mutuellement
notre bouche l' une contre l' autre.

J' avançai mes lèvres vers ma Julie, la
suppliant en grace d' approcher aussi les
siennes. Elle rougissoit, elle en brûloit
d' envie ; mais elle ne pouvoit s' y résoudre.

" ma chere amie, lui disois-je, peux tu
refuser cette faveur à un malheureux
qui est privé de tout dans l' univers ? "
elle s' y détermina enfin, et je pressai de
ma bouche la bouche délicieuse de ma
Julie ; baiser ravissant qui fit pétiller mon
sang, et palpiter mon coeur ! La pudeur
de Julie rendit ce plaisir trop court.

Au bout de quelques jours nous pûmes
nous serrer la main. Nous nous vîmes
réciproquement tout le visage, je collai
bientôt ma joue contre celle de mon
amante. Enfin, l' ouverture de la muraille
devint assez grande pour me livrer
un passage complet ; je pénétrai dans
l' asyle de ma Julie : je la serrai dans mes
bras, je sentis mon coeur battre contre son
coeur. Nous restâmes long-temps dans
cette douce étreinte, nous baignant
mutuellement de nos larmes de tendresse,
unis ensemble comme la vigne l' est à
l' ormeau, tellement que nous semblions
ne faire qu' un corps, comme nous ne faisons

p236

qu' une ame. Quels moments, grand
dieu, quels plaisirs ! Et nous pûmes n' en
pas perdre la vie !

Julie, traitée moins indignement que
moi, étoit dans un cachot qui offroit un peu
l' apparence d' une chambre. Elle avoit du
moins un châlit ; on lui descendoit aussi
par un trou, du haut de sa voûte, de quoi
manger honnêtement : le vin ni la bonne
chere ne lui étoient point épargnés, ce
qu' elle devoit sans doute à la pitié de
quelque religieuse : elle avoit même de

la lumière ; ce qui me parut une chose
délicieuse le soir. Elle étoit habillée, et
elle me prêta son voile pour me faire une
ceinture.

Nous soupâmes tête à tête ; j' étois assis
sur son lit. Nous avons un poulet et une
bouteille de vin. J' apportai mon pain, qui
ne tomboit plus dans l' eau, parceque
j' avois élevé un petit tertre à l' endroit de
sa chûte. Je fis un souper délicieux. Après
tant d' abstinence, combien tout ne devoit
il pas me paroître exquis, sur-tout
dans la compagnie de ma Julie !
Quand il fallut aller au lit, je vis
bien que ma tendre amante souffroit
d' être obligée de me laisser coucher sur la
dure dans mon cachot ; mais elle ne pouvoit
se résoudre à partager son lit avec

p237

moi. J' observai son tendre embarras. Enfin
elle me conjura de coucher dans son
lit, me disant qu' elle seroit trop heureuse
de veiller auprès de moi. On sent bien
que je ne pus accepter une pareille
proposition ; elle n' avoit qu' un matelas que je
lui laissai, et je me contentai de prendre
un peu de paille dans sa paillasse, pour m' en
faire un lit, avec quelques-unes de ses hardes
qu' elle étendit dessus. Ce lit me parut
divin, après la maniere dont j' avois passé
les nuits depuis deux mois. Elle se
coucha dans le sien. Nous nous souhaitâmes
le bon soir, comme deux amans se font
des adieux, en se quittant pour le voyage
d' outremer. Je me proposois bien de
demander par la suite des faveurs plus
signalées ; mais le respect me retenoit. Julie
étoit aussi sacrée qu' adorable.

L' homme n' est jamais content. Je voulus
le lendemain obtenir quelque chose
de plus ; mais Julie me refusoit toujours
jusqu' aux moindres caresses. " ma bien
aimée, lui disois-je, peux-tu être si
cruelle à ton amant ? Peux-tu refuser
quelque chose à ton époux ? Oui, ma
chere, quand tu m' as suivi hors de ton
couvent (démarche infortunée qui
nous a précipités dans l' abîme !) n' as-tu
pas suivi ton époux ? N' avois-tu pas déjà

reconnu la nullité de nos vœux ? Nous sommes seuls dans l'univers ; nous rentrons dans les droits de la nature, qui associe les amans, sans prêtre et sans notaire. Nous voilà dans le cas de nos premiers parents, jettés seuls dans les déserts du monde, associés ensemble par les loix de la nature, sous les regards du créateur. "

Julie résistoit, soupiroit et ne savoit quoi me répondre. Il fallut que je fisse ma cour pendant plusieurs jours. Enfin elle consentit à me donner la main ; car ce fut proprement un mariage ; elle se prosterna sur la terre, invoquant l'éternel avec les plus ferventes prières. Je me mis à genoux à côté d'elle : je pris à témoin le dieu, qui seul nous voyoit, des serments que je fis à ma tendre épouse. J'attestai la voûte sépulcrale qui nous couvroit, les murs funebres qui nous enfermoient, la lampe nocturne qui nous éclairoit. Julie prononça les mêmes serments, avec le plus saint recueillement. Enfin, je la pris dans mes bras, l'amour conjugal se peignit dans ses yeux à travers l'embarras d'une pudeur virginale ; je saisis l'instant propice, et je fus heureux. Anges de l'éternel, vous le savez, vous qui détournez vos regards des coupables plaisirs des

hommes, le bonheur étoit avec nous dans le sein de la terre. Après les plaisirs enivrants, nous en vînmes à ces moments d'intimité plus délicieux encore. Quelle nuit, grand dieu ! Peut-on après cela se plaindre d'avoir été malheureux ? Enfin nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre. Je m'éveillai le premier, je contemplai, à la lueur de la petite lampe, ma Julie reposant sur mon sein. Qu'elle étoit belle ! Que son haleine étoit douce ! Mais quoiqu'elle dormît, je voyois des pleurs s'échapper de ses paupières fermées. J'en étois affligé, je les séchois avec mes lèvres, je l'éveillai par un baiser. " ô ma

bien aimée ! Lui dis-je, ton sommeil
m' attriste, je vois couler des pleurs de
tes beaux yeux ; manque-t-il quelque
chose à ton bonheur, quand je crains
de mourir de l' excès du mien ? "
Julie soupira, et me répondit, en me
donnant un baiser. " ô mon ami ! Toi
seul peux me rendre heureuse ; le ciel
m' en est témoin, tu feras ma félicité ;
mais hélas, que nos plaisirs enfanteront
de malheurs ! Que deviendront
les infortunés à qui nous donnerons la
vie ? Osons-nous les appeler du néant,
pour souffrir dans le sein de la terre,

p240

et mourir de misere ? " je fus saisi et
attendri de cette idée ; j' embrassai mon
épouse, je la serrai sur mon coeur. " ô
ma Julie ! Lui dis-je, il est vrai, nous
mettrons au monde des malheureux ;
mais crois-tu que nous resterons dans
cet effroyable abîme ? Nous avons des
bras ; déjà par nos efforts nous avons
su nous rejoindre ; nous viendrons à
bout, par nos travaux réunis, de sortir
de ce gouffre, et de revoir la lumière. "
je la consolai plus par mes
caresses que par mes raisons ; et je sentis
qu' il falloit se prescrire la réserve
nécessaire, pour ne pas engendrer une
postérité malheureuse.
Nous nous levâmes de grand matin,
autant que nous pûmes le conjecturer.
Nous n' avons pas de temps à perdre, il
falloit travailler pour notre délivrance ;
mais de quel côté porter nos efforts ?
Nous tînmes conseil. Tandis que je méditois
sur cet objet avec recueillement,
il me sembla entendre, sous nos pieds, un
certain bruit sourd. " prête l' oreille, dis-je
à ma Julie, n' entends-tu rien ? " Julie
écouta, et se jeta toute tremblante
dans mes bras. " ah nous sommes perdus !
Me dit-elle, il y a du monde sous nos
pieds. -que crains-tu, ma chere,

p241

lui répondis-je ? Ce sont nos libérateurs.
Oui, ma Julie, ce sont des hommes
qui travaillent dans les souterrains, et
qui pourront nous délivrer ; ou des
malheureux qui gémissent dans un cachot
plus profond que le nôtre ; nous
les soulagerons, ils nous le rendront ;
et, réunis avec eux, nous en travaillerons
plus vite à sortir de ce gouffre.

Oui, c' est sous nos pieds qu' il faut
creuser. Au-dessus de nos têtes, nous
trouverions nos tyrans ; à nos côtés
il n' y a que des cachots ; en creusant
sous nos pieds, nous sortirons du
pouvoir de nos bourreaux, et nous
recouvrerons notre liberté. Courage, ma
chère ame, pardonne, si je te laisse
travailler ; c' est pour que tu sortes plutôt
de ce triste séjour. "

nous travaillâmes ensemble à creuser
le sein de la terre ; Adam n' eut pas plus
de plaisir à bêcher avec Eve le paradis
terrestre. Après nous être fatigués toute
la journée, nous soupâmes tête-à-tête
avec un excellent appétit. Nous couchions
sur le même châlit, nous nous endormions
dans les bras l' un de l' autre ; et, pour
comble de joie, à mesure que nous
avancions, nous entendions plus distinctement
le bruit qui se faisoit sous nos pieds,

p242

ce qui augmentoit nos espérances. Non,
les rois ne sont point plus heureux que
nous l' étions alors.
Après la terre, nous trouvâmes bientôt
la pierre vive. " il y a donc une carrière
ici, m' écriai-je ; ce sont des ouvriers
qui travaillent dans le souterrain :
nous sommes sauvés. " j' embrassai ma
Julie avec transport, et nous poussâmes
nos travaux avec un vif redoublement de
courage. La pierre étoit plus dure à creuser
que la terre ; mais aussi notre
espérance, en croissant, augmentoit notre
force. Le bruit des travailleurs devenoit plus
fort, et nous reconnoissions sensiblement,
au retentissement, qu' il devoit y avoir un
vuide sous nous. Enfin, nous conjecturâmes
que les gens du souterrain nous

avoient entendus ; car nous sentîmes qu' ils avoient l' attention de battre directement sous nos pieds, et de faire correspondre leurs coups aux nôtres, comme pour nous aider dans notre travail. Nous ne nous possédions pas d' aise. Enfin nous les entendîmes pousser un cri tous ensemble. Nous y répondîmes comme nous pûmes. J' ignore s' ils nous entendirent ; ils continuèrent de battre et de crier de temps en temps ; nous répondions de toutes nos forces. Enfin il me sembla bientôt qu' ils

p243

nous crioient *courage !* qu' on juge combien cela nous en donnoit. Nous frappâmes avec tant d' acharnement, qu' au bout de peu de jours nous fîmes enfin un petit trou, par lequel je regardai. Je vis en effet que c' étoient des ouvriers qui travailloient dans une carrière, et de la part desquels nous n' avions que des secours à attendre. " ô ma Julie, m' écriai-je ! Tiens, regarde, ce sont des libérateurs. " elle regarda ; et, le coeur attendri de joie, elle me serra dans ses bras. Nous agrandîmes le trou ; les hommes nous aperçurent et poussèrent un cri d' aiegresse. Nous les saluâmes de tout notre coeur, et continuâmes d' élargir l' ouverture, assez pour y passer le corps. Ils nous apportèrent bientôt une échelle, à l' aide de laquelle nous descendîmes. Dès que je fus en bas, j' embrassai tous ces obligeants mortels. Julie, avant tout, se jeta à genoux, et rendit grace au ciel. Les ouvriers nous entouraient ; il n' y avoit sorte de caresse que ces bonnes gens ne nous fissent. Nous leurs racontâmes en peu de mots notre histoire, et ces braves travailleurs en eurent pour une heure à blasphêmer contre les moines. Ils nous firent asseoir à terre au milieu d' eux, et nous

p244

forcerent de partager leur humble dîner.

Ensuite je leur dis : " mes amis, il faut songer à ce que nous allons devenir. Nous ne possédons pas un sou. Nous n' avons pas de quoi nous couvrir ; je ne veux point exposer mon épouse à se montrer dans Paris sous l' équipage où vous la voyez. Je veux aller tenter le sort, tâcher de recueillir quelque argent et des habits, et voir si je pourrai déterrer un asyle pour nous loger ; mais il faut, mes amis, que vous me prêtiez, jusqu' à mon retour, au moins de quoi couvrir ma nudité. "

ils offrirent tous de se dépouiller pour moi ; j' acceptai la culotte de celui qui me parut le plus propre, et la veste d' un autre, par dessus laquelle je mis une espece de redingotte appartenante à un troisieme : un quatrieme me prêta son chapeau, un autre ses souliers et ses bas, et me voilà vêtu comme un pauvre diable. Mais tant mieux, je risque moins d' être reconnu sous ces tristes dépouilles. " ô mes chers amis ! Leur dis-je, je vous confie ma Julie, le trésor de mon coeur. J' aimerois mieux cent mille fois perdre la vie, que d' être privé d' elle. Saurez-vous la défendre, si l' on vient l' attaquer ? - qu' appelez-vous la défendre, me dit

p245

un grand diable de visage balafré ? J' ai servi pendant huit ans sa majesté en qualité de grenadier ; je me suis trouvé dans quatre batailles, j' ai monté six fois à l' assaut, j' ai eu vingt-deux capitaines sur le corps. Enfin, je saurai la défendre. Le premier coquin de moine qui approche d' ici, je lui fends la cervelle en deux. Songez que c' est Chenapan qui vous l' a dit. " je pris confiance sur de pareilles protestations. J' embrassai ma chere Julie, et je partis. Au sortir de cette caverne, à l' aspect du grand jour, je fus ravi en extase, et je goûtai un plaisir égal à celui que j' avois ressenti, en jouissant la premiere fois de ma Julie. Je vis la vaste étendue de la campagne, qui me parut admirable. Je respirai l' air pur de l' atmosphere, le baume des fleurs, l' ame de la nature. Je vis

ce beau soleil tranquille dans les cieux,
qui sembloit me voir sans couroux, comme
n' ayant point de part à mon malheur, et
ne s' oposant point à ma liberté. Dans mon
ravissement je tombai sur mes deux genoux,
et j' adorai l' eternal.

Après cet acte de piété, je me mis à
courir. Sortant d' une retraite de trois
mois, je me sentoits d' un leste à ravir, et
ne touchois pas terre. J' étois cependant

p246

chargé de ma chaîne, que nos libérateurs
n' avoient pu m' ôter, faute de lime. Je la
cachois le mieux que je pouvois et
l' empêchois de faire du bruit. La nuit
commençoit, quand j' entrai dans Paris, et
tant mieux. Je courrois toujours sans savoir
où aller ; enfin, je passai devant la maison
de Madame Banal ; elle étoit sur sa porte.
Quoique j' eusse été arrêté chez elle, je ne
pouvois me persuader que cette bonne
femme m' eût trahi ; et mes soupçons
étoient tombés sur mon coquin de domestique.

" madame, lui dis-je, ne pourrois-je
pas vous dire un mot ? " il faisoit obscur ;
mon ajustement ne prévenoit pas en
ma faveur : elle me prit pour quelque
polisson : " passez votre chemin, me
dit-elle fort sèchement. " je voulus avancer
mon visage pour lui parler à l' oreille ;
elle crut que j' avois dessein de l' embrasser ;
elle m' appliqua un soufflet, en disant :
" mais voyez cet insolent ! " la replique
lui tomba sur la joue comme un éclair.
" au secours, s' écria-t-elle, au feu, au
feu ! " et voilà du monde qui accourt
pour la secourir. On entendit le bruit de
ma chaîne ; on la vit paroître ; on dit :
" c' est un galérien échappé. Mais Madame
Banal, disois-je, ne reconnoissez-vous

p247

pas ma voix ? " pendant ce temps-là
les coups me pleuvoient sur le corps ; et
j' en rendois le plus que je pouvois avec
ma chaîne, qui assommoit les combattants.

Cependant Madame Banal avoit reconnu
ma voix, et elle cria : " arrêtez,
ce n' est pas celui-là qu' il faut frapper... "
elle parvint enfin à faire cesser
les coups. " vous vous trompez,
dit-elle, cet homme là est un de mes amis ;
c' est un autre polisson qui m' a insultée
en passant, et que vous avez laissé
échapper. -comment, un galérien
est votre ami, lui dit-on ! -oh
c' est un badinage, répondit-elle ; c' est
un tour qu' on a joué à ce brave garçon.
Je vous expliquerai tout cela demain. "
j' enrageois d' avoir reçu tant de
coups, et de me voir exposé à tant de
regards, tandis que j' avois besoin de me
cacher. Enfin, mm. Les garçons tailleurs
et cordonniers, qui m' avoient sauté
sur le corps, me firent mille excuses ;
Madame Banal leur fit ses remerciements,
me dit d' entrer, et leur souhaita le bon
soir. Quand elle eut de la lumière, elle
me lorgna de près ; et me reconnoissant
enfin, elle me dit : " hé bien ! Mon cher
enfant, est-ce vous ? Mon dieu, que je

p248

suis fâchée de ce qui vient d' arriver ! Ah
que vous avez la main lourde ! Votre
soufflet est encore tout chaud ; mais
enfin il n' y a pas de mal. Etes-vous donc
galérien, mon cher enfant ? " je lui racontai,
en peu de mots, mon histoire,
depuis qu' on m' avoit saisi chez elle. Elle
joignoit les mains, et levoit les yeux au
ciel en criant, Jésus ! " c' est votre coquin
de La Jaunisse, me dit-elle, qui vous
a trahis. On dit que ce malheureux a été
moine. Il a introduit ici des brigands
armés, que je n' avois jamais vus ni connus,
qui vous ont enlevés tous les deux.
J' ai eu beau crier ; ils étoient déjà loin
quand le guet est arrivé ; mais j' ai eu
le bonheur de sauver votre argent et
tout ce qui vous appartenoit ; et vite
vite que je vous remette le tout ! " elle
m' alla chercher sur-le-champ une bourse
qui étoit toute pleine d' or ; je l' embrassai,
ne me possédant pas d' aise de trouver de
quoi secourir ma Julie. " ô, reprit
Madame Banal, que je vais causer de joie

à la pauvre Mademoiselle De Mirville !
Si vous saviez combien elle est affligée
de votre malheur ! Depuis votre enlèvement,
elle n' a pas laissé passer un jour,
sans venir demander de vos nouvelles.
Elle a fait toutes les perquisitions les plus

p249

exactes pour vous retrouver. -gardez-vous,
m' écriai-je, de lui dire un
mot. " je regardois Mademoiselle De
Mirville comme notre plus cruelle ennemie.
Je priaï la bonne hôtesse de me faire
couper ma chaîne ; elle envoya chercher
un garçon serrurier, qui fit d' abord
quelques difficultés ; mais qui, se laissant
toucher par la vue d' un louis que je lui
présentai, me débarrassa de cet ignominieux
fardeau. J' avois encore des hardes chez
cette brave femme, je me mis un peu
plus décemment, et je pris un habit d' homme
pour vêtir et déguiser ma Julie.
Sur le champ je dis à mon hôtesse : " ma
chere Madame Banal, vous devez bien
sentir qu' il ne m' est pas possible de loger
chez vous, parcequ' on m' y a saisi ; et
que si l' on s' apperçoit de mon évasion,
il est tout naturel qu' on revienne m' y
chercher. Il faut donc me trouver quelque
asyle secret où le diable n' aille pas
me déterrer. -j' ai votre affaire,
me dit-elle. " nous montâmes dans un
fiacre ; et elle me conduisit assez loin de
chez elle, dans une petite rue détournée.
Nous entrâmes par une petite allée borgne,
qui n' annonçoit que le plus vilain
taudis ; cette petite allée nous conduisit

p250

à une petite maisonnette fort propre, située
sur le derriere, et qu' on ne soupçonneroit
jamais de dehors. Les maîtres
de cette maison ne louoient point
ordinairement leurs appartements ; ils me
reçurent à la recommandation de Madame
Banal, leur amie et leur parente. Elle
leur dit de préparer un bon souper, avec

un appartement pour moi et pour un ami que j'allois leur amener. Cet arrangement fait, je remontai seul dans mon fiacre, et j'allai rejoindre ma Julie au fond de la carrière. Elle me sauta au cou ; les bonnes gens dansoient autour d'elle ; ils n'avoient fait que boire, pour tâcher de l'égayer ; je leur donnai de quoi boire encore, et ils furent très contents. Alors je présentai à ma Julie les habits d'homme que j'avois apportés pour elle, et je l'aidai à les endosser ; sa toilette fut bientôt faite. Notez que je lui coupai aussi sa chaîne, ayant apporté des outils pour cela. Nous allions partir ; tout-à-coup nous voyons venir, sous la voûte, des gens précédés d'un flambeau. Julie pâlit et se jette dans mes bras, disant : " ah, mon dieu, nous sommes perdus ! " j'étois moi-même intimidé : Chenapan nous promettoit sa protection ; tous nos hommes

p251

se serroient autour de nous, résolus à nous défendre. Nous appercevons bientôt que ce n'est qu'un jeune homme qui vient à nous, éclairé par un domestique. Cela nous rassure. Enfin, cet homme, au lieu de nous arrêter, comme nous le craignons, se jette à nos pieds, baise ceux de Julie, et nous dit : " pardonnez-moi tous deux, ou je ne me relève pas d'ici. " nous reconnûmes la voix de Mademoiselle De Mirville. Elle leve vers nous ses beaux yeux tout en larmes ; nous lui tendons la main. C'était elle-même. Le marmiton de Madame Banal avoit couru l'avertir de mon apparition ; elle s'étoit déguisée en homme pour venir me voir ; on lui avoit dit où j'étois, elle avoit couru sur mes pas ; et elle venoit nous offrir sa bourse et sa vie. Nous l'embrassâmes de tout notre coeur. " ô mes amis, dit-elle, que vous êtes bons de me pardonner ! Je ne m'en reprocherai que plus amèrement toute ma vie, d'avoir concouru à causer vos malheurs. Ce n'est point moi proprement qui vous ai trahis ; mais les imprudences que la colere et la jalousie

me firent débiter, quand je m'apperçus de votre fuite, ont pu donner des lumieres qui vous ont été funestes. Quelques

p252

propos équivoques, que j' ai entendu tenir à des religieuses, m' ont fait soupçonner que Julie étoit retombée dans leurs mains : soupçon cruel, qui a été pour moi un coup de poignard ! J' ai interrogé une converse, que je croyois chargée du soin des prisonnieres ; elle m' a laissé entrevoir qu' il y en avoit une nouvelle ; mais elle n' a jamais voulu m' avouer que c' étoit Julie. Dans le doute, je lui ai fait un présent, et je lui ai passé six livres par jour, la conjurant de vouloir bien donner à manger, comme il faut, à la nouvelle recluse ; et elle m' a toujours dit, depuis, qu' elle le faisoit. " Julie la remercia, et lui dit : " vous n' aviez que trop bien deviné ; mais on vous a tenu parole ; et j' ai profité de votre générosité. " alors Mademoiselle De Mirville mit à nos pieds une bourse d' or, nous suppliant, à deux genoux, de l' accepter. Nous la merciâmes, en lui disant que nous n' en avions pas besoin ; mais nous lui promîmes que nous ne l' épargnerions pas, dès que nous sentirions naître ce besoin. Enfin, je conduisis ma chere Julie à notre nouveau logement. Mademoiselle De Mirville se fit la plus grande violence pour nous quitter ; mais il étoit trop tard

p253

pour l' arrêter à souper. Elle nous promit, en partant, de nous voir tous les jours, nous assurant qu' elle avoit quitté le détestable couvent. Je soupai tête-à-tête avec mon amante ; nous n' avions plus le coquin de La Jaunisse : je comptois me coucher sans façon avec mon épouse ; mais Julie me dit qu' elle ne l' étoit plus ; que, rendue à la société, elle rentroit sous l' empire des loix, et devoit attendre leur

aveu, pour s'unir avec moi. Il fallut me soumettre à ce chaste scrupule. Il n'étoit pas sûr pour nous de rester à Paris, ni même en France. Je me préparois donc pour aller chercher un asyle. Julie tombe malade : grand dieu ! Que faire ? Pour comble de malheur, un chien va la trouver dans son lit, la mord au bras et se sauve. Tout le monde crie : " il est enragé, et par conséquent Julie doit l'être. " au bout de quelques jours, on ne pense plus au chien ; et Julie, quoique toujours malade, n'est plus accusée du moins d'être attaquée de la rage. Mais par malheur pour elle, quelqu'un, qui avoit vu tuer un chien, vint dire à la maison que c'étoit le nôtre, et qu'il étoit enragé. Pour comble d'infortune, Julie, dans sa maladie, eut le transport et des convulsions terribles ; les vieilles femmes

p254

ne manquèrent pas de crier qu'elle étoit enragée ; et qu'il falloit l'étouffer. Un charlatan qui venoit tous les jours, en qualité de médecin, la visiter malgré nous, assura qu'elle étoit attaquée d'hydrophobie, qu'il n'y avoit pas de remède ; et qu'il falloit choisir entre le parti de lui ouvrir les quatre veines, ou de l'étouffer entre deux matelats.

Mille coups de poignard, qui m'auroient percé à la fois, eussent été plus doux que cette affreuse décision. *non, je ne le souffrirai pas*, m'écriai-je en fureur, en me jettant sur le charlatan, en menaçant de le déchirer en morceaux. Je me prosternai auprès de Julie, qui avoit un intervalle tranquille. " est-il vrai, lui dis-je, ma chere amie ? Voudrois-tu me quitter ? -oui, mon ami, me dit-elle, je sens qu'il faut me mettre, par ma mort, à couvert de l'horrible danger de te communiquer mon mal. -que dis-tu, ma chere Julie, repris-je avec feu ? Le plus grand mal pour moi, c'est celui de te perdre ; mais peux-tu ajouter foi à l'absurdité la plus révoltante ? " je lui dis tout ce que me suggéra l'amour le plus violent. Julie étoit persuadée qu'il falloit qu'elle mourût ; et elle demanda

en grace qu' on lui ouvrît les quatre veines.

p255

Je devins furieux ; on sauta sur moi, on me lia les pieds et les mains ; un monstre en ma présence, apporta un grand bain d' eau chaude ; ma Julie se fit dépouiller toute nue. Hélas ! Quoique malade, elle étoit blanche comme l' albâtre ; et qu' étoit-ce auprès d' elle que la Vénus de Praxitele ? On la mit dans le bain ; on lui ouvrit les veines ; je sentis les coups affreux. Passons sur cette scene. Le sang distille de mon coeur, quand je me la rappelle. Ma tendre amante me fit approcher d' elle ; et me tint les propos les plus touchans, en me regardant tendrement, tandis que son sang couloit... mais encore une fois, tirons le voile sur cette scene ; à chaque mot que j' écris je sens un coup de poignard. Nous étions dans cette situation ; la porte s' ouvre, Noirville paroît avec mon rival. Ils demeurent immobiles : le sang de Julie s' arrête ; je fais un effort pour me jeter à leurs genoux. Je m' écrie : ô ! *pere, sauve ta fille !* ils approchent tous deux, commandent qu' on la mette hors du bain, qu' on arrête le sang. On leur crie qu' elle est enragée ; ils l' enlèvent eux-mêmes de l' eau, et la posent sur son lit. Mon rival tire un pistolet de sa poche, et menace le charlatan de lui brûler la cervelle,

p256

s' il ne bande sur le champ les plaies. Le malheureux obéit en tremblant. Julie veut résister, son pere lui ordonne, du ton le plus terrible, de se soumettre à ses volontés. Elle obéit en silence. J' étois resté garrotté sur le plancher : " que fais-tu là, malheureux, me dit mon rival ? -hélas ! Répondis-je, on m' a ainsi garrotté, pour m' empêcher de m' opposer à l' assassinat de Julie ; mais, messieurs, par pitié, puisque vous lui sauvez la vie, ne la rendez pas à son détestable couvent. On l' avoit enterrée

vive. -les scélérates de nones !
S'écrie le jeune homme, avec indignation !
Nous dire qu'elle est morte ; et la
jetter dans un cul-de-basse fosse ! -
ah ! Si vous voulez, lui dis-je, vous
venger, épuisez sur moi tous vos coups ;
me voilà garrotté sous vos pieds ; mais
épargnez ma Julie, et ne la rendez
pas à son tombeau. -non, mon
ami, répondit mon rival, c'est toi
qui l'as sauvée, et qui m'as sauvé moi-même
dans une autre occasion. Je ne
ferai point de mal à son libérateur et
au mien. Nous nous sommes assez tourmentés
réciproquement ; il est temps
que ceci finisse. Il faut que nous
tâchions de rétablir Julie ; je crois que sa

p257

prétendue rage est une chimère. Au
moins nous ferons ce que nous pourrons ;
mais je veux que tu quittes pour
jamais l'Europe. Si nous venons à bout
de lui rendre la vie et la santé, je
n'épargnerai rien pour faire casser ses
vœux ; mais je veux travailler pour moi,
et l'épouser moi-même. Si vous voulez
tous deux conserver votre amour, et
vos prétentions l'un sur l'autre, nous
vous rendrons chacun à votre couvent ;
et nous vous abandonnerons à votre
destinée. Si tu renonces à elle, je te
fais conduire à Brest, et embarquer
pour les îles. Je te donne une pacotille
honnête, et va chercher fortune.
Décide. "

je regarde mon amante ; mon cœur
semble s'arracher de mes entrailles pour
voler vers elle ; et je dis enfin, en poussant
un soupir, comme si je rendois l'ame.

" sauvez Julie, qu'elle vive, et faites de
moi ce que vous voudrez. -qu'on
le délie, dit le jeune homme. " Noirville
regardoit tout en silence, de son
regard noir et sinistre ; et, d'un coup de
tête, il donnoit, à ce qu'il voyoit, son
hideux consentement.

Alors mon rival se tourna du côté de
Julie. " ma chère, lui dit-il, ne consentez-vous

p258

pas à tout ? Ne me promettez-vous pas de m' épouser ? " pour toute réponse, Julie s' évanouit ; je voulus la secourir ; mon rival me repoussa avec fureur ; et me fit passer, par force, dans une chambre voisine, où l' on m' enferma, tandis qu' on soignoit Julie. Au bout de quelque temps, le cruel vint à moi. " mon ami, me dit-il, j' ai là six archers de la maréchaussée qui me répondront de vous ; ainsi il est inutile de chercher à vous évader. Il faut partir sur le champ pour Brest. -mais lui répondis-je, accordez-moi de grace quelques jours ; que je sache au moins ce que deviendra l' infortunée : que je n' emporte pas avec moi la plus cruelle incertitude, et la crainte d' avoir peut-être causé sa mort. Je viens de la voir évanouie ; en quel état se trouve-t-elle ? A-t-on su la rappeler à la vie ? - il faut partir sur le champ, me cria le barbare, du ton le plus terrible. " j' eus beau le conjurer à deux genoux, il fut inexorable. Il fallut partir dans cette horrible incertitude sur le sort de ma Julie. Il me remit aux archers, et donna de l' argent à son valet de chambre, qu' il chargea de m' accompagner. Que pouvois-je faire ? J' avois causé tant

p259

de malheurs à mon amante, depuis que nous nous aimions ; et j' en avois tant souffert pour elle... " allons, me dis-je, il est juste de rompre un noeud contracté malgré le ciel ; et sur lequel il a versé les malheurs à pleines mains. Délivrons à jamais cette fille adorable de l' auteur de ses maux ; allons loin d' elle traîner ma pénible existence, et la lui cacher éternellement. " je me jettai à genoux. " adieu, ma chere Julie, m' écriai-je d' un ton lamentable, et les larmes aux yeux, adieu pour jamais... pour jamais ! ... ciel ! " puis me tournant du côté de mon rival : " ô vous, lui dis-je, qui serez sans doute plus heureux que

moi, chargez-vous de rendre heureuse
ma Julie ! Oh ! Le pourrez-vous faire
comme moi ? Dites-lui combien je
l'adore, combien mon coeur se déchire en
la quittant... " mon rival m'interrompit
brusquement : " oui morbleu, dit-il,
que j'aille lui faire ta cour ! Emportez
cet extravagant. " on eut la cruauté de
lui obéir ; on m'arracha de ces lieux malgré
mes cris et ma résistance ; on m'empaqueta
dans une chaise de poste, et je
fus enlevé loin de ma Julie. Nous allâmes
ventre à terre ; et bientôt nous
arrivâmes à Brest. Un vaisseau d'un
entrepreneur,

p260

qui vouloit absolument faire
des découvertes, étoit sur le point de partir ;
on fit des arrangements avec le capitaine ;
on me donna une pacotille qui
valloit bien dix mille francs ; on
m'embarqua, nous mîmes à la voile, et me
voilà sur mer.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)